

LA FIANCÉE INFIDÈLE

Par
F. de BAILLEHACHE



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS, XIV^e

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maïndroz*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
 Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyné-aux-Roses*.
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitabile*.
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervey, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine*.
 Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonné*. — 232. *S'aimer encore*. — 267. *La Malle des Iles*.
 Jean HÉRICART : *Les Cœurs nouveaux*.
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
 Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Secret*.
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.* — 296. *Denise.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux Chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Mazali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *À la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne.*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.* — 283. *Un Déguisement.*
Joan ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabella SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret.* — 284. *Une Belle-Mère à tout faire.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lymalle, femme de lettres.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite Aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nysette.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Être princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92760

F. de BAILLEHACHE

LA FIANCÉE
INFIDÈLE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

La Fiancée infidèle

T

La route montait en serpentant à travers la campagne vallonnée aux nuances douces. En contre-bas, des prairies d'un vert délicat apparaissaient en échappée, entre les bouquets argentés des oliviers et des ifs sombres, piqués par le caprice des dieux antiques, comme des obélisques noirs jalonnant tout le paysage. Les collines adorables, creux embrumés de gris, cimes colorées de rose, ondulaient de tous côtés, révélant à chaque tournant un horizon nouveau, moutonneux, calme, baigné de béatitude.

L'automobile superbe, une de ces voitures italiennes dont chaque détail est un bijou d'art appliqué, passait sans bruit sur la route poussiéreuse, longeant parfois le mur vétuste d'un palais endormi. Les méandres miroitants de l'Arno s'étiraient dans la vallée.

Les voyageurs se taisaient, pris au cœur par l'harmonie toscane, si saisissante pour qui vient de Paris.

Une grille était ouverte dans un mur haut ; l'auto-

mobile tourna avec un appel de trompe et pénétra dans le jardin.

Des terrasses s'étagaient au flanc d'une colline, toutes fleuries, ornées de pergolas de roses, coupées de basses cloisons de marbre polychrome. Des allées d'eau reflétaient les fleurs, et des jets d'eau mettaient leurs panaches frémissants parmi les plantes ensorcelantes.

Une odeur de roses et de tubéreuses dominait toutes les autres, comme, à l'orgue, les voix célestes chantent au-dessus de toute la mélodie.

Un perron grandiose, aux douze marches de marbre veiné de pourpre, s'étendait sur toute la façade de la maison. C'était un véritable palais que cette « Villa Spinarola », devant laquelle arrivaient les voyageurs.

Des laquais en livrée amarante se précipitèrent pour ouvrir la portière, tendre la main, prendre les bagages.

— *Lé prégo, ... lé prégo...*

Le maître d'hôtel souriait, se croyant compris.

Dans le vestibule de marbre jaune d'or, orné de marbre noir, un escalier à rampe de fer forgé s'éclairait d'une gloire de soleil naturel, digne du pinceau d'un Guido Reni. Une femme à cheveux blancs, aux yeux sombres, descendait les marches, les mains tendues en un geste d'accueil.

— La bienvenue..., dit-elle. La bienvenue à mes hôtes!

Mais les portes s'ouvraient de tous côtés. Le vieux comte Spinarola approchait, lui aussi, les deux mains tendues :

— Cher monsieur Privat d'Argentan, votre fille est ravissante! Ne rougissez pas; un vieillard peut dire avec franchise une pareille opinion. Son âge le lui permet.

Monique n'osa pas répondre, mais le mot « vieillard » lui parut très exagéré. La beauté des deux Spinarola la frappait. Ce jardin, cette maison, ce

vieux couple,... tout était beauté; une beauté poignante.

Les chambres aussi étaient belles, avec le confort le plus raffiné : lits de cuivre doré, lourds brocarts bouton d'or, meubles de bois des îles, roux et noir, aux dessus d'épais marbre noir, dalles parfaites au poli d'agates énormes.

— Jamais je ne te remercierai assez de m'avoir emmenée, papa, dit Monique, dès que la porte se fut refermée sur les domestiques.

M. Privat d'Argentan était ravi; il se frottait les mains :

— Tant mieux,... tant mieux!... Tout va bien, alors!

La jeune fille avait relevé le rideau de tulle et regardait le jardin de style très pur, aux multiples statues, aux fontaines jaillissantes.

— Que c'est beau!... Que c'est beau!... Je croyais connaître le luxe et la beauté : je ne connaissais rien,... rien!... rien!!!

Quand elle fut prête à descendre, en toilette parisienne, son père l'appela :

— Monique! viens un instant; j'ai à te parler.

Elle obéit, s'étonna. Il la fit asseoir en face de lui. Sa manière était un peu celle qu'il devait avoir aux séances de ses nombreux conseils d'administration, quand il était « le grand Privat » et voulait faire un de ces discours dans lesquels il excellait.

— Écoute, petite,... je veux que tu saches à quoi t'en tenir. Ces mystères-là étaient bons autrefois, quand les jeunes filles étaient des oies plus ou moins blanches; mais cela ne convient pas de nos jours. Tu feras seulement semblant de ne rien savoir, cela te sera plus commode ainsi,... n'est-ce pas?

Elle s'effraya :

— Que veux-tu dire?

Il sourit, l'air satisfait :

— Voilà. Je suis déjà venu ici deux fois, comme tu le sais. Une fois pour prendre contact et voir ce

Spinarola, ce qu'il voulait au juste; la seconde fois, déjà en ami, pour étudier la fabrique et rapporter un ordre ferme d'achat de mes casseuses automatiques. Je suis ici pour le montage, maintenant, de ces casseuses. Ce sont les plus fortes de toutes celles que j'ai fabriquées jusqu'à ce jour. Mais ce n'est pas encore tout... Il y a les affaires d'un côté; mais, d'un autre côté, nous avons causé, et alors...

Monique répéta :

— Vous avez causé..., et alors...?

— Alors il nous est né un projet, à Spinarola et à moi. Ecoute-moi bien. Les Spinarola ont un fils...

— Oh! père!

Privat saisit sans douceur le poignet de sa fille et la força à demeurer assise :

— Ecoute sérieusement, quand on te parle sérieusement. N'interromps pas! Tu as vingt-deux ans : il est temps pour toi de cesser d'être une sotte et de devenir une femme. Tes petits danseurs de Paris ne sont pas des épouseurs; les épouseurs de France, pour une femme de ton âge, sont sous terre depuis des années. Je veux, moi, que tu te maries, et que tu fasses un beau mariage!... Je reprends où tu m'as interrompu. Les Spinarola ont un fils; il y a deux filles, mais un seul fils. La fabrique sera pour lui. Ils ont une très grosse situation, même internationale. On a, à New-York, à Berlin et à Paris, des mosaïques faites avec les marbres de *Torre-Spina*, qui est le nom de leur fabrique. Ce garçon doit avoir cinq ou six ans de plus que toi et n'a rien contre l'idée d'épouser une jolie Parisienne. J'ai pris mes renseignements : il est en bonne santé. Ses parents désirent le marier. C'est l'âge du mariage, dans cette famille-là. Il parle bien le français. C'est pour le rencontrer que je t'ai emmenée avec moi.

Il y eut un silence. Privat haussa les épaules et reprit :

— Tu ne dis plus rien? Tu devrais être contente, très contente. Une fille, quand on lui parle amour,

est toujours enchantée. J'osais à peine m'en ouvrir aux parents, moi, tant cette famille est puissante; pourtant j'ai dit ce que je voulais dire, et ils ont accepté cette entrevue. C'est un grand point d'acquis. Ils veulent que leur fils fasse un mariage d'amour, et, heureusement pour nous, le garçon n'a pas encore trouvé la femme de ses rêves! C'est une chance!

— Mais, père, avec une dot comme la mienne, la chance serait plutôt pour ce jeune homme, je crois.

Privat eut un geste évasif :

— Ta dot,... bien sûr,... tu as une grosse dot... Mais une fortune-papier n'est jamais aussi bien qu'une belle et solide usine, une place de premier ordre dans la société d'un pays monarchique, comme ces gens-là possèdent ici!

Monique baissa la tête, en enfant gâtée par le sort :

— Oui, père;... mais j'aurais voulu..., je voulais choisir moi-même...

Privat tambourina des doigts sur la table et se leva, agacé :

— J'ai eu tort de te parler : tu es décidément trop bête; toutes les femmes sont bêtes, ce n'est pas nouveau! Il faut leur inventer un roman imbécile pour qu'elles marchent. J'aurais dû faire semblant d'obéir au hasard,... comme il y a cent ans,... comme Cathos et Madelon, dans *les Précieuses Ridicules*. Mais tu sais comment ces choses-là finissent? On s'éprend d'un valet,... voilà! quand ce n'est pas exprès!...

M^{lle} Privat d'Argentan se leva à son tour, le cœur gros de déception :

— Tu m'as toujours dit que je n'étais pas pressée de me marier... C'est pourquoi je pensais choisir tranquillement...

— Il n'y a pas de choix autour de nous. Des coureurs de dot, et voilà tout. L'épouseur fait prime, et son cours monte. Un freluquet qui gagne cinquante mille francs par an veut une femme qui lui apporte

cinq millions. Et un fils de fabrique qui apporte cinq millions, cherche une femme qui en vaille cent. C'est comme ça ! Tu dois le savoir.

— Combien me donnes-tu ?

Privat déambulait ; il arrêta sa promenade.

— Cela dépend des jours et des affaires. Je voulais te donner deux millions ; mais les Prunier-Bibart m'ont fait dire que leur fils ne consentirait à te rencontrer pour une « entrevue » que si je t'en donnais quatre, pas un sou de moins !

Elle rougit :

— Ah ! il a dit ça, Jean Prunier-Bibart ? Je le félicite !

Privat se remit à aller et venir :

— Lui-même... Un garçon laid et bête, et qui tousse... Alors j'ai eu l'idée de te marier à l'étranger.

Elle ne répondit pas, songeant aux garçons avec qui elle sortait et qu'elle n'aimait pas. Elle n'en aimait aucun.

Si elle avait encore eu sa mère, elle aurait osé lui dire combien elle avait soif d'amour ; mais Monique ne pouvait parler avec un pareil abandon à ce père brutal qu'elle connaissait à peine.

Dans le silence, un oiseau lança trois appels stridents. Le soleil baissait, allongeant les ombres des cyprès, augmentant le mystère du fabuleux jardin, si follement fleuri.

— Enfin, tu es prévenue, reprit l'ingénieur. Et, si tu réfléchis un peu, tu arriveras à penser que j'ai raison. Ce sont des gens charmants ; cette société florentine est réputée dans le monde entier ; la fortune est stable, le garçon est bien...

Monique demanda :

— Est-ce qu'il est au courant, lui ?

Privat haussa les épaules, tapa du pied :

— Oui ! Mais, toi, tu es censée ne rien savoir, comme toujours !

— Tant mieux !

On frappait :

— *Permesso?*

— Entrez!

La femme de chambre souriait sur le seuil, dents éclatantes, yeux bleus et cheveux acajou.

— Le diner est préparé, dit-elle en français. Ça va sonner, la cloche.

Elle referma la porte.

Monique, machinalement, rectifia sa coiffure devant la glace. Privat s'approcha très près, lui jeta dans l'oreille, d'une voix dure :

— Et tâche de plaire : c'est un conseil que je te donne!

Elle frissonna. Que se passait-il pour que son père eût une si grande hâte de la marier? A vingt-deux ans, elle se croyait encore si jeune et loin de « faire une fin »!

La glace lui renvoyait l'image d'une jolie femme, fraîche et élégante. Le gros rang de perles qui lui venait de sa mère luisait sur ses clavicules veloutées.

— Allons! tu t'es assez admirée! Descendons! fit l'ingénieur, très nerveux.

Satisfaite de son examen, la jeune fille obéit.

Toutè la famille Spinarola était réunie au salon. En dehors du comte et de la comtesse, il y avait leur fille aînée, la marquise Balbiani, petite et noireude; Eléna Spinarola, jolie brune d'une vingtaine d'années; et enfin le comte Orlando, qui salua avec un mélange merveilleux de hauteur et de grande courtoisie. Il avait la haute stature de son père, mais le teint délicatement ambré et les yeux de sa mère. Il était beau comme un païen, avec un regard rêveur.

Si Monique n'avait été prévenue, elle l'eût sans doute trouvé idéal; mais, sachant les motifs qui avaient déterminé son père à la faire venir à Florence, sottement romanesque à rebours, elle s'efforça de trouver le jeune Spinarola affreux, ne fût-ce que pour affirmer l'indépendance de son goût et son désir de personnalité.

Il devait évidemment être infatué de sa personne,

avec un maintien aussi orgueilleux, un teint de danseur oriental, des yeux ridiculement grands. Son aspect n'avait enfin rien de sportif, ce qu'elle considérait comme une tare; ses mains étaient trop soignées; son français, presque sans accent, avait des perfections genre Comédie Française! Ridicule!

A table, il parla de cette Toscane adorable et adorée, proposa à Monique de lui faire visiter Florence...

Têtue, la jeune fille se refusait à elle-même toute sympathie, toute admiration. Elle caressait les murs merveilleux des pièces ravissantes d'un regard froid.

Pourtant, après le repas, comme l'on passait sur la terrasse pour jouir encore du panorama inégalé, elle ne put se tenir de constater en soi une émotion due à la beauté. Les sombres violettes de la nuit s'étendaient dans la vallée; les anneaux d'argent de l'Arno reposaient dans un écrin de velours anémone; au loin, couronnant la colline divine de ses toits plats tapis dans les cyprès, Fiesole s'élevait, couleur de glycine, ensanglantée de pourpre.

Orlando guettait le visage de Monique.

— Ah! vous êtes tout de même touchée! dit-il avec émotion. Vos narines palpitent et votre cœur n'est pas insensible au lyrisme passionné de notre province bénie!

Elle se cabra, réagit violemment.

— Est-ce que vous n'avez pas une fabrique par ici? demanda-t-elle avec ironie.

Il rougit comme si elle l'eût frappé au visage, ses paupières battirent :

— Oui, Mademoiselle. Notre fabrique est là, en bas, à Torre-Spina, cachée dans cette petite vallée. Nous sommes heureux de la posséder, mais heureux aussi de la dissimuler, afin que sa laideur de pauvre chose utile et moderne ne brise pas la divine harmonie de ces horizons que nous ont légués nos aïeux.

Il avait bien dit cela, avec douceur et simplicité.

Il s'accordait remarquablement avec cette nature toscane et la beauté ambiante.

Le marquis Balbiani venait d'arriver ; la marquise, debout, le présentait ; la conversation se généralisa.

Privat d'Argentan fumait un cigare coûteux, tout en causant avec le comte Ercole Spinarola, mais il surveillait sa fille du coin de l'œil. Elle n'était pas accoutumée à tant de sollicitude et eut peur, se sentant chassée subitement de la maison paternelle. Personnifiant cette crainte, le jeune homme lui fut odieux.

II

Il y avait dix jours que les Privat d'Argentan étaient les hôtes de la Villa Spinarola. Tandis que l'ingénieur descendait avec le comte Ercole à Torre-Spina, pour le montage de la machine, la comtesse Spinarola et la marquise Balbiani, Eléna Spinarola, et parfois le comte Orlando, promenaient Monique dans la prestigieuse contrée et la ville captivante.

Eglises propices aux méditations, musées incomparables, palais splendides, à peine déshonorés parfois par des étalages de somptueuses antiquités, la ville prenait petit à petit le cœur de M^{lle} Privat, comme, depuis cinq siècles, cette ensorceleuse prend le cœur de ses visiteurs.

La marquise Egidia Balbiani, mariée depuis quelques années avec un jeune diplomate, passait l'été chez ses parents, tandis que le marquis restait à Rome cette année-là. Elle avait déjà accompagné son mari au Brésil et en Abyssinie ; on leur promettait pour les prochains mois un poste important en Europe, ce dont elle se réjouissait fort. Quoique laide, Egidia était sympathique, affable ; sa conversation agréable savait éviter le bavardage et le silence.

Eléna n'avait que dix-huit ans; elle portait la blouse-chemise de soie noire et parlait en citant des classiques.

Orlando demeurait silencieux la plupart du temps; ses yeux splendides avaient un regard distrait. Mais ses réponses tombaient avec grâce et justesse. Il secondait son père à Torre-Spina, s'occupant plus particulièrement de la vente des marbres, dont les tas et les plaques s'empilaient dans la petite vallée remplie de fragments polychromes. Il aimait sa ville et savait, par quelques mots choisis, faire ressortir le charme particulier d'un cloître, d'un palazzo, d'un tournant de route dans le parc des Cascine.

— Ne croyez pas, Mademoiselle, dit-il une fois, que je puisse réciter par cœur tout le *Bedecker* de l'Italie. Je ne suis cicerone que dans la cité des trois lunes et du lys rouge. Le fil d'Ariane avec lequel je vous mène dans le dédale de ses splendeurs immortelles est celui de ma reconnaissance envers Dieu qui m'a fait naître ici. Si Paris est la capitale de l'élégance et de l'imagination, Florence est la capitale de la grâce, depuis qu'elle n'est plus celle de la force. Le calme est revenu dans les palais aux fenêtres hérissées de grillages féroces; les artistes qui ont ciselé les colonnes des cours intérieures ont vaincu les condottieri, et le sourire de la Toscane a balayé le sang noir des siècles passés. Une vie nouvelle s'est installée à côté de l'ancienne; les palais modernes sont montés à l'assaut des collines, parmi les fleurs et les jardins, par delà le belvédère San-Giorgio, jusqu'au belvédère San-Miniato, d'où maintenant Michel-Ange regarde la ville.

Elle l'écoutait parler.

Il roulait un peu les *r*, et son visage s'éclairait d'un reflet intérieur, à la façon des portraits du Léonard. Mais sa tendresse patriotique avait un lyrisme posé, un envol, qui parurent calculés et pédants à la jeune fille moderne.

Ce soir-là, après avoir longtemps dansé dans une

sauterie intime, organisée en son honneur par les Spinarola dans le grand vestibule de marbre jaune, Monique fut appelée par son père. La machine était montée; les monteurs partaient le lendemain matin pour Paris; tout le monde était satisfait.

— La fabrique de Torre-Spina pourra exactement doubler son rendement avec mes casseuses, expliqua Privat. Le personnel libéré par ce travail mécanique ne chômera pas, car Spinarola le fait passer aux arrivages et aux expéditions, pour lesquels il aura plus de main-d'œuvre...

Il était ravi, comme inventeur, comme marchand, comme ingénieur grassement rétribué.

Elle se réjouit, pensant que peut-être ce succès ferait diversion et que son père oublierait sa rage de marier sa fille. Un léger pincement au cœur l'avertit que, malgré ses efforts afin de ne pas s'attacher dans cette ville, elle appréhendait l'imminence du départ.

— Comment trouves-tu cet Orlando? demanda Privat, en regardant sa fille durement et droit dans les yeux.

Elle hésita, caressa le marbre noir et superbe qui ornait, de sa dalle érébénne, la commode d'acajou tigré.

— Il est charmant, dit-elle d'un ton banal.

L'ingénieur eut un petit rire plein de sous-entendus :

— Tu veux dire qu'il est unique! Tu pourras chercher longtemps avant d'en découvrir un qui le vaille. Ses parents te trouvent très gentille; lui, il a reçu, paraît-il, le coup de foudre!

— Si vite?

— Pourquoi pas? Cela arrive pour des filles moins bien que la mienne.

Elle eut une seconde caresse pour la froide pierre noire sur laquelle ses doigts laissèrent une buée qui disparut aussitôt. Privat s'impatientait, en homme qui a l'habitude d'être obéi sans discussion :

— Tu ne vas pas faire la difficile, je suppose, quand il s'agit pour toi d'un parti inespéré et d'un garçon bâti en athlète!

— Pourquoi es-tu si pressé de me marier? soupira-t-elle. Est-ce que j'encombre ta vie?

Il haussa les épaules :

— Je te prie de ne pas louvoyer et de ne pas divaguer dans des réflexions soi-disant sentimentales. Je veux que tu épouses ce comte Spinarola! Tu entends?

Elle gémit :

— Mais je le connais à peine! Il n'est même pas Français! Je parle si peu sa langue!

Tu ne connais pas mieux ni plus intimement un garçon avec qui tu as dansé trente fois, en deux ans, à Paris, que celui-ci que tu rencontres durant dix heures par jour ici, chez lui, dans son milieu, depuis deux semaines! Les Français ne veulent pas de toi : voilà pour la nationalité. Et tu apprendras l'italien : voilà pour la langue. Et c'est tout!

Elle s'étonnait de cette insistance subite chez un père qui ne la regardait guère depuis les vingt-deux ans qu'elle était au monde.

— Mais, père, tu me parles comme un père d'une pièce de Molière; j'en suis très étonnée!

Privat devint écarlate de colère :

— Je me demande si ce que tu dis là est une imbécillité ou bien une insolence!

— Je t'assure que je ne veux exprimer ni l'une ni l'autre. Je constate seulement que tout à coup tu veux me chasser de ta maison, et je ne puis comprendre ce qui s'est passé pour provoquer ce désir.

Il craignit trop de clairvoyance et baissa les yeux.

— Monique, dit-il plus doucement, je me débats dans de grandes difficultés de toutes sortes. Les millions passent par mes caisses, mais je ne serai tranquille que lorsque tu seras mariée. Ton frère est établi, riche, sa femme aussi; ils sont indépendants...

Je veux que tu le sois aussi, c'est bien naturel.

Elle sentit trembler sous ses pas la pierre d'angle de la maison paternelle qui, soudain, lui parut branler. Elle eut froid dans le dos en songeant à ces fortunes énormes, édifiées en peu de temps, et qui se désagrègent rapidement aussi. « Les millions passent dans mes caisses... », venait de dire Privat. Il ne devait donc guère en rester...

— As-tu perdu ta fortune? et ne peux-tu plus me donner de dot? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Il éclata d'un rire trop sonore.

— Je n'en suis pas encore là! fit-il.

Puis, baissant la voix, il reprit, d'un air d'indifférence voulue :

— J'avoue avoir été un peu étrillé par la Bourse de New-York. Ma fortune n'est naturellement pas atteinte, mais mon crédit l'est un peu,... comme pour toutes les personnes qui avaient une situation prépondérante là-bas. C'est pour relever ce crédit que j'ai besoin que tu fasses, maintenant, pas plus tard : *maintenant*, un riche mariage. L'idée du petit comte m'est venue à mon dernier séjour ici. Il a toutes les qualités pécuniaires de stabilité, solvabilité...

Elle interrompit, plus émue qu'elle n'aurait consenti à se l'avouer à elle-même :

— Combien peux-tu encore me donner?

Il eut un regard de côté, comme un cheval qui va faire un écart :

— Tu veux des chiffres? Je ne savais pas que, dans ton monde, les jeunes filles étaient aussi femmes d'affaires que cela! Ensuite, on vous raconte que les femmes sont romanesques!... Je te donne toujours trois millions-papier; même changés en lires, cela fait encore une jolie somme. Mais je ne sais pas du tout pendant combien de temps je pourrai te la donner. Tout d'un coup, tu n'auras plus de moi que quelques malheureuses centaines de milliers de francs, et les épouseurs te tourneront le

dos,... et tu regretteras d'avoir passé à côté de ta vie!

— Je peux aimer, dit-elle, et trouver un homme qui m'aimera.

De nouveau, Privat devint écarlate et s'esclaffa de rire :

— La carte du Tendre! Le bosquet des Doux-Soupirs et le sentier des Petits-Soins! Ma parole! c'est toi, maintenant, qui me récites Molière!!!

Il haussa les épaules, déambula autour des meubles, puis revint se placer devant elle, les mains dans les poches, les jambes écartées.

— Ecoute, dit-il sèchement. Quand je te dis que j'ai fait de mauvaises affaires et que j'ai besoin de faire appel à ton crédit pour consolider le mien, tu me réponds des fariboles et tu refuses... C'est bien! Nous n'avons plus qu'à rentrer à Paris... Mais je te jure que tu regretteras ta conduite,... je te le jure!

Sa voix s'était subitement enrouée. Monique eut peur, se sentant dépendante et peu aimée.

— Père, dit-elle, ta situation est-elle vraiment en danger? Parle franchement... Ce mariage peut-il vraiment t'aider, te sauver tout de suite d'une... de...?

— Il est *nécessaire*, fit Privat rageusement.

Il grinça des dents d'être contraint à avouer.

La jeune fille soupira. Elle avait toujours cru que l'énorme fortune dont on lui parlait tant, qu'on lui promettait, lui permettrait d'attendre et de choisir. Maintenant, tout vacillait à la fois; il lui fallait se hâter de faire une fin, alors qu'elle se croyait à peine au commencement de la vie. Le visage haineux de son père l'inquiéta; des pensers arrivèrent en foule à son esprit; elle se souvint d'un homme à qui sa femme avait refusé une signature, afin de refréner ses dépenses, et qui s'était tué le lendemain, sachant qu'on lui présenterait une traite à laquelle il ne pouvait faire face... Privat se trouvait

peut-être acculé à une passe aussi difficile. Il ne suffit pas toujours d'avoir dix-sept immeubles dans Paris, comme lui, pour être à l'abri de soucis immédiats...

— Tu acceptes? demanda l'ingénieur, non plus comme un ordre, mais sur un ton de prière menaçante.

Après tout, ce comte Orlando Spinarola était parfait,... beau, jeune, riche, d'un rang élevé; il avait toutes les qualités : « Faut le marier! faut le marier! » chanterait Figaro, dans *le Barbier*, de Rossini.

Elle revit en pensée le sourire charmant et les yeux d'or bruni du jeune homme. Sans doute elle arriverait facilement à l'aimer. Ce qui la choquait, c'était l'urgence, la contrainte.

— Tu acceptes? siffla Privat, en tambourinant son impatience avec ses ongles sur les poches de son gilet.

Elle rougit et baissa la tête, consentante, esclave vendue à un nouveau maître et qui ne regrette rien :

— Oui, père, pour te faire plaisir.

Il eut un gros rire trivial.

— Malices cousues de fil blanc!... dit-il. Tout ça, c'était pour faire des manières... Tu es ravie!

III

Le mariage de convenances devait déjà être tout arrangé entre les Spinarola et Privat d'Argentan. Lorsque, le lendemain de cette conversation avec son père, Monique descendit prendre, selon l'usage, en famille, le petit déjeuner du matin, elle fut reçue avec effusion par le comte et la comtesse qui la serrèrent dans leurs bras. La marquise Balbiani la pressa sur son cœur; seule, Eléna fut un peu froide.

— Tâchez de devenir bonne fasciste, dit-elle. Alors tout ira bien pour vous et pour nous.

Orlando était parti, depuis la première heure, pour Torre-Spina, et ne remonta que pour midi. Lorsque Monique rentra du jardin entre Eléna et Egidia, au son de la cloche d'argent, le jeune homme les attendait sur le perron. L'émotion, une sorte de frayeur nouvelle, mirent une faiblesse aux genoux de la jeune fille; elle ne pouvait s'empêcher, malgré sa plus flagrante mauvaise volonté, de constater la beauté rayonnante et calme de son fiancé, sa silhouette de statue. Ce calme même l'irrita, comme la splendeur ambiante, comme ce lien nouveau qu'elle avait été contrainte d'accepter et qui lui pesait, justement à cause de cela. Elle détesta toute cette tranquille beauté, car elle se targuait de suivre la mode, aimait les hommes aux allures sportives, aux manières brusques, aux paroles dénuées de courtoisie.

La douceur du paysage se fondit avec la douceur d'une voix un peu chantante, légère :

— Mademoiselle, mes parents me disent que vous consentez à accepter la demande que nous avons eu l'honneur de présenter à monsieur votre père... Je ne puis croire encore que j'aurai bientôt le grand bonheur de lier mon avenir au vôtre...

Il était vraiment ému, mais parlait sans gêne devant ses sœurs. Monique aurait préféré moins d'émotion, un ton plus bas, un chuchotement dans l'intimité d'une solitude à deux... Elle ne concevait l'amour, les fiançailles, que comme un rite secret, entouré de mots qui font rougir, de serremments de mains à la dérobee, de rencontres concertées.

— Eléna aura nos terres d'Ombrie, continuait Orlando. Egidia a déjà pris sa part des biens de la famille. Tout ce qui est ici sera vôtre, et, pour vous, je ne serai, moi, que le serviteur dévoué, car vous m'avez conquis dès la première minute où mes regards se sont posés sur vous...

Elle ne savait que répondre, trouvant le jeune

homme ridicule et démodé. Son frère, Léon Privat, aurait bien ri de voir ce « dadais » accepter une alliance préparée et faire « un speech coco et pompier au possible » !

La gêne que cette pensée donnait à Monique fut prise pour de la réserve, de la timidité de jeune fille, et admirée comme telle. A table, on parla de projets. Les Privat devaient repartir le lendemain matin, car l'ingénieur ne pouvait remettre certains conseils d'administration de sociétés dont il faisait partie et où sa présence était indispensable. Orlando rejoindrait sa fiancée à Paris pour faire sa demande officielle et préparer les préliminaires du mariage.

Le jeune homme rougissait en parlant de cet avenir proche ; il osait à peine regarder Monique qui, glaciale, les yeux indifférents, regrettait déjà sa liberté perdue, son changement de nationalité et de ciel. Si Privat ne lui avait versé la plus cuisante des inquiétudes en lui laissant entrevoir le prochain effondrement de sa fortune, elle aurait refusé tout net, demandé à réfléchir, au moins. Sa coquetterie et sa vanité même se cabraient à la pensée de se marier avec un homme incontestablement plus beau qu'elle.

On décida de tenir les fiançailles secrètes jusqu'à environ trois semaines avant le mariage, qui fut fixé vers le 20 décembre.

Pendant le café, sur la terrasse du Midi, où les palmiers et les grenadiers, dans des vases anciens en marbre ou en terre cuite, frissonnaient au soleil d'automne, le comte Ercole donna à son fils une bague de famille ; Orlando se mit à genoux pour la passer au doigt de Monique. C'était un bijou ancien, un peu lourd : deux chimères d'or vert tenaient dans leurs gueules ouvertes une émeraude carrée, d'un vert tirant sur le bleu, d'une eau admirable.

M^{lle} Privat trouva la bague pesante et l'agenouillement du comte ridicule. Ce ne fut pas la main que, respectueusement, le fiancé baisa, mais le chaton de

la bague, et Monique ne sentit sur sa peau que le souffle tiède et léger projeté par les narines palpitantes d'émotion.

Elle retira brusquement sa main et regarda la bague, l'estima, en valeur marchande, à au moins cent mille francs. Privat aussi regardait la bague et devait en supputer la valeur; pour une fois le père et la fille vivaient une minute en communion de pensée. Mais, plus tard, pour pouvoir porter, sans déplaire à la mode, le bijou, il faudrait le démonter, retirer tout cet or désuet et pataud, et remonter la belle pierre sur le fil de platine de rigueur chez les joailliers en vogue.

Ce serait bien suffisant d'être obligée de vivre dans une sorte de musée comme cette Villa Spinarola, sans être tenue, quant à sa propre personne, à porter des objets périmés. Monique entendait être « de son temps », cheveux et vêtements, et elle se promettait bien, dans un avenir proche, de meubler son habitation de cubes de bois plaqué et verni, à hauteur de chien. Elle aurait aussi voulu avoir un petit bar dans un placard du salon, avec un gobelet « shaker » en nickel pour mélanger les boissons, ... et surtout un mari solide, type boxeur professionnel, portant chemise ouverte et culotte de golf, bas écossais et souliers à grosses semelles criant sur le parquet. La finesse des pieds du comte Orlando excitait son mépris, comme l'émotion, la courtoisie, ... toutes ces choses « vieux jeu » dont elle avait, dans son monde, accoutumé de rire.

Elle fut soulagée d'apprendre, par donna Eléna, que, non loin des jardins Boboli et du sévère palais Pitti, on pouvait trouver des terrains de jeu. Dans cette atmosphère renaissance qui lui pesait, elle avait envie, subitement, de regarder une partie de rugby.

Elle dormit mal dans le lit doré, sous la courtepointe de damas jaune, froissa sa main contre l'angle acéré de la dalle de marbre noir de la table

de chevet. Elle y avait posé la bague aux chimères; celle-ci se reflétait, lueur verte et féerique, dans le marbre poli, comme une étrange et minuscule lanterne. Elle demeura longtemps, dans le silence total de la nuit d'automne, à regarder cette petite flamme smaragdine qui lui paraissait le symbole de sa vie future.

Dans la chambre à côté, le souffle sonore de Privat retentissait; la jeune fille ressentit soudain de l'aversion pour lui. Elle se souvint de sa mère, frêle et jolie créature, vivant dans une perpétuelle intimidation, n'osant parler, chanter, vivre, que pendant les absences de son mari. Elle se plaignait souvent de fatigue, mais il la forçait à aller dans le monde, constellée de bijoux, écrasée de fourrures de prix.

— Il faut cela, pour le crédit, disait-il. Une femme, c'est la devanture d'une firme.

Et elle en était morte, avec un soupir léger, en rentrant d'un bal de charité donné à l'Opéra, parmi la cohue et la touffeur.

Monique n'avait rien compris à la perpétuelle tristesse de sa mère, moins encore à cette mort en robe de bal. Pour une fillette, les sorties, les parures, sont par excellence le bonheur lui-même.

Maintenant, elle éprouvait un sentiment de pitié pour la « vitrine » vivante qui s'était tuée de fatigue en service commandé, commandé par un tyran qui spéculait pour le plaisir du jeu, après fortune faite... et quelle fortune!

Le ronflement de Privat, sa quiétude dans le sommeil, l'importunèrent. Cet homme avait, par égoïsme, pour son jeu, sacrifié sa femme; maintenant il jetait sa fille dans les bras d'un inconnu... Et, tandis qu'elle frémissait d'anxiété, lui ronflait, aussi tranquille que s'il avait écarté de sa route, du bout du pied, un caillou gênant!

Les souvenirs affluaient, dans cette nuit parfumée des aromes toscans. La petite lampe éclairait le marbre noir, l'émeraude étrange, mettait un point

d'étoile sur quelques dorures soudain brillantes dans l'ombre; mais la pièce demeurait obscure, propice aux évocations.

M^{lle} Privat crut entendre la voix suppliante de sa mère :

— Michel! je t'en prie, sois raisonnable! Achète quelque chose qui reste pour les enfants. Tu risques de tout engloutir et de nous laisser tout à coup sans ressources!...

Privat avait ri aux éclats, d'un rire gras, un peu insolent, d'homme fortuné. Monique aussi avait ri, ce jour-là, lorsque, passant dans le corridor, cette conversation était arrivée à ses oreilles de petite fille. Et pourtant il n'y avait pas là de quoi rire. La ruine peut entrer aussi bien dans le bel hôtel particulier du millionnaire, parmi les domestiques en livrée et les bibelots précieux, que dans l'appartement simple et bas, où circule l'humble bonne à tout faire. La ruine, sorte de fantoche à perruque, folie vêtue de loques, au lieu de satins diaprés, et dont les grelots sont des claquettes d'ossements desséchés.

Privat d'Argentan n'avait eu qu'à lever la main en agitant cette hideuse marionnette, pour que Monique lui obéit et se fiançât aussitôt, afin de quitter le plus vite possible, dans le plus bref délai, la maison menacée.

Qu'avait-il pu faire, satisfaisant sa passion du jeu, pour risquer ensemble, comme il le prétendait, à la Bourse de New-York, les millions auxquels se montait sa fortune énorme, composée des usines, des dix-sept immeubles de rapport parisiens, des propriétés de Beaulieu et de Fontainebleau,... sans parler des valeurs-papier, que la jeune fille ne connaissait que pour en avoir entendu parler dans le monde?

Elle s'endormit, le cœur plein d'amertume, heureuse encore, dans sa détresse, que le fiancé ainsi imposé fût ce qu'il était... Mais, si Privat était aussi ruiné que cela, si Monique ne pouvait plus

avoir de dot, était-ce honnête de le cacher totalement aux Spinarola?

Elle posa cette question à son père, le matin, dès qu'elle put entrer dans sa chambre. L'ingénieur, toujours d'une élégance très recherchée, portait un pyjama chinois, resserré à la taille et orné de broderies riches, dorées, d'un goût douteux; il se rasait avec soin. Aux premières paroles de sa fille, le rasoir de vermeil manqua lui choir de la main, qu'une colère violente et subite fit trembler. Il pâlit.

— Tu es folle! fit-il d'une voix sourde et cassante. Ce que tu me dis là est totalement imbécile,... sinistrement idiot! Est-ce que tu crois que je suis un homme qu'on peut faire tomber? Je t'ai dit que mon crédit était ébranlé,... mais il suffira que l'on apprenne à la Bourse que tu épouses ce garçon pour que les effets de cet ébranlement soient détruits. Voilà tout! Ne va pas, pour l'amour de Dieu, par de sots racontars, me ruiner vraiment! Je te prie de tenir ta langue, si tu veux que je te donne une dot quelconque! La loi ne m'y oblige pas, tu sais!

Elle rougit et, inquiète, voulut rompre une seconde lance :

— Mais, père, même si tu perds de fortes sommes, n'avons-nous pas, Léon et moi, la fortune de notre mère?

Privat posa son rasoir sur la table, car ses doigts nerveux se crispaient; il gronda, s'étranglant :

— Est-ce que tu vas oser me demander des comptes?

— Oh! pas du tout; mais seulement...

— Il n'y a pas de mais! C'est d'une insolence inouïe! Voilà dix ans que ta mère est morte! Les biens des mineurs sont gérés par le tuteur, et c'est moi, ton père, moi seul! J'en ai fait ce que j'ai voulu; je n'ai de comptes à rendre à personne! Si je te donne une dot, ce n'est pas parce que je te dois quelque chose, et ce n'est pas non plus pour te faire plaisir, tu entends? C'est parce que, si je ne

ce dotais pas, j'irais à l'encontre d'un usage (du reste parfaitement idiot) de Paris, et que cela ferait jaser; ma raison sociale en pâtirait. J'aime mieux déboursier ces trois millions et conserver un crédit de dix millions, ce qui m'est plus commode pour mes affaires. Et maintenant, va-t'en. Tu auras ta dot, mais marie-toi le plus vite possible, n'est-ce pas?

Il la poussa par l'épaule et referma brutalement la porte derrière elle.

Elle se retrouva dans sa chambre, devant la haute psyché. Elle examina, comme une étrangère, la jolie femme en déshabillé rose qui la regardait avec des yeux pleins de larmes.

« Je n'aime pas mon père, pensa-t-elle. Je n'aime pas mon frère qui m'ignore. Je n'aime pas mon fiancé... J'ai peur de n'aimer personne jamais! Je suis donc un monstre! Et pourtant je voudrais tant aimer! »

IV

Personne ne reçoit, à Paris, en novembre. Le retour de Monique Privat passa inaperçu. Elle cacha la bague trop remarquable dans le coffret de bijoux que son père lui avait donné à la mort de sa mère, et la vie banale reprit sa trame, normale pour la saison, d'ennui sous un ciel de pluie.

Une amie attentive aurait remarqué que la jeune fille faisait faire un peu plus de toilettes que de coutume; que le manteau de fourrure, pour cet hiver-là, était particulièrement cossu et beau... Mais, jeune fille riche, elle n'avait que des compagnes de plaisir et pas d'amie attentive; chez les couturiers, elle allait seule depuis longtemps. Pour commander le linge de son trousseau, elle attendait l'annonce officielle de ses fiançailles, qui devait suivre la visite du comte Spinarola. Mais déjà, par une mystérieuse

indiscrétion dont elle ne put se tenir de soupçonner l'origine, les journaux publiaient le secret, et les félicitations affluaient.

Orlando arriva dans les derniers jours de novembre, pour une semaine, devant retourner pour une affaire importante en Sicile, et revenir à Paris le 15 décembre, le mariage étant fixé au 20.

Dans le décor de stuc Louis XV des salons de l'hôtel Privat, avenue de Wagram, le jeune homme parut plus étrange que chez lui, plus démodé, courtois et distant que les autres hommes. Il y eut grand dîner avec réception à l'ambassade d'Italie, dîner chez les Léon Privat. Orlando envoyait des corbeilles de fleurs blanches splendides; il apportait des bijoux anciens et modernes de toute beauté.

Léon Privat d'Argentan, frère de Monique, et sa femme, qui se faisait appeler Bobette, amateurs de cocktails, trop souvent excités par les alcools forts, aiguisaient leur ironie sur leur futur beau-frère :

— Il est beau, il n'y a pas à dire, mais un peu empaillé!

— Adonis, ma chère! mais un Adonis en frigo...

— Tu sais, tu as dû bien chercher pour trouver ce frère-tranquille... Et un ange... Il ne t'a pas seulement embrassé la main! Il y aura peut-être une surprise.

— Ces Italiens que l'on dit si passionnés! Il a les passions rentrées, celui-là!...

— Mais non! Il se trouve si beau qu'il a peur de bouger!

Les nombreuses relations apportèrent leurs vœux, congratulations et quelques cadeaux. De crainte de voir les fiançailles rompues, on préfère, la plupart du temps, n'offrir les cadeaux qu'au dernier moment. On parla de la beauté du fiancé, de sa distinction, de la richesse de la corbeille. Des envoyés apportèrent les compliments du Quirinal et du Vatican, les deux Cours étant en relations avec la « noble famille Spinarola ».

Monique souriait durant les réceptions, à côté d'Orlando, dont la tenue, la courtoisie, les manières policées, étaient inégalables.

Le dernier soir de sa présence à Paris, après le dîner à l'ambassade, Privat partit pour son cercle, et Spinarola reconduisit sa fiancée chez elle.

— M'autorisez-vous à monter un moment, malgré l'heure tardive? demanda-t-il.

Elle eut envie de hausser les épaules. Depuis quand pose-t-on des questions pareilles, lorsque les lettres de faire-part sont sous presse? Il l'agaçait.

— Evidemment, dit-elle.

Bientôt ils furent seuls dans les salons à demi éclairés. Le maître d'hôtel posa la table à thé auprès de la jeune fille et se retira. Dans une jatte d'argent, des grappes énormes de raisin ambré s'écroutaient sur des poires pansues et des pommes brillantes.

Orlando semblait intimidé; il se servit des fruits, mais les oublia sur son assiette. Monique étouffait; presque involontairement, l'aveu sortit de sa bouche :

— Monsieur Spinarola,... croyez-vous que l'on puisse être heureux en mariage sans amour?

Il ramena vers elle ses yeux sombres qui s'animèrent étrangement.

— Non, Mademoiselle, dit-il de sa voix musicale, non. L'amour, c'est la vie elle-même.

Elle hésita :

— Vous devez comprendre, pourtant... savoir... que je ne vous aime pas.

Il sourit :

— Vous m'aimerez. Puisque vous avez accepté mon nom, c'est que votre cœur est libre, et, puisqu'il est libre, c'est à moi de m'y inscrire. Une fleur printanière comme vous, nouvelle aux sentiments de la vie, ne saurait aimer tout d'un coup... L'enfantet apprend petit à petit à marcher,... mais il courra plus tard. L'homme sait courir. C'est pour-

quoï, dès que je vous ai vue, je vous ai aimée, ... et je vous aime tant que vous m'aimeriez en retour, même si votre âme n'était qu'un miroir insensible. Mais votre cœur est délicat, *Monica mia*, et bientôt le souffle de l'amour nous embrasera ensemble, l'épouse comme l'époux, pour une longue existence de bonheur, ... de bonheur par l'amour.

Elle s'étonna de l'ardeur de ces paroles ridicules qui lui parurent inattendues et firent monter à ses tempes une vague d'émotion. Ce n'était pas ainsi qu'autour d'elle les petits jeunes gens faisaient la cour aux jeunes filles. Le comte se leva pour calmer l'agitation visible qui faisait un peu trembler les fines commissures de ses lèvres arquées.

Pourtant c'était bien une déclaration, si bizarre fût-elle. Elle ne ressemblait pas aux phrases brusques, pleines de sous-entendus, jetées par les amoureux que l'on rencontre en soirée ou aux eaux. Si Léon et Bobette avaient été là, ils fussent partis de grands éclats de rire. Qu'auraient-ils dit, tous ces invités complimenteurs, et ces mêmes Léon et Bobette, s'ils avaient su que la richissime Monique Privat d'Argentan, la sportive à la mode, faisait un mariage d'argent?

L'orgueil de la jeune fille se cabrait avec tant de violence que la couleur allait et venait sur son visage. Elle fut sur le point de tout dire à Spinarola. Il l'aimait sans doute, à présent, assez pour passer outre, et elle cesserait d'avoir l'impression pénible de piégeage qui lui pesait tant.

Mais si le jeune homme, se jugeant berné, reculait? Si Privat était effectivement précipité vers le dépôt de son bilan? Quelle affreuse responsabilité serait la sienne!

Tourmentée, Monique se taisait.

Orlando revint s'asseoir en face d'elle, calme comme une statue, mais les yeux resplendissants d'amour et de tendresse.

— Je pars demain, *Monica mia*, dit-il avec len-

teur, et je reviendrai pour vous emmener définitivement... Jusque-là, mes lèvres n'effleureront pas même vos doigts... C'est un usage chez nous,... un usage très respectueux.

Elle trouvait cet usage grotesque, puisque, à Paris, depuis qu'elle était présentée dans le monde, les hommes lui baisaient la main.

Spinarola ne la quittait pas du regard.

— Je suis si heureux, dit-il, d'avoir enfin pu vous voir un instant en tête à tête,... ce dernier soir. Je vous remercie de m'y avoir autorisé. Mais je ne dois pas m'attarder.

Il prenait congé. Comme les domestiques étaient déjà couchés, elle l'accompagna jusqu'au vestibule et sonna pour la porte. Mais le timbre d'entrée retentit en même temps. Elle se hâta de remonter et disparut sans bruit dans l'escalier. Cachée dans l'ombre de la portière des Gobelins du premier étage, elle vit son père monter pesamment les marches et se diriger vers ses appartements. Il souriait, se croyant seul, et une expression sardonique tirait son visage. Monique eut presque peur de ce père inconnu, dans cette grande maison sombre et vide. Elle se trouva cruellement seule, regretta, comme jamais encore, de n'avoir plus de mère, de n'avoir pas de sœur...

Pourquoi Bobette, qui aurait pu être affectueuse et bonne, était-elle une poupée ironique, médisante, remplie d'inimitié et de malice?

Autrefois, quand Monique était petite fille, elle avait une institutrice, cette excellente M^{lle} Bouquet, Eusébie Bouquet, un brave cœur, qui la consolait des mille petites blessures de sa vie d'orpheline et d'écolière... Mais, depuis deux ans, Privat avait renvoyé M^{lle} Bouquet, disant : « J'ai assez vu cette tête d'âne savant ! » Et la jeune fille était seule,... seule...

Cet Orlando l'aimait... probablement...

Et si, de son côté, il spéculait sur ce riche mariage pour affermir un crédit ébranlé?

Elle frissonna, effrayée, fatiguée, et essaya d'oublier dans le sommeil les complications de l'existence.

V

M^{lle} Eusébie Bouquet, l'ancienne institutrice de Monique, était, depuis plus d'un an, entrée au cours Mâchefer comme répétitrice de latin et professeur de géographie. La vieille demoiselle enseignait à quelques douzaines de futures bacheliers les mystères des inversions dans la langue latine et les vicissitudes des frontières politiques sur les cartes du monde.

M^{lle} Privat décida d'aller chez Mâchefer pour voir « Madouzelle », comme, dans son affection de fillette, elle avait appelé M^{lle} Bouquet.

Les élèves dévisagèrent l'élégante visiteuse qui eut à peine le temps, durant les dix minutes du repos entre deux classes, d'embrasser sa vieille conseillère. Cependant, cette caresse précieuse fut un viatique, et la jeune fille repartit moins triste, pour aller choisir des parures de lingerie pour son trousseau. Jusqu'alors, elle n'avait pu se décider à ces achats qui symbolisent un peu, pour une fiancée, l'approche du mariage. Elle avait demandé à sa belle-sœur de venir avec elle, mais Bobette avait une cocktail-partie et ne voulait pas y manquer; alors, pour ne pas choisir seule, Monique avait pris rendez-vous avec sa femme de chambre dans le magasin, cette fille ne rêvant que crêpes de Chine et fils tirés, et ayant beaucoup prié qu'on l'emmenât pour voir « ces trésors ».

Tandis que la première et la vendeuse commençaient à déplier des parures, un chasseur appela :

— On demande M^{lle} Privat d'Argentan au téléphone !

Très surprise, Monique se rendit dans la cabine ?
 — Ici, Léon Privat... C'est toi, Monique? Heureusement qu'on savait où te trouver! Il faut que tu rentres tout de suite avenue de Wagram... Je t'attends.

Elle s'effraya :

— Que se passe-t-il?

— C'est papa qui a eu un malaise à la Bourse.

— Je viens!!!

Elle pressentit la catastrophe totale. Il ne s'agissait plus d'acheter des chiffons! Heureusement que la voiture était devant la porte!

Avenue de Wagram régnait une animation inaccoutumée. Les portes étaient ouvertes, des étrangers entraient et sortaient.

D'un trait, la jeune fille fut au premier étage. Son frère passa :

— Ah! te voilà!... Il valait mieux te prévenir...

Elle demanda :

— Qu'est-ce qu'il a? Est-ce qu'il vit?

Léon secoua la tête :

— A peine... Une attaque, en pleine Bourse... Il était très éprouvé et n'a pas pu encaisser la dégringolade des prix. C'est très embêtant... Nous ne pouvons rien faire, et pendant ce temps-là les derniers quatre sous ficheront le camp!

Comme oraison funèbre, c'était au moins inattendu.

Michel Privat d'Argentan, soutenu par deux hommes, était assis dans un fauteuil; son visage violacé, tordu d'un côté, défiguré, était hideux à voir, effrayant. Il râlait, se débattait un peu, pour retomber dans la torpeur affreuse... une vision de cauchemar...

Un homme en veston parla :

— M^{lle} Privat, sans doute? Ne restez pas ici, Mademoiselle : vous n'y pouvez rien, il ne reconnaît plus personne, et ce n'est pas un spectacle pour une jeune fille. Je suis médecin.

Il la suivit sur le palier, lui raconta comment l'ingénieur s'était effondré dans la foule en criant un ordre de vente qu'on avait été obligé d'exécuter, bien que ce fût une folie flagrante. Les soins les plus éclairés étaient désormais inutiles. L'hémorragie cérébrale ne se pouvait combattre.

Elle écoutait, sotte et empruntée, regardant alternativement Léon et le médecin, essayant de comprendre que son père mourait. Lorsque le médecin retourna au patient, Léon Privat demeura seul avec Monique. Il s'appuya à la balustrade de l'escalier.

— Tu sais, il a eu cette attaque parce qu'il est nettoyé à fond, dit-il. Ça va te changer. Je te conseille de faire comme moi, de n'accepter l'héritage que sous bénéfice d'inventaire. Tu comprends, Bobette a de la fortune, alors, moi, j'en aurai toujours assez...

Il avait déjà pensé à tout; il était très moderne,... endurci, comme le père...

— Toi, continua Léon, ce ne sera pas la même chose; ta part de l'héritage de maman est restée ici,... alors il faudra que tu renonces à tout... Tu es majeure... Tu es censée avoir touché cette part. Si ton Italien te plaque, ce qui est probable, tu seras dans la rue... Ce n'est pas drôle. Il aurait pu se tenir tranquille, papa, avec ses rages de spéculation, au moins jusqu'après ton mariage!

Monique rougit.

— Le comte Spinarola ne me plaquera pas, dit-elle, parce que c'est moi qui vais rompre,... tout de suite...

Léon haussa les épaules :

— Tu es timbrée!

La porte se rouvrit :

— Monsieur,... Mademoiselle,... appela le médecin, M. Privat d'Argentan vient de rendre le dernier soupir...

Ils entrèrent. Le corps reposait sur le lit, calmé, détendu. Monique s'agenouilla, tandis que Léon par-

lait argent avec les infirmiers et le médecin. Les domestiques entrèrent; elle s'enfuit, apeurée, blessée au cœur, angoissée. Le téléphone retentissait; Léon Privat donnait des ordres.

Monique s'assit à sa mignonne table en bois des îles, incrustée, depuis deux cent cinquante ans, d'écaïlle et d'ivoire; elle écrivit :

CHER MONSIEUR SPINAROLA,

Mon père vient de mourir subitement et cela change bien des choses.

Je vous rends votre parole et vous renverrai les bijoux. J'espère que cela ne vous fera pas de peine; je vous avais dit avec franchise que je ne vous aimais pas.

Avec vos qualités personnelles et le rang de votre famille, vous serez sollicité cent fois pour des alliances présentant pour vous des avantages autrement nombreux que celle que je défais aujourd'hui. J'espère que vous serez très heureux.

Je vous demande pardon d'avoir, bien malgré moi, passé dans votre vie. J'ai beaucoup d'estime pour vous et remercie vos parents de l'accueil qu'ils me faisaient.

Avec mes compliments très attristés,

Monique PRIVAT D'ARGENTAN.

Elle fit porter cette lettre à la poste.

Maintenant, elle était libre.

Léon Privat s'agitait pendant des heures avec des messieurs inconnus, allant et venant dans toutes les pièces, décrochant des tableaux et retournant des meubles. Monique, livrée à elle-même, s'occupait de ses toilettes de deuil, simples et peu nombreuses; puis elle porta les bijoux offerts par Spinarola chez le joaillier qui fournissait sa famille, le priant de faire le nécessaire pour renvoyer ces bijoux à Florence.

L'enterrement fut très simple, trop simple, même;

les rares assistants parlaient, à voix chuchotante, de suicide et de cote de Bourse. Les nombreuses relations s'étaient abstenues de cette « corvée », devenue inutile, puisque la famille ne recevrait plus.

Bobette ni ses parents n'assistèrent à l'enterrement. Revenant du cimetière, comme Monique remontait vers sa chambre, Léon l'arrêta par le bras :

— Où vas-tu? Attends un moment : j'ai à te parler. Tu sais qu'on va tout vendre ici, contenant et contenu? Où vas-tu aller?

Elle ouvrit de grands yeux :

— Je ne sais pas... Il faut que je parte, comme ça, tout de suite?

— Bien sûr. On commence demain à déménager. Il y a un passif déjà de seize millions,... et il ne cesse de grossir. Comme actif, la maison et les meubles... J'ai pu arranger que tu garderais les bijoux de maman et quelques bibelots manifestement à toi,... mais c'est tout.

Monique eut un vertige comme si la maison se fût réellement écroulée. Son frère continua :

— Tu vas faire tes paquets ce soir. Les domestiques partent demain matin, et ils sont de mauvaise humeur. On va probablement mettre les scellés, c'est pourquoi il faut t'en aller tout de suite. Je te dirais bien de venir chez moi pour quelques jours, mais Bobette ne veut pas : elle a peur que tu ne t'incrustes, et elle a par-dessus la tête de ma famille qui ne lui attire, dit-elle, que des ennuis. Elle qui croyait que j'allais hériter de millions!

— Mais... les immeubles? gémit la jeune fille.

— Tout est vendu depuis au moins un an... Papa travaillait en grand... Quand le krach de la Bourse de New-York est arrivé, ça lui a porté le dernier coup.

— Les usines...?

— Hypothéquées au-dessus de leur valeur... Il n'y a plus rien. Les villas et l'hôtel ici, voilà tout l'actif. Si tu veux, je vais te chercher une pension de

famille. Je t'avancerai un peu d'argent, pour commencer, et ensuite tu pourras vendre les perles; mais pas en ce moment, parce que les acheteurs profiteraient du bruit fait autour de la faillite de papa et ne te donneraient qu'un prix dérisoire.

Tout tournait autour de Monique. Ainsi son frère continuerait à vivre tranquillement, et elle se trouverait à la rue?

— Je te remercie, dit-elle. Je vais préparer ma malle.

VI

Un lit-cage caché sous un vieux tapis, dans la salle à manger-salon de M^{lle} Bouquet, voilà ce qu'en peu de jours était devenue la somptueuse installation de la très élégante et jolie M^{lle} Privat d'Argentan.

Comme le vol de corbeaux dont parle Henry Becque, les hommes noirs s'étaient abattus sur l'hôtel de l'avenue de Wagram. Des spécialistes roulaient les tapis, enlevaient les automobiles, mesuraient les chambres, vidaient les caves. Les journaux parlaient de « la ruine du financier bien connu » et citaient des créanciers, des « victimes ».

La première victime, pourtant, était Monique, dont personne ne s'occupait. Venue pour prendre des nouvelles de sa « petite », au lendemain de l'enterrement, la bonne M^{lle} Bouquet l'avait ramenée avec elle dans son minuscule appartement de Levallois-Perret. Les malles s'empilaient dans un cabinet noir. Léon Privat avait consenti à donner asile aux quelques objets trop volumineux, dans une remise.

Ahurie, désespérée, la jeune fille demeurait silencieuse, s'efforçant de manger les humbles repas que sa vieille amie la pressait de partager avec elle. Dans le lit étroit, la naufragée ne pouvait dormir,

obsédée par les soucis, brisée par la violence du traumatisme moral.

— Vous allez tomber malade si vous restez comme ça, dit un soir M^{lle} Bouquet. Quand j'avais votre âge, j'ai aussi été obligée de gagner ma vie, et je n'avais pas vos relations, ni vos perles qui sont, à mes yeux, une fortune. Voici ce que je veux vous proposer. Une de mes élèves, une Polonaise, quitte la France et retourne chez elle. Sa mère, une dame très aimable, avec un nom en *ska*, m'a demandé si je ne connaîtrais pas une institutrice qui consentirait à partir avec elle. J'ai pensé à vous. Évidemment, vous n'avez pas vos diplômes, mais je ne crois pas qu'elle y tienne. C'est une famille très bien; la petite est charmante, elle est depuis plus d'un an au cours Mâchefer. Et puis un changement d'air vous fera certainement du bien. Voulez-vous que je vous présente?

Détendue comme la corde brisée d'un violon, Monique balbutia :

— Je veux bien,... si vous croyez...

Au cours Mâchefer, M^{me} Kaloubńska trouva M^{lle} Privat charmante, mais la pria de ne pas porter de voile de deuil, car ce serait attristant pour elle et sa fille. La jeune Zofia était sympathique, dans la disgrâce de ses seize ans étirés, corps de femme et tête d'enfant. Le départ était fixé au 20 décembre... Le 20 décembre!... le jour où le mariage aurait dû avoir lieu!

Il fallut faire renouveler le passeport pour la Pologne.

Comme Monique rentrait de la Préfecture de Police, lasse à se laisser choir, après des courses en autobus et des attentes interminables, la mégère-portière du petit immeuble l'appela avec une voix aigre et un sourire édenté :

— Mademoiselle Privat! Hep! Il y a deux messieurs qui sont venus pour vous,... pas ensemble, bien sûr : d'abord un, et puis l'autre après. Vous

avez du succès, alors ! Voilà ce qu'ils ont apporté. Il y en a un, le plus chic, qui a dit qu'il reviendra demain. Un monsieur bien aimable, celui-là !

Elle tendait une lettre et un bouquet. La lettre était de l'écriture de Léon ; il avait dû la faire porter par un domestique. Le bouquet contenait seulement une branche gracieuse d'orchidées mauves, légères comme un vol de papillons.

Léon envoyait trois lettres arrivées à l'avenue de Wagram, et que la poste lui avait remises. Trois lettres, vieilles de plus d'une semaine. Il écrivait :

MA CHÈRE MONIQUE,

Bobette a oublié ce courrier sur sa coiffeuse depuis un temps fou. Heureusement qu'en jouant avec ses fards, hier, je l'ai trouvé.

Il y avait aussi deux dépêches, mais personne ne sait où elles ont passé...

Les lettres venaient de Florence, de Rome et de Naples...

Monique ouvrit celle de Naples.

L'écriture ferme, élégante et régulière d'Orlando remplissait quatre pages :

MADemoiselle,

Un télégramme de mes parents m'a appris la mort de votre cher père, qu'ils ont lue dans un journal français, et voici que, presque en même temps, votre lettre m'arrive.

Je veux croire que la douleur de ce deuil subit est cause de la décision que vous prenez à mon égard, et je ne puis y souscrire, surtout à un moment où vous serez plus isolée, où la présence d'un soutien à vos côtés se fera davantage sentir. Je pars pour Paris où j'arriverai en même temps que cette lettre. J'ai besoin de vous parler.

Je ne désire pas m'étendre ici sur les sujets que je vous demande de bien vouloir discuter avec moi,

Puisque j'aurai, et j'en suis fort heureux, la possibilité de causer avec vous.

Je reste, *Monica mia*, le plus dévoué de vos serveurs.

Orlando, comte SPINAROLA.

La lettre de Florence était un accusé de réception des bijoux, avec d'affectueuses protestations et l'espoir d'un retour de décision promettant un mariage prochain.

La lettre de Rome, signée de la marquise Balbiani, n'était que des compliments de condoléances.

Ainsi Orlando était à Paris! Comme il avait dû chercher avant d'arriver à M^{lle} Bouquet à Levallois! Car il était venu lui-même : la ravissante grappe d'orchidées était aussi facile à identifier qu'une carte de visite ou une signature. Orlando était venu...

Mal couchée sur le petit lit-cage, Monique réfléchit une partie de la nuit. Les Spinarola agissaient chevaleresquement en persistant dans leur demande en mariage. A l'encontre de la certitude de Léon : « les Italiens plaqueront Monique », ceux-ci insistaient. Sans doute obéissaient-ils à un sentiment de pitié, de décence; ils ne voulaient pas rompre les fiançailles au moment où tous les yeux étaient fixés sur la famille éprouvée. Mais M^{lle} Privat n'entendait pas être reçue par pitié ni par tolérance dans cette famille; elle craignait que, plus tard, un jour ne vint où on lui reprocherait son manque de fortune. Elle avait connu des jeunes filles épousées sans un centime, et qui avaient traîné cette pauvreté, à travers une fortune énorme du mari, comme un boulet de forçat.

Elle saurait bien se passer de la condescendance de la famille Spinarola. Pourrait-elle être heureuse avec la perpétuelle blessure d'orgueil de sa ruine totale... et aussi de la beauté frappante du comte?

Ce ne serait pas si difficile que cela de gagner sa vie sans Léon et sans Orlando. Dans trois jours, les Kaloubinski partaient pour la Pologne, et M^{lle} Privat partirait aussi. Le voyage lui serait payé, elle n'aurait aucuns frais, et des appointements aussi élevés que ceux d'une cuisinière!

« Je n'ai besoin de personne! » pensait orgueilleusement Monique.

Elle répéta cette phrase à Orlando Spinarola, quand il revint. Le jeune homme était violemment ému de tout ce qu'il avait appris et constaté. Voyant l'hôtel de l'avenue de Wagram fermé, il avait questionné des commerçants voisins, puis s'était rendu chez Léon Privat d'Argentan. Mais celui-ci venait de s'absenter pour une chasse et ne rentra que plusieurs jours plus tard.

— Et c'est ici que vous vivez! conclut le comte, en faisant des yeux le tour de la petite pièce basse. Vous! pour qui rien n'était assez luxueux!... Ah! Monica, je comprends que l'orgueil vous ait dicté la lettre de rupture que vous m'avez envoyée... Mais, moi, je ne veux pas! Je suis accouru aussitôt que les circonstances me l'ont permis; je vous ai cherchée comme un joyau égaré... Je vous ai enfin retrouvée... Venez! venez! Mes parents se joignent à moi pour vous appeler... Venez! Avec nous, vous oublierez vos chagrins, vos...

Elle l'interrompit :

— Non, cher ami, non... Je désire rester indépendante. Je vais gagner ma vie; ce n'est pas aussi difficile qu'on le dit. J'ai bonne santé, et là est le principal.

Le jeune homme joignit les mains :

— Vous ne connaissez encore rien de la vie! Vous allez souffrir... Ah! Monica *mia*, écoutez-moi! Ne vous laissez pas tenter par les aventures, ne voyez que mon amour pour vous, l'affection dont mes chers parents désirent vous entourer,... notre tranquille vie toscane!...

Elle trancha, presque durement :

— Vous êtes très riche, et, moi, je n'ai plus rien, Orlando. Je ne veux pas me vendre.

Il cilla et recula d'un pas. Elle reprit :

— Je veux vivre, ce qui s'appelle vivre, et que je n'ai pas fait encore. Je veux aimer et me marier avec celui que j'aimerai et que je n'ai pas, jusqu'à présent, rencontré. Je puis vous l'avouer maintenant : mon père me forçait la main, oui,... je ne voulais pas me marier encore, et il m'y contraignait.

Il baissa la tête, le cœur meurtri :

— Vous m'étiez promise... Je vous aime, moi, Monica, dit-il.

— Moi pas, Orlando, répondit-elle.

Il étouffa un soupir :

— Alors je n'ai plus qu'à me retirer. Vous me faites beaucoup de mal, Monica, mais je vous aime trop pour vous en vouloir. Je pars, puisque c'est votre volonté, mais je reste votre serviteur, votre ami le plus dévoué... Acceptez au moins cela d'un homme qui aurait voulu vous donner tout le bonheur terrestre.

Ses yeux splendides se ternissaient.

— J'accepte votre amitié, Orlando, dit-elle. Mon frère m'abandonne... Je vous adopte à sa place.

Elle essayait de sourire, mais lui ne sourit pas ; la tragédie démodée se jouait dans ses regards.

— *Va bene*, dit-il. Je suis votre frère maintenant ; cela me plaît mieux que de ne rien être pour vous ; je veux rester frère. Et, si vous avez besoin de moi, de la protection fraternelle, j'entends que vous fassiez appel à moi. Vous me le jurez ?

Elle sourit tout à fait :

— Je le jure !

Il s'était appuyé au chambranle de la porte et se détacha avec effort :

— Je pars, Monica, ma sœur... Et vous ? Quand partez-vous pour la grande aventure ?

Elle rit tout à fait :

— Dans trois jours... Le 20 de ce mois!

Il répéta :

— Le 20 décembre... C'était la date fatidique, sans doute. Adieu, Monica.

— Adieu, Orlando.

Elle lui tendit la main; il saluait et baisa avec passion, pour la première fois, la main glacée de la jeune fille.

— Vous avez froid, dit-il. Vous êtes mal chauffée.

Elle haussa les épaules :

— Cela n'a pas d'importance!

Il s'éloigna; déjà la main sur la serrure d'entrée :

— Écrivez-moi si vous avez besoin de quelque chose... Adieu, Monica.

— Adieu, Orlando.

La porte se referma.

Il était insupportable, avec son romantisme! Elle se sentait indépendante, prête à affronter la vie, heureuse de prouver bientôt à cet égoïste de Léon, à ce pédant d'Orlando, qu'elle était capable de se passer d'eux dans la vie!

VII

De nouveau M^{lle} Privat se trouvait en chemin de fer. Se pouvait-il que seulement un mois la séparât de ce voyage en Italie qui lui paraissait dater d'hier, pour le temps écoulé, et d'il y avait cent ans, quant aux événements survenus. La fièvre de ces convulsions tombait tout à coup. bercée par les cahots mous, au rythme sourd du rapide, elle réfléchissait posément, avec l'assurance de ne rien avoir à faire d'autre pendant les deux nuits et le jour que durait le voyage de Paris à Varsovie.

Etendue sur sa couchette, lampes éteintes, Monique entendait, au-dessus d'elle, sa nouvelle élève,

Zofia Kaloubińska, fredonner un air inconnu.

— Est-ce que vous voulez dormir tout de suite, Mademoiselle? Dites-le-moi, alors je ne chanterai plus.

— Non, je ne dormirai pas avant un quart d'heure; vous pouvez chanter, Zofia.

— Merci!

La voix douce reprit la mélodie géorgienne, et Monique retomba dans sa méditation.

Trente-cinq jours! En trente-cinq jours, exactement, la belle M^{lle} Privat d'Argentan, héritière cosue, fille du richissime industriel, fiancée au fameux comte Spinarola, le plus bel homme d'Italie, le plus fortuné de Toscane, le plus noble de Florence, était devenue M^{lle} Jeanne Privat, amie et protégée de M^{lle} Eusébie Bouquet, la répétitrice du cours Mâchefer. C'était cette dernière qui avait conseillé à Monique de changer son nom trop aristocratique et de prendre le premier nom qui figurât sur son acte de naissance : Jeanne.

Sans feu ni lieu, elle était heureuse d'accepter une situation dans la campagne polonaise, et elle partait ce soir-là, dans la neige et le brouillard, pour gagner deux cents *zlotys* par mois, soit à peu près cinq cent cinquante francs.

Paris se détournait de la fille appauvrie; pas un ami n'avait demandé ce qu'elle était devenue; à moins que Léon Privat, à qui l'on s'était peut-être adressé, n'eût négligé de prévenir sa sœur, ce qui était fort possible. Bobette était riche, un peu alcoolique, entichée de sa personne; Léon mourait de crainte qu'elle ne voulût divorcer, maintenant que Michel Privat avait causé un scandale et dilapidé l'héritage convoité. Dans leur monde où l'on divorçait avec une facilité absolue, le mariage ne tenait que dans la bonne fortune, non point dans la mauvaise. Léon aurait, à son tour, pu être obligé de diminuer son train. Cependant il avait touché une forte somme, la fortune de sa mère, en se mariant.

Il se bouchait les oreilles pour ne pas entendre la voix du Droit qui en réclamait au moins une petite partie pour sa sœur qui n'avait rien eu.

Ce nom d'« Argentan », ajouté par le grand-père, député de cette ville, tomba en oubli volontaire, fut vidé à la fosse. Monique l'abandonnait, avec son second prénom, pour devenir Jeanne Privat, institutrice. Léon, pour essayer de faire oublier la tache faite à sa famille, laissa aussi tomber le « d'Argentan » et prit le nom de Bobette avec le sien, devenant ainsi Privat-Monjeau.

Ni Léon ni Bobette n'avaient pris le temps de revoir Monique avant son départ. Elle sentait que ce devait être un débarras pour eux que de la voir partir au loin.

Le train roulait dans la nuit. Des lumières violentes et fugaces traversaient parfois les fentes des stores pour aller tracer un passage de météorite sur le visage des voyageuses ou les parois du compartiment.

La voix légère de Zofia s'était tue; elle devait dormir maintenant, cette fillette aux cheveux pâles, qui serait pour toute une année la compagne de Monique. Elle était gentille, un peu imprévue, très « étrangère ». M^{me} Kaloubinska déplaisait franchement à M^{lle} Privat. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, grisonnante et décoiffée, dont la voix, mielleuse et fausse, tombait des hauteurs peintes de la chanterelle aux profondeurs rauques du bourdon. Ces escalades et ces chutes incessantes rendaient sa conversation fatigante. Elle avait de petits yeux gris bridés, les pommettes saillantes, et se tenait les mains jointes.

Il eût été pénible à Monique de rester à Paris comme demi-servante, après y avoir trôné comme millionnaire. Mais ce voyage changeait tout. L'attrait d'un pays nouveau la consolait du départ; la facilité avec laquelle cette situation lui avait été procurée lui donnait confiance en l'avenir.

Et puis il n'avait tenu qu'à elle d'accepter le mariage avec Spinarola. Au lieu de voyager, salariée, avec une élève, elle eût voyagé, jeune épousée, avec un mari.

Sa vanité lui avait interdit ce mariage; elle ne pouvait entrer pauvre dans une famille riche, ... et puis, elle tenait à l'aventure sentimentale... et n'aimait pas le trop bel Orlando, ce marbre à peine animé, qui ne jouait ni au golf ni au polo, et parlait trop respectueusement.

Elle ne lui avait seulement pas écrit pour lui annoncer son départ. A quoi bon? Le passé était fini, comme un dernier acte après quoi on baisse, au théâtre, le rideau de fer. Il ne serait relevé que sur une autre pièce. Laquelle?

C'était un long voyage. Malgré les prières de Zofia, M^{me} Kaloubĩnska refusa de s'arrêter à Varsovie plus longtemps que ne le réclamait la nécessité de la correspondance.

Le train en direction de Moscou déposa les voyageuses, harassées, vers six heures du soir, dans une petite gare obscure, après quarante-deux heures de chemin de fer, ... et ce n'était pas fini!

Trois traîneaux attendaient derrière la cahute de la gare, attelés chacun de deux petits chevaux sombres, à tous crins, dont le vent faisait flotter les crinières et les queues. Les cochers, informés dans leurs peaux de moutons, s'activèrent bruyamment autour des bagages, dans la nuit. La neige crissait sous les pas et scintillait aux reflets jaunes des lanternes. Une grosse paysanne, emmitouflée de plaids rayés, serrés par-dessus la tête, embrassait Zofia avec appétit. Sa voix suraiguë se mêlait au contralto rageur, coupé de tyroliennes involontaires, de M^{me} Kaloubĩnska.

Il y avait une contestation au sujet des bagages. Le train avait depuis longtemps disparu, avec son cortège d'étincelles, à l'horizon nocturne, que les trois traîneaux étaient encore là, chevaux endormis,

la tête basse, cochers hirsutes, malmenant les bagages qui roulaient et traînaient sur le sol glacé. M^{me} Kaloubĩnska jurait et gesticulait, criait et menaçait du poing. Les employés paisibles, armés de lanternes, riaient entre eux de cette distraction, imprévue à leur morne programme.

Enfin la grosse paysanne se fâcha aussi; elle cria plus haut que sa maîtresse, fit charger les bagages sur l'un des traîneaux, monta avec Zofia dans l'autre et désigna à sa maîtresse le troisième.

— Quelle engeance! cria M^{me} Kaloubĩnska en français. Si j'osais me servir de ma cravache, tout irait bien, mais on m'assassinerait demain!... Venez, Mademoiselle! Montez à côté de moi!

Dans la nuit totale, parmi les flocons de neige dure qui recommençaient à tomber et cinglaient le visage, les trois traîneaux s'élançèrent, à la file indienne, sur le miroir blanc de la t'eppe.

Malgré les couvertures de fourrure épaisse, il faisait un froid cruel; les sabots des chevaux claquaient sec sur le sol gelé, et leurs sonnailles emplissaient le silence absolu qui régnait en maître, avec la nuit, sur la plaine sans fin. Les cochers parlaient à voix haute à leurs bêtes, soit pour les injurier d'une voix dure, soit pour les flatter avec des inflexions tendres.

Jamais encore Monique n'avait été en traîneau; le glissement de chasse, dans les tournants, l'effraya. Parfois une petite lumière approchait en clignotant: c'était un traîneau qui venait en sens inverse, rapide et silencieux, n'apportant qu'un tintement de clochettes, et vite happé par la nuit. Des poteaux jalonnaient la piste, car les routes étaient invisibles, les fossés nivelés. Des raies brillantes sur la neige indiquaient le récent passage d'un traîneau.

Au bout de plusieurs heures, on traversa un hameau composé d'une dizaine de chaumières misérables. Les petites fenêtres éclairées montraient d'humbles intérieurs, de grands poêles de faïence et

des paysans aux vêtements bigarrés. Autour de l'auberge, des attelages se reposaient, tête basse, sous des amas de couvertures. Les cochers se hêlèrent.

Aux cris, quelques paysans sortirent de l'auberge, vision thibétaine de fourrures brutes, ballots de poils montés sur des jambes bottées haut. Ces nouveaux venus escaladèrent quelques traîneaux et se joignirent à la caravane, faisant claquer leurs fouets comme des coups de feu. Des canons de fusils brillaient aux lanternes.

— Vous êtes Française, observa M^{me} Kaloubinska doctement, alors vous ne connaissez pas ça. Ce sont des paysans à moi, mes chasseurs de loups; ils sont venus pour m'escorter, car nous quittons ici la grande route, et le chemin dans la forêt peut contenir des loups. Sans doute qu'avec les clochettes des chevaux et les claquements des fouets ils s'en iront. Sinon,... mes paysans, alors, sont là, avec une douzaine de bons fusils. Cela fait toujours de la fourrure pour les domestiques.

VIII

Le château d'Otwarkouf appartenait à la famille de M^{me} Kaloubinska depuis deux générations. Pris par le gouvernement russe à une famille polonaise, vers 1850, il avait été donné à un hobereau russe, Ivan Pétrovitch Miloutine, dont la petite-fille avait épousé, en 1898, une sorte de don Juan vieilli, un Polonais, Stanislas Kaloubinski. Ce mariage avec une Russe avait fermé à Kaloubinski toutes les maisons polonaises dans lesquelles il fréquentait. Obligé de ne plus voir que les milieux russes importés, mal reçu même par ses anciens fournisseurs, le Polonais dévoyé avait dû quitter Varsovie une fois pour

toutes et s'en aller vivre à Otwarkouf avec sa famille.

Zofia fit visiter à son institutrice toute la propriété, « le bien », comme l'on dit là-bas en français. C'était une maison de style polonais, aux pignons multiples, arrondis et ornés, à triple façade. Une tour et un grand perron la terminaient. Des allées d'arbres séculaires, en rayons, s'en éloignaient, menant dans la campagne, au village, à la ferme, à la forêt, à l'étang.

M^{lle} Privat n'avait encore jamais vu la neige en dehors des paysages de stations hivernales préparées pour les sports. La plaine polonaise, la grande *pola* démesurée, ouatée, morne, la surprit. À perte de vue, la campagne plate en velours blanc... La brume légère estompait l'horizon, mêlant, comme dans une aquarelle trop mouillée, la terre pâle, l'horizon gris, le ciel blanc... Quelques arbres dénudés semblaient des fagots bruns piqués dans les nuages, et non sur le sol.

De l'autre côté, le village était caché par la forêt, pins et sapins sombres, sur lesquels la neige avait tendu son épais édredon blanc; le sous-bois ne connaissait plus que par endroits la lumière et devenait dangereux, peuplé de loups et de renards affamés.

Entre le parc et la forêt était l'étang, énorme dans sa ceinture de roseaux gelés, visible des fenêtres lorsque l'eau vivait et miroitait à la lumière, se perdant maintenant dans la blancheur générale des choses gelées. Un peu plus loin commençaient les bâtiments de la ferme, grande comme un petit village, dont les revenus alimentaient la caisse de M^{me} Kaloubńska.

Tous les matins, M^{lle} Privat et Zofia allaient patiner sur l'étang, accompagnées de quelques chiens louvetiers. La rigueur particulière de cet hiver-là rendait toute promenade impossible, à cause des fauves. Zofia se lamentait de ne pouvoir faire d'équitation, ce qui était son grand passe-temps,

d'habitude; mais la proximité de la frontière russe, de ce pays ensauvagé, amenait des troupeaux de loups qui razziaient féroce­ment la contrée. Nul ne sortait plus qu'avec un revolver, un couteau de chasse à la ceinture et quelques chiens sur les talons.

Monique n'avait pas prévu cette claustration totale; elle escomptait les plaisirs de la chasse à courre, ceux habituels à la campagne, les randonnées à cheval ou en traîneau, et se trouvait fort dèche, prisonnière nostalgique, derrière les doubles fenêtres du château isolé et perdu dans le grand silence.

Heureusement que ces quelques mois passeraient vite; dès avril, disait Zofia, la neige fondrait, les crocus fleuriraient ces étendues blanches, devenues subitement vertes et riantes.

Quoique sang-mêlée, Zofia était très Polonaise; elle aimait la nature, le sol, les plantes et les bêtes, et contait avec le lyrisme du terroir les merveilles du printemps de ce pays, qui vient si vite et change en une nuit les couleurs de la glèbe.

— Alors, disait-elle, on peut monter à cheval et galoper partout, vous verrez! Je monte en garçon, naturellement, et nous avons de très bons chevaux, ceux de notre élevage.

— Y a-t-il quelques châteaux dans les environs? Avez-vous quelques voisins agréables?

— Bien sûr! Des gens très chic et très riches; mais ils nous méprisent, alors nous ne les fréquentons pas. Nous ne voyons que le vieux M. Yésiorowski, qui a « le bien » de Dombrowina, à quatre kilomètres d'ici, de l'autre côté de la ferme, sur la route.

— Vous devez bien vous ennuyer!

Zofia leva les sourcils et eut, des deux mains, un geste très polonais qui semblait chasser avec mépris toute chose encombrante, réelle ou fictive :

— Non. Je viens de passer une année en France,... et avant j'étais trop jeune. Quand on est petit, on

ne s'ennuie pas, on est accoutumé, on trouve tout naturel et bien. J'avais ma nourrice, qui est venue me chercher à la gare, ma bonne Yawdiga, si dévouée, qui me rendait la vie agréable en me gâtant sans cesse. Et puis j'avais aussi des bêtes pour mes jeux : un agneau noir qui ne me quittait pas, une corneille apprivoisée, si drôle !

— Que sont devenues ces bêtes ? Vous n'avez pu les emporter !

Zofia rougit violemment :

— Je ne sais pas... Je n'ai jamais osé demander... Je n'aurais pas dû vous en parler... Yawdiga me le dit toujours, que j'ai la langue trop longue ! Mais je sais que vous ne le raconterez à personne. Surtout, n'en parlez pas à maman !

Monique n'était tentée de parler de quoi que ce fût à M^{me} Kaloubinska. Autant cette personne avait été mielleuse à Paris, autant elle était acariâtre depuis le retour dans ses terres. Pendant les repas, seuls moments où elles se rencontraient, la dame ne cessait de se plaindre, à Zofia et à M^{lle} Privat, du régisseur, des paysans, des gardes forestiers, de la poste... Elle gémissait en modulations suraiguës, levait les épaules jusqu'à ses oreilles :

— Des voleurs, ma chère ! rien que des voleurs ! Sur trente *déciatines* de pommes de terre, ils m'ont eu une récolte de vingt *pouds* ! Et le bois ? Ce n'est pas tout !... Ils ont fait des trous de l'autre côté de l'étang et pris du poisson, *mon* poisson !... Et qu'est-ce que nous mangerons en carême, si mes paysans me volent mon poisson ?

Elle pouvait parler des heures entières sur ce ton larmoyant, prenant à témoin sa fille et la Française. Celle-ci se gardait bien d'émettre une opinion ou de donner le conseil demandé. Elle se contentait de hocher la tête d'un air de commisération :

— Comme vous êtes à plaindre, Madame ! Quelle volonté il vous faut pour survivre à de pareils ennuis ! On vous rend la vie bien dure !

Tout de suite elle avait compris que cette femme russe, qui parlait — disait Yadviga — avec un accent, qui persistait à employer les mesures russes, qui ergotait et querellait à tout propos, devait être détestée de tous.

Zofia, au contraire, était très aimée; les domestiques ne lui baisaient pas servilement la main comme à sa mère : ils s'effaçaient respectueusement, avec un sourire et un salut, quand ils la rencontraient dans les corridors du château ou des communs. Elle traduisait leurs phrases pour M^{lle} Privat :

— Il m'a dit : « Passez, ma tourterelle ! » La servante qui nous a montré les vaches m'a dit : « Que la Vierge vous protège ! »

Bientôt, l'épaisse tessiture incompréhensible de la langue polonaise se débâcla pour Monique. Elle saisit des phrases, isola des mots, commença de les apprendre et se fit donner des leçons par son élève que cela amusa fort. Les domestiques se mirent de la partie, chacun selon sa spécialité. Le circur disait *obouviè*, en montrant les bottines; le palefrenier *kogni*, en amenant les chevaux; la femme de chambre *herbata*, en apportant le thé.

En un mois, la jeune Française se familiarisa avec la langue, cessa d'avoir peur des loups, qu'elle ne voyait jamais, et commença de respirer l'air de la campagne. Elle sortait seule maintenant, après le dîner de deux heures, pendant que Zofia faisait la sieste comme sa mère.

La toque de fourrure enfoncée jusqu'aux yeux, les pieds doublement chaussés pour la neige, un revolver dans chaque poche et une canne solide à la main, Monique faisait sa promenade quotidienne, avec les chiens louvetiers pour la garder. Elle osait maintenant franchir la grille de clôture du jardin, aller dans le parc, longer la ferme dans la direction du village d'Otwarka, qui, tout en longueur, s'étendait jusque loin dans la forêt.

Tout le monde la connaissait, la saluait :

— *Dzien dobry, panna frantsouska!*

Elle répondait docilement la phrase enseignée par Zofia :

— *Dzien dobry, mouï kohany!* (Bonjour, mon cher !)

Ce chemin-là était parcouru par les traîneaux des paysans allant à la ville et à la gare, par les marchands de bestiaux, de fourrures, de bois... Les sonnaillles tintinnabulaient au trot allongé des petits chevaux alezans ou pie, excités par le froid. Elle aimait voir, ne fût-ce qu'un instant, d'autres visages que la face pleurarde de M^{me} Kaloubinska, les rides de la bonne Yawdwwiga, ou même la frimousse blonde de Zofia.

Jadis, à Cannes, à Beaulieu, à Fontainebleau, dans ses propriétés maintenant perdues, elle avait toujours voisiné de façon agréable. Les chasses à courre dont elle avait le bouton lui procuraient des déplacements, des séjours amusants dans les châteaux. Elle avait entendu parler des grandes chasses de Pologne, s'attendait à y prendre part, et se trouvait toute déçue d'être tombée dans ce pays sauvage, dans cette campagne désolée, dans la séquestration de la neige et de l'isolement.

Yawdwwiga avouait qu'elle parlait un peu le français, en servante stylée, et, maintenant qu'elle s'était apprivoisée, il serait possible à Monique de la questionner, de savoir peut-être par elle la raison de cet ostracisme, et s'il n'y avait pas quand même quelqu'un à voir dans le pays. L'ennui implacable tombait sur elle comme un garrot... Cependant, elle voulait à toute force « tenir » jusqu'à la belle saison et ne se décider qu'alors à partir ou à rester jusqu'au bout des douze mois pour lesquels elle s'était engagée.

Elle marchait vite, les mains serrées, dans les poches de son manteau, sur les crosses de ses revolvers; les chiens qu'étaient autour d'elle. La neige gelée crissait et grinçait sous ses pas. Une chau-

mière basse, peinte en bleu de ciel, au toit recouvert d'une épaisse couche blanche, fumait doucement vers le ciel gris pâle. Des corneilles noires se perchèrent avec des cris aigus sur les poteaux jalonnant le chemin. Un lièvre tout blanc, hérissé de frayeur, traversa la piste en trois bonds, narguant les chiens furieux, et disparut, malgré la poursuite et les aboiements frénétiques.

Monique rappela ses louvetiers en colère :

— Ici! *Prawy! Tourkous!* ici! Vous voyez bien que ce n'est qu'un lièvre! Ici!

Une voix la fit sursauter :

— Madame, ces chiens ne comprennent évidemment pas le français!

Deux cavaliers étaient à côté d'elle : le maître et le valet, visiblement. Le premier était un homme âgé, à la moustache grise; son bonnet de fourrure retiré montrait des cheveux blancs à demi longs. Un caftan polonais vert foncé, au col montant d'astrakan gris, aux brandebourgs noirs, lui donnait un cachet national prononcé. Il rit :

— Pardonnez-moi, Madame, et ne soyez pas effrayée... Voyez, vos défenseurs sont de nouveau à leur poste... Vous êtes évidemment la demoiselle française d'Otwarkouf... On m'a beaucoup parlé de vous. Je suis de retour depuis quelques jours seulement de votre Riviera... J'habite Dombrowina, là-bas, derrière ce morceau de forêt.

Elle se souvint des récits de Zofia :

— Vous êtes M. Yésiorowski?

Il se frappa bruyamment la cuisse et éclata de rire :

— Sainte Vierge! vous savez mon nom! Serviteur... oui, je suis Thaddée Yésiorowski, l'héroïque Yésiorowski!

— Héroïque?

— Héroïque! Le seul habitant de la contrée qui soit resté en relations avec Otworkouf, le seul... Cela me vaudra le plaisir de vous faire visite, Ma-

dame,... sous le prétexte d'aller voir ce vieux safflot russe... Je ne dis pas de nom, à cause de mon domestique qui voudrait m'empêcher d'aller là-bas. Je vous plains d'être, jeune et belle comme vous me semblez être, d'après le peu que j'en puis voir, tombée dans ce terrier de renards. La petite est assez gentille... Mais méfiez-vous !

— De quoi ? Je ne vous connais pas, Monsieur, et ne demande aucun conseil.

Il s'inclina :

— Bien, très bien dit... Sophie vous expliquera que je suis un brave homme et qu'on peut m'écouter. Je vous dis, respectueusement, de vous méfier. Les tiroirs ferment mal, à Otwardouf, les choses se perdent, et l'on accuse à tort et à travers ; c'est désagréable.

Il maîtrisa son cheval qui s'impatientait.

— Sans blague, Madame, dit-il, je suis votre serviteur. Mon âge me donne toutes les permissions. Si vous avez besoin d'une aide, d'un conseil, d'une voiture,... d'un défenseur,... que sais-je ? Je suis là. Ma bicoque de Dombrowina est à trois kilomètres d'ici, par ce chemin-là. Mes hommages !

L'étranger fit un salut de grand style et s'éloigna au petit galop, suivi du valet vêtu de drap blanc, à la mode paysanne.

Monique continua sa route vers le château, tout heureuse de sa rencontre avec le vieux voisin.

IX

Coupés de lectures, de patinage, de leçons, de promenades, de jeux et de bâillements, les jours passaient. Zofia, beaucoup plus développée moralement que les jeunes filles françaises de son âge, était une compagne pour Monique plus qu'une élève. Son ins-

struction, très poussée, avait même largement dépassé celle de M^{lle} Privat.

Les approches du carême, avec ses jours plus longs, diminuaient l'ennui suintant de février. Dans la serre, dite « jardin d'hiver », les perce-neige et les roses de Noël fleurissaient en pots. C'était un espoir de printemps.

Monique, cependant, avait compris que jamais Otwarkouf ne serait agréable : c'était une demeure mise à l'index. Elle avait vu, au loin, passer la caravane des traîneaux allant à la chasse, par la route de Dombrowina. Le pays n'était pas aussi désert que les Kaloubinski le disaient, d'autres gens y vivaient, par delà le morne parc, et l'on s'y amusait, même.

Parfois M^{lle} Privat songeait à son passé, à Florence, à la splendide Villa Spinarola où elle aurait dû régner, à présent... Elle se reprochait de n'avoir pas même écrit à Orlando pour lui annoncer son arrivée en Pologne, lui donner son adresse... Il y avait aussi Léon, mais il avait fait dire à sa sœur qu'il était sorti, lorsqu'elle était venue prendre congé...

Maintenant elle était bien seule au monde, comme tous les pauvres ; mais elle croyait encore à la joie de l'indépendance, et, quel que fût son ennui, elle se refusait d'écrire aux Spinarola qu'elle se sentait isolée.

M^{me} Kaloubinska allait parfois à la ville voisine pour affaires. Elle partait le matin en traîneau, dînait là-bas, et revenait à la tombée de la nuit, geignante, avec des récits de voleries, des haines qu'elle apaisait avec des bordées d'injures en polonais, en russe et en français.

Ses absences étaient fort agréables ; la grande maison semblait délicieusement calme. Zofia en profitait pour jouer du piano, pour faire marcher le phonographe ou le poste de radiophonie, faire avec Monique une partie de ping-pong sur le billard, ou

une promenade avec la vieille *Yadwiga*, toutes choses que *M^{me} Kaloubinska* interdisait formellement, mais que *M^{lle} Privat* autorisait volontiers.

Les grandes chutes de neige avaient cessé, mais il en tombait parfois, toujours assez pour effacer les pistes et remettre à neuf la campagne blanche. *Zofia* aimait à marcher dans cette neige nouvelle.

Un jour, comme *M^{me} Kaloubinska* était à la ville, *Monique* donna campo à la fillette, afin de coudre à ses vêtements et d'écrire à l'excellente *M^{lle} Bouquet* qui, dans sa dernière lettre, se plaignait de rhumatismes.

Zofia et *Yadwiga* s'en allèrent ensemble dans le parc. Il faisait bon dans la chambre de *Monique*, où un grand poêle de faïence, chauffé du corridor avec d'énormes bûches, entretenait une température constante.

Aussitôt la lettre écrite, elle eut envie de profiter du beau temps pour mettre la lettre à la boîte du village. Bientôt, emmitouflée comme il se doit dans ces climats rudes, elle fut sur la route. Un peu après la ferme, elle remarqua les empreintes des pieds de *Zofia* et de *Yadwiga* et les suivit, afin de rejoindre les promeneuses pour continuer ensemble. Mais ces empreintes obliquaient vers le bois, la lisière de l'étang. Quelle singulière idée d'aller là, où les branches n'étaient pas élaguées et rendaient la marche désagréable!

Pourtant les deux femmes étaient bien auprès de l'étang. De loin, *Monique* entendait les aboiements des chiens, puis elle aperçut les rayures écarlates et vert pomme, mélangées de turquoise et de tango, du châle de *Yadwiga*. La paysanne demeurait immobile.

Monique pressa le pas, mue par la curiosité. La fraîche couche de neige étouffait tout bruit de pas; les chiens, pourtant, la sentirent sous le vent et accoururent vers elle pour la reconnaître et la saluer de leurs frémissements. Un écho de voix lui arrivait; bientôt elle vit *Zofia* qui tenait la main d'un homme

grand, mince, silhouette élégante en caftan vert.

M^{lle} Privat rougit violemment. Elle se reprocha d'avoir désobéi à M^{me} Kaloubĩnska en laissant la fillette — une bien grande fillette — sortir avec sa nourrice. Quel pouvait être ce visiteur, évidemment assez intime, dont nul n'avait encore parlé? Comment se trouvait-il là, dans le parc, dans ce coin presque inaccessible de la rive de l'étang?

Ce fut lui qui, le premier, aperçut la jeune fille. Il fit un pas en arrière, son long visage se crispa, faisant retourner les deux femmes. *Yadwiga*, terrifiée, fit un rapide signe de croix; *Zofia* poussa un cri. L'inconnu se remit le premier et salua, talons joints, avec une grâce très slave :

— Mademoiselle *Jeanne Privat*, n'est-ce pas?

Elle fut décontenancée par cet accueil mondain et gourmanda son élève :

— Je vous croyais en promenade sur la route, *Zofia*, et m'étonne de vous trouver ici,... avec... avec un... un...

— Un inconnu, Mademoiselle, continua le jeune homme. Il y a encore beaucoup de choses et de gens qui vous sont inconnus à *Otwarkouf*.

Il sourit, très enjôleur, en remettant sa casquette à fond carré. Il avait un teint de jeune fille, les traits fins, de grands yeux pâles comme de l'eau.

Monique avait froidement répondu à son salut, quoiqu'elle le trouvât singulièrement agréable.

— Je dirai à votre mère que vous avez rencontré un voisin dans le parc, dit-elle. Je ne veux pas...

— Vous ne direz rien du tout! interrompit *Zofia*, cramoisie, les yeux étincelants.

Yadwiga vint se planter devant M^{lle} Privat :

— *Niè! niè!* pas parler Madame! *Yadwiga* tuer!...

L'inconnu se mit à rire, montrant des dents acérées.

— Je suis bien défendu! dit-il.

Puis, changeant de ton, il reprit sérieusement :

— Ma présence dans le pays doit rester secrète,

Mademoiselle. Vous comprendrez tout d'un mot. Je suis sous le coup d'un mandat d'arrêt... Je crois que c'est comme cela que disent vos journaux. Si vous mentionniez ma présence à qui que ce soit, surtout à M^{me} Kaloubinska, vous commettriez une mauvaise action. Nous ne voulions rien vous dire... Soyez bonne : reprenez la piste que vous venez de tracer, éloignez-vous *sans m'avoir vu!*

Elle hésita :

— Mais, Monsieur, je ne peux pas...

— Si, Mademoiselle, vous le pouvez... Et la prochaine fois que je serai ici, quand vous aurez bien compris, bien réfléchi, ce sera vous-même qui viendrez au-devant de moi avec Zofia... Oui, j'en suis certain. Vous devez avoir le cœur très compatissant, avec des yeux comme les vôtres. Allez, et vous n'avez rien vu,.... *il n'y avait rien* sur la route de Dombrowina!...

Il s'inclinait, indiquant par là, avec insolence, que l'entretien était terminé. Son français était parfait, limpide, du meilleur ton. Qui pouvait être cet homme? Était-il déjà venu, depuis les trois mois que Monique habitait Otwardouf?

— Allez, chère Mademoiselle! renchérit Zofia, d'une voix enrouée de frayeur. Il a raison... *Vous n'avez rien vu...* Je ne vais pas tarder à rentrer.

Monique hésitait. Pouvait-elle permettre à Zofia d'avoir des rendez-vous dans le bois avec un jeune homme, même aussi charmeur que celui-là?

Il pressentit cette indécision.

— Si vous me trahissez, dit-il, je serai forcé de me réfugier de l'autre côté de la frontière, et je vous assure que je n'en ai pas envie!

Elle pensa tout haut :

— Et vous venez ainsi, seul, à pied, par la forêt que l'on dit infestée de loups?

Il sourit, infatué :

— Là! Enfin une bonne parole! une bonne pensée pour le pauvre diable! Merci, généreuse Française!

Je constate sans déplaisir que déjà vous ne me haïssez plus. Bientôt nous serons amis, n'est-ce pas, *Zossietchka*? Vous parlez des loups, mais il n'y en a pas tant que cela; quelques-uns seulement, de temps en temps. Un ou deux bons revolvers chargés sont une bonne précaution contre les gens et les loups. Nous entretenons M^{me} Kaloubńska dans la croyance que tout le pays est plein de loups... C'est pour l'effrayer, et qu'elle ne se promène pas du côté de l'étang!

Il riait, insolent, superbe, redressant sa haute taille aux hanches étroites, serrée dans le caftan ajusté par les brandebourgs jaunes. Son regard pâle était pur comme celui d'un enfant, enjôleur.

Zofia rit aussi :

— Oui, nous disons à maman des histoires terribles... alors elle a peur et se fait accompagner de paysans armés... Mais c'est lui, le loup!

Quelle intimité révélait le « nous disons ça » de la fillette!

— Je me retire; mais c'est à regret, croyez-le bien, que je me prête à ces mystères, fit Monique, rougissant sous les yeux d'eau un peu ironiques de l'inconnu.

Il se découvrit, s'inclina, baisa chaudement la main de la jeune fille au poignet, en retournant le gant (1) :

— Merci, Mademoiselle, merci!...

Elle le trouvait beau, si mince, si inattendu. Elle recula. Triomphant, il entonna un chant de *Moniuszko*, d'une voix basse et mélodieuse, lyrique passionnément :

Forêt triste pleine d'ombre,
Sous ta voûte obscure,
Un soldat au regard sombre
Meurt de sa blessure!

(1) Usage habituel en Pologne, où il n'est pas considéré comme poli de baiser un gant.

Monique fuyait à grands pas, obsédée par ce regard, ce sourire, cette voix qui lui arrivait à travers les arbres. Elle admira l'insolence d'oser chanter!

Hirondelle! ouvre ton aile!
 Vole vers ma mère,
 Pour lui porter la nouvelle,
 La nouvelle amère,
 Que son fils meurt,
 Que son fils meurt
 Et l'appelle!

La fin du couplet arriva dans le vent, car M^{lle} Privat marchait vite. Ce jeune homme courait-il réellement un danger? Avait-il peut-être seulement, selon l'habitude polonaise, joué un rôle, inventé une farce, pour mystifier la Française?

Il était beau, charmant, élancé... Elle se fit honte de son propre enthousiasme et rentra par le plus court dans la salle d'étude.

Mais les yeux clairs la poursuivaient dans l'obscurité naissante qui prenait possession des angles de la pièce.

Des sonnailles retentirent; un traîneau tournait autour du château. M^{me} Kaloubinska était déjà revenue. Où était Zofia? Le pas de la maîtresse de maison faisait craquer les marches de l'escalier; sans doute elle allait entrer, se laisser tomber sur cette chaise et demander son thé, tout en se plaignant de tout et de chacun...

Le cœur de Monique battait à grands coups. Que dirait-elle?

Un frôlement la fit retourner. Zofia accourait, ses chaussures à la main, et s'asseyait à la table, jetant un livre ouvert devant elle. La seconde suivante, par l'autre porte, M^{me} Kaloubinska entra :

— Seigneur Jésus et tous les saints! cria-t-elle. Il fait totalement sombre! Que vous vous creviez les yeux m'est indifférent, mais je ne veux pas que vous rendiez ma fille aveugle!

— Je viens de demander la lampe, dit Zofia. Que maman ne se fâche pas si vite! Je me suis assez ennuyée sur ce recueil de poèmes!...

Elle remit le livre dans la bibliothèque avec un petit rire.

La femme de chambre apportait le thé.

X

Zofia mentait avec une habileté déconcertante; son visage encore enfantin prenait une expression de pureté, de naïveté angélique, tandis qu'elle déguisait la vérité le plus effrontément du monde. Monique avait l'habitude des mensonges mondains, dits « de politesse », mais cette virtuosité excitait son indignation. Avec un pareil talent, la fillette avait pu la berner depuis trois mois sans qu'elle en eût la moindre intuition.

Comme elle avouait cela avec simplicité à son élève, celle-ci éclata d'un rire déchainé :

Pourquoi dirait-on des choses comme elles sont, ce qui est banal et souvent désavantageux?

M^{lle} Privat se taisait, médusée par cette théorie nouvelle; elle ne put se tenir de penser que son père, Privat d'Argentan, avait aussi beaucoup cultivé le mensonge...

— C'est un art difficile, continua Zofia. Il faut du doigté. Yadviga m'a aidée, et cela m'a bien servi depuis... depuis deux ans.

— Pourquoi, depuis deux ans?

La fillette rougit et vint mettre ses bras autour du cou de Monique :

— Je ne sais pas pourquoi cela me gêne de vous mentir, à vous... Je sens que vous êtes bonne... C'est peut-être pour ça.

Toute une trame de mensonges semblait tissée autour d'Otwarkouf. Les paroles mystérieuses du voisin revenaient à la mémoire de Monique.

— Ma chérie, dit-elle, je ne puis accepter de partager vos secrets que si je les connais et les juge sans importance. Votre mère m'a confié votre moralité en même temps que votre français.

— Moralité!!! s'écria M^{lle} Kaloubinska, d'une voix aussi aiguë que celle de sa mère. Vous croyez que j'ai des secrets immoraux! C'est renversant!

— Il est possible que cela vous renverse, Zofia, cependant je maintiens mon opinion. Je vous donne à choisir entre trois solutions. Vous me mettez au courant, et je juge de la conduite à tenir. Je pars immédiatement... Ou je dis tout à votre...

— Jamais! interrompit Zofia avec effort. Ah! pourquoi avons-nous été assez sots pour nous rencontrer un jour de neige fraîche! Quel malheur!

Elle se mit à pleurer; puis, sous le prétexte d'une leçon de repassage, s'en fut demander conseil à Yadviga.

Un pâle soleil jetait des lueurs roses par-dessus les arbres frileux. Les corneilles tournoyaient par bandes, se posant sur la neige, repartant toutes ensemble, comme les corbeaux du poème de Rollinat. Monique eut envie de sortir. En un clin d'œil, elle fut emmitouflée et descendit.

Autour du château, la neige durcie brillait, tassée par les raquettes des traîneaux. M^{lle} Privat déambula vite, contente de respirer l'air frais.

Les pignons en coquilles de la vieille demeure manquaient d'entretien. Les fenêtres, closes depuis trop longtemps, de toute la partie sud-est s'ornaient de poussière et de toiles d'araignée en guise de rideaux. Ce devait être une belle résidence autrefois, avant la mise à l'index, quand on chassait sur les terres d'Otwarkouf et que tous ces appartements de réception étaient occupés par des fêtes et des

invités, amenant la vie et l'élégance dans ce château énorme.

Zofia avait tout un tiroir plein de photographies montrant des traîneaux, des cavaliers, des groupes de chasseurs, des tables de thé, par la belle saison, sur les pelouses... Quel changement ! Depuis combien de temps ce changement s'était-il produit ?

Un homme élégant, avec un chapeau et une longue pelisse au col de fourrure, parut sur le perron. Monique reconnut le propriétaire de Dombrowina. Il salua largement et vint lui baiser la main :

— En promenade, Mademoiselle ? Vous avez raison : il faut profiter du temps... Cela se chantait chez vous, et par conséquent chez nous, sous Stanislas-Auguste.

— Vous avez vu M^{me} Kaloubinska ?

— Non. Je suis venu poliment lui présenter mes devoirs ; elle a crié, comme une perruche, à tue-tête, à ses gens, de dire qu'elle était sortie. Faites-moi un bout de conduite, et je serai facile à consoler. Cette vieille harpie n'arrivera pas à me dégoûter de cette demeure où je reviendrai toujours, de temps en temps, chercher mes souvenirs et l'ombre de mon ami stupide, mais cher, Stas Kaloubinski.

Elle s'éloignait volontiers et prenait plaisir à la conversation pittoresque du vieux Polonais.

— Pourquoi dites-vous que votre ami était stupide ?

— Je le dis parce que c'est la vérité. Nous aimons la vérité, en Pologne, même si elle n'est pas toujours aimable. Moi aussi, je suis un âne, et je l'avoue. Mais je préfère être un âne qu'un renard, ou une fouine, comme cette dame. Je ne devrais pas vous dire cela, ce n'est pas poli pour votre hôtesse, mais je suis le seul, probablement, qui pourrait vous aider s'il vous arrivait quelque chose, dans cette impasse dans laquelle vous êtes venue vous jeter.

— Que voulez-vous qu'il m'arrive ?

Il leva les bras :

— Sait-on jamais, avec des gens pareils ! La petite Sophie est gentille et connaît le système métrique. Mais la mère est un danger permanent, surtout aussi près de la frontière. Elle recevait beaucoup de Russes, du temps de leur domination maudite. Elle avait des parents dans l'armée ; ils venaient ici pour les chasses, les fêtes de toutes sortes. Depuis que la Pologne revit, cela lui a porté un coup. Le bolchevisme l'a presque ruinée...

— Elle doit être Russe blanche, sans doute.

M. Yésiorowski éclata de rire :

— Ce sont des idées françaises, cela ! Elle est Russe, voilà ! et elle est méchante comme une vache borgne, même avec ses enfants !

Monique s'étonna :

— Ses enfants?... Mais, Monsieur,... elle a donc d'autres enfants que Sophie ?

Il s'arrêta sur place, les bras derrière le dos, et considéra la jeune fille :

— On ne vous a encore rien dit ? C'est vrai que vous parlez trop peu la langue pour que les gens puissent causer avec vous. Un terrier ! Vous êtes entrée dans un terrier de renards, dans l'obscurité...

Elle s'agaçait.

— Monsieur Yésiorowski, dit-elle, mon temps de promenade est très limité. Si vous avez le désir, ou la bonté, de me révéler des faits qui puissent m'intéresser, il faut le faire très vite... ou pas du tout. Ces réticences ne sont peut-être destinées qu'à m'inquiéter.

Il s'inclina :

— Vous avez raison... Je ne suis qu'un âne : je viens justement de vous le dire. Je m'étonne que la petite ne vous ait pas encore parlé de son frère. Que la vieille n'en dise pas un mot est chose naturelle, mais la petite... !

M^{lle} Privat était stupéfaite :

— Zofia a un frère ? Un petit frère ?

— Non, pas un petit, un grand. Un aimable vaurien qui a dix ans de plus qu'elle, ce qui lui fait quelque chose comme vingt-six ou vingt-sept ans...

— Où est-il? Que fait-il? Pourquoi n'en parlez-vous pas?

Yésiorowski sourit :

— Ha! ha! je constate que ceci vous intéresse! Ce serait une distraction, dans ce pays perdu, que ces visites, non pas d'un vieux barbon comme moi, mais d'un jeune cavalier! Djislaf a quitté le pays après un grand scandale; il doit sans doute habiter dans la ville. C'est un peu un chenapan, comme son père, un coureur de femmes... Il a été fiancé au moins douze fois déjà,... et il persistait à en trouver une autre qui lui plaisait mieux!

Ils arrivaient au mur de clôture. Monique réfléchissait. Elle s'arrêta.

— Je ne puis sortir de la propriété, dit-elle. Mais expliquez-moi un peu comment était ce fils.

— J'espère que vous ne le rencontrerez jamais, fit Yésiorowski, car il est très sympathique aux dames, et vous n'en auriez, comme les autres, que du chagrin. Djislaf est très russe, tout à fait la famille de sa mère, grand, mince, bon danseur, bon chanteur, avec les cheveux bruns et les yeux très clairs. Je crois qu'il a le cœur véreux, comme une mauvaise pomme, mais il aime bien sa sœur, et je suis étonné qu'elle ne vous ait pas parlé de lui.

La svelte silhouette rencontrée au bord de l'étang se dressa dans la mémoire de la jeune fille.

— Je vous remercie infiniment, cher Monsieur, dit-elle, de votre bonté à mon égard; j'y suis très sensible, et serais heureuse de vous revoir. Je suis vraiment très isolée.

— Trop! fit le vieux voisin, avec un salut de grand style. J'aurai l'honneur de venir rôder par ici, alors, dans l'espoir de causer un moment avec la charmante recluse. Mes hommages!

Il partit à grands pas souples sur la piste-route de

Dombrowina, vers la chaumière du maréchal ferrant, toute bleue, qui fumait dans le ciel mauve. Le crépuscule tombait avec la brume.

Monique retourna au château, de l'émotion pleine le cœur.

Ces yeux pâles,... bon danseur,... bon chanteur...

XI

Le soir, dès que M^{me} Kaloubinska se retirait, Monique et Zofia retournaient dans la salle d'étude, afin de causer un moment. Le samovar de cuivre, à la russe, faisait chanter l'eau, et la théière chauffait doucement sur la petite cheminée de cuivre. M^{lle} Privat raccommodait son linge, son joli linge de luxe que trois mois d'usage, sans soins suffisants, fatiguaient beaucoup. Zofia copiait de son mieux ces gracieux objets pour elle-même.

Ce soir-là, la fillette se hâta de refermer la porte de la salle d'étude.

— Mademoiselle, dit-elle, j'ai longtemps parlé avec Yadwiga : le temps de repasser toutes les chemises de maman et une douzaine d'essuie-mains.

— Et quel est votre verdict ?

— Yadwiga m'a dit de vous dire... qu'elle vous dirait que...

Monique sourit :

— Je vois que vous êtes troublée, Zofia : vous ne savez plus parler français.

La petite allait pleurer ; mais la jeune fille reprit gentiment :

— Ne soyez pas si émue, chérie ; je consens à ce que vous rencontriez votre frère,... mais à une condition.

M^{lle} Kaloubinska, stupéfaite, laissa tomber la

cuillère qu'elle allait poser sur sa tasse et demeura la bouche ouverte; elle se secoua :

— Ah! vous savez!... Qui vous a dit? Qui a pu vous dire ça?... Jésus! si on l'a vu!... C'est un grand malheur!

— Personne ne l'a vu, fit Monique, mais j'ai entendu parler de lui, et j'ai bien reconnu sa description.

— C'est *pan* Thaddée! N'est-ce pas que c'est *pan* Thaddée? Pendant que je repassais, la petite Katia est entrée et elle m'a dit : « *Pan* Thaddée s'est habillé en monsieur de la ville et il a tiré la sonnette; mais Madame a crié qu'il aille au diable! » Vous avez vu *pan* Thaddée, et il vous a parlé de nous,... dites?

— C'est vrai; M. Yésiorowski m'a dit que vous aviez un frère qui dansait et chantait bien.

Zofia eut un geste de fierté :

— Oui, c'est vrai. Djislaf danse et chante comme un dieu, comme...

— Vous auriez dû me parler de votre frère, fit Monique.

— Mais maman a défendu qu'il revienne ici!

— Et si j'avais tout simplement été raconter votre rendez-vous à votre mère?

— C'était alors un malheur...

— Vous voyez que vous avez eu tort de ne pas me mettre au courant.

Zofia eut un regard de côté :

— Je pensais bien que vous ne deviez pas avoir assez de confiance et de sympathie pour maman..., que..., enfin que... vous ne lui diriez rien.

M^{lle} Privat sourit :

— Votre mère est en effet un peu rébarbative, mais mon devoir aurait été de lui parler quand même. Maintenant, il faut que vous me racontiez tout ce que vous savez, pour que je sache, moi aussi, à quoi m'en tenir. Je vous écoute.

Zofia hésita un peu, puis se mit à parler à mi-

voix, s'assurant de temps en temps que personne n'écoutait à la porte. Ne sachant par où commencer un récit dont les racines plongeaient au plus lointain de ses souvenirs, elle raconta simplement tout ce qui lui vint à la mémoire.

Quand la paix fut revenue en Pologne après la dernière invasion bolchevique, chacun compta les membres de sa famille, se réjouit de survivre, d'avoir reconquis un drapeau, et une fièvre de plaisir courut par les villes et les campagnes. Les châteaux eurent des invités.

La famille Kaloubńska avait un appartement à Varsovie, mais peu de Polonais y venaient. C'étaient presque toujours des étrangers, des réfugiés russes, des attachés de chancelleries, des commerçants suédois ou suisses, des actrices en tournée, mais aussi quelques camarades d'Université de Djislaf. Cela formait une société très cosmopolite et gaie, dont plusieurs membres venaient dans la belle saison à Otworkouf, pour s'amuser à la campagne.

Le tennis était bon, on nageait dans l'étang, on partait déjeuner dans les bois, et souvent *pan* Thadée Yésiorowski était de la partie.

A cette époque, Zofia avait un agneau noir apprivoisé, et sa corneille qui venait chercher des miettes de pain dans sa main.

Le dernier été, il y avait deux ans, Djislaf était fiancé avec une ravissante jeune fille, Marika Pocarresco, dont le père avait des forêts immenses. Il venait à Varsovie pour ses affaires de bois.

Marika était fort jolie, surtout quand elle avait arrangé son visage avec des eaux et des senteurs qui lui donnaient un éclat incomparable. Elle se fardait un peu, dansait des pas paysans, le poing sur la hanche, une rose dans la bouche. Djislaf en était très épris et lui donnait des bijoux en attendant le mariage.

M^{me} Kaloubńska n'aimait pas la princesse Poca-

resco et retardait le mariage, qui devait, malgré tout, avoir lieu en automne.

Autrefois, le grand-père de Zofia avait été aux Indes pour ses affaires, et il avait rapporté un collier de perles; non pas de jolies perles comme en portent toutes les dames dans la société, mais des perles grises, un peu comme de l'acier, avec des reflets mauves, roses,... des perles extraordinaires et très laides. Si laides que sa femme n'avait jamais voulu les porter, et sa bru non plus, Véra-Hélène, la mère de Zofia.

Le collier était toujours enfermé. Un jour, le tiroir étant ouvert, le collier disparut; on le retrouva dans le jardin. Sans doute était-ce la corneille qui l'avait emporté dans son bec. Un des enfants du jardinier porta les perles à Zofia qui jouait au tennis. Entre deux parties, elle mit le collier au cou de son agneau noir et n'y pensa plus.

Le lendemain, M^{me} Kaloubinska mettait toute la police sur pied pour rechercher les perles grises. On ne les retrouva jamais.

Djislaf avait eu, la veille au soir, une violente discussion avec sa mère au sujet d'une somme qu'il devait et ne pouvait payer; M^{me} Kaloubinska refusait l'argent. La police inculpa le jeune homme, que l'on avait vu jouer avec l'agneau apprivoisé, selon son habitude. Cependant tous les invités étaient partis, furieux de voir visiter leurs bagages et jurant de ne plus jamais revenir.

— Si ce n'est pas vous, dit l'inspecteur de police à Djislaf, aidez-nous dans nos recherches.

— Je n'aiderai personne, avait répondu le jeune homme; je ne suis pas policier.

Les soupçons pesaient sur lui. Sa mère le fit venir devant tous les domestiques réunis et leurs familles.

— Mon fils est un voleur, dit-elle. Je ne porterai pas plainte contre lui, mais je le chasse. Si jamais il ose revenir, je le ferai arrêter. Qu'il s'en aille au diable!

Djislaf partit.

Tout le pays était en ébullition ; le village, la ville où se trouvait la gare, les journaux même de Varsovie étaient divisés en deux camps. Il vint des journalistes représentant des journaux de France et d'Allemagne pour photographier le château, l'agneau et la corneille.

Excédée, M^{me} Kaloubinska partit pour Paris où elle resta dix-huit mois avec sa fille qui suivit le cours Mâchefer.

Maintenant Djislaf travaillait sous un faux nom dans une maison de commerce qui faisait de l'exportation. Mais il aimait sa sœur et bravait le danger pour venir l'embrasser de temps en temps et revoir la vieille Yadviga qui les avait élevés tous les deux.

Zofia lui donnait aussi de l'argent qu'un notaire de Vilna lui envoyait et dont elle n'avait pas besoin ; son frère repartait avec des provisions, des cigarettes, des citrons...

C'était tout ; une histoire bien simple, en vérité.

— Mais, Zofia, remarqua M^{lle} Privat, ce collier est peut-être tout simplement tombé dans l'herbe !

— Non, dit la fillette : il était très bien attaché ; quelqu'un a dû le détacher volontairement, c'est certain,... et Djislaf sait qui,... et c'est un héros !

XII

Depuis que le hasard avait divulgué à M^{lle} Privat le secret d'Otwarkouf, les conversations de la salle d'étude n'avaient guère d'autre sujet. La jeune fille rêvait qu'elle retrouvait le collier dans la prairie, à la fonte des neiges.

Pendant une absence de M^{me} Kaloubinska, Zofia et Yadviga firent visiter le château à Monique. Les pièces à donner, la salle de danse, grande galerie

non meublée qui existe dans la plupart des châteaux de Pologne. Elle vit aussi l'appartement de Djislaf : chambre, salon, atelier ; les objets étaient demeurés comme au moment de sa fuite, car M^{me} Kaloubinska avait fermé à clef, avec interdiction d'entrer.

La chambre était de style Louis-Philippe, en bouleau moucheté du pays ; le salon, Louis XV, s'ornait de meubles ravissants ; l'atelier, énorme, prenait une partie de la grande tour du château ; il contenait une bibliothèque, un piano à queue, des reproductions en plâtre de statues célèbres et des esquisses de portraits faites par le jeune homme. On reconnaissait *Yadwiga*, *Zofia*, une jolie tête de jeune fille blonde, au sourire étudié.

— Celle-là, dit *Zofia*, c'est *Marika*, la princesse *Pocaresco*, qui était fiancée avec mon frère...

Les meubles, en désordre, étaient repoussés des murs vers la pièce, les tiroirs étaient ouverts, les livres jetés à terre par piles écroulées ; la perquisition laissait des traces comme un cambriolage. Quoiqu'il y eût peu de poussière en cette campagne isolée, une fine couche de cendre s'étendait sur tout, après deux années.

Yadwiga essuya la poussière, pour que l'on ne vit pas les marques des pas et des doigts.

Il y avait deux semaines que les empreintes de pas dans la neige avaient mené *Monique* vers l'étang. Il ne neigeait plus, mais le dégel ne venait pas encore. M^{me} Kaloubinska avait annoncé qu'elle irait à la foire du canton pour acheter une vache qui manquait à la ferme ; mais, la veille, elle décommanda le traîneau et les chasseurs d'escorte, parce que la goutte lui tourmentait un pied.

Pour se venger de cette douleur, elle entreprit de compter le linge. C'était une corvée que l'on faisait deux fois l'an. Les armoires ouvertes, tout le linge sorti, on changeait les cretonnes qui garnissaient les planches, puis chaque pièce était dépliée, inspectée. Les objets à réparer partaient pour la lingerie ; les

autres, noués d'un ruban, étaient replacés en piles dans les armoires bientôt refermées à clef. Il y en avait pour des heures.

M^{me} Kaloubĩnska fit porter son fauteuil devant les armoires, et les quatre femmes de service : Yawdīga, la laveuse, la repasseuse et la femme de chambre, travaillèrent sous ses yeux.

Zofia semblait nerveuse. Vers trois heures, n'y tenant plus, elle avoua :

— Mademoiselle, nous comptions que maman irait à cette foire, et il doit venir... Yawdīga ne peut pas quitter le linge... Je vous en prie, permettez-moi d'aller seule à l'étang. Je prendrai mes patins.

— Je ne puis vous laisser aller seule, Zofia !

Monique avait envie de revoir Djislaf Kaloubĩnski, de lui poser des questions relatives à son aventure, d'entendre sa voix vibrante.

— Alors il faudra que vous veniez avec moi, décida Sophie. Je ne peux pas lui faire faire un aussi long chemin pour ne pas me rencontrer.

— Et pourquoi vient-il ?

— Parce qu'il a perdu sa place et a besoin d'argent. Il m'a envoyé, hier, une lettre en réponse à la mienne ; c'est le colporteur juif qui l'a apportée à Yawdīga. Il doit partir le mois prochain pour Vilna, où on lui a promis une autre place. En attendant, il faut que je lui donne son bien. J'ai un billet de cent *slotys* pour lui.

Monique n'osa pas demander d'où Zofia avait ce billet ; tout cet ensemble de faits la dépassait.

— J'irai avec vous, dit-elle.

Zofia se jeta à son cou et l'embrassa :

— Je vous adore, Mademoiselle ! Je vous adore !

Le tour de l'étang était désert. Du côté du château, la rive plate, entretenue, permettait un facile accès sur la glace ; mais, du côté de la forêt, la berge était escarpée, pleine de ronces. Elles eurent de la peine à gravir les quelques mètres qui l'éle-

vaient au-dessus du niveau de la glace. Il n'y avait personne. Les chiens aboyaient.

Obsédée par la peur des loups, Monique respirait mal. Soudain, Zofia se mit à chanter à tue-tête :

Cet étang
Qui s'étend
Dans la plaine...

Le charmant air du menuet d'Exaudet s'envola dans le silence. Puis une voix toute proche reprit :

Mais tandis que l'on admire
Cette onde où le ciel se mire...

La haute et mince silhouette de Djislaf parut derrière un tronc. Il sourit, un peu protecteur et satisfait, en apercevant M^{lle} Privat.

— Je vous l'avais dit, que vous viendriez ! fit-il avec un salut courtois.

Elle ne sut que répondre. Déjà Zofia remettait à son frère l'argent désiré et quelques menus objets.

— Votre sœur m'a raconté l'aventure dont vous êtes la victime, dit Monique. Je la déplore. Mais, si vous connaissez le coupable....

Le jeune homme rit tout haut :

— Je connais ! Bien sûr que je connais ! Mais ce n'est pas à moi de mener une enquête ! Ma mère m'a traité de voleur et m'a chassé, ... voilà tout... Je suis parti... Elle a été assez aimable pour porter plainte à la police qui a décerné un mandat d'arrêt. C'est vite raconté. A cause de cet amour de ma mère pour moi, il me faut vivre sous un faux nom jusqu'à ce que le coupable se dévoile, car, moi, je ne parlerai pas. Des amis m'ont fait des papiers avec mon nouveau nom, et j'ai d'autres amis dans la police... En ce moment, je suis sans place, c'est ennuyeux par le froid... Heureusement que mon notaire ne croit pas à ma culpabilité, alors Zossia peut m'apporter quelques subsides... Elle est exquise, ma petite sœur, n'est-ce pas ?

Monique admira cette amitié du jeune homme, non pas pour sa sœur, mais pour celui qu'il ne voulait pas dénoncer. Maintenant il parlait polonais avec Zofia, trop vite pour qu'elle pût comprendre; elle saisit seulement le nom de M. Yésiorowski, qui passait à plusieurs reprises. Cela lui remémora les recommandations de méfiance du voisin, la mettant en garde contre Djislaf. Pourquoi en garde?

Elle admirait le jeune homme; il était accoudé au tronc blanc d'un bouleau, sa haute stature déjetée par ce geste, arrondi comme un arc dont il avait la souplesse. Sa voix basse et chantante avait des résonances de cloche, de gong, des « notes célestes » soudain plus élevées; ses yeux couleur d'eau, sous les cils foncés, étaient nostalgiques et singuliers, dans ce long visage au sourire enfantin. Jamais encore Monique n'avait ressenti un pareil attrait. Était-ce cela, l'amour, le « coup de foudre » dont on parle souvent et qu'elle ne connaissait pas encore? Après tout, c'était possible, car elle se sentit rougir avec violence lorsqu'il se tourna vers elle :

— Excusez-nous, Mademoiselle : nous avons à causer, Zossia et moi... Je vous remercie de toute l'amitié que vous lui témoignez. M'aimerez-vous aussi un peu, maintenant?... Vous devez aimer très bien, très tendrement...

Elle restait cramoisie, gênée, émue... Personne n'avait jamais osé lui parler de cette façon délicate. Il eut un petit rire un peu sarcastique :

— Comme vous êtes jeune, Mademoiselle, pour une duègne ! Combien je suis heureux que ma mère ait choisi une adorable jeune fille pour l'amener ici, au lieu de l'épouvantail auquel je m'attendais ! Quand Zossia m'a écrit qu'elle reviendrait avec une amie de M^{lle} Bouquet, et que j'ai vu la photographie de cette estimable demoiselle... !!!

Tous trois rirent franchement, car Eusébie Bouquet était la plus laide des vieilles sous-maîtresses. Monique se sentait pourtant gênée.

— Ne croyez-vous pas que nous devrions rentrer? dit-elle.

— Déjà? soupira Djislaf avec un regard enjôleur. Non, laissez-moi savourer encore les délices de cet air d'Aranjuez. Ainsi parle la Marie Stuart de Schiller. Maintenant je vais retourner dans l'affreuse auberge où je niche... comme un paria...

— Vous seriez au château selon votre rang, si vous dénonciez le coupable! fit M^{lle} Privat avec véhémence. Je me demande si l'ami que vous couvrez ainsi est digne d'un pareil dévouement!

Le jeune homme lui prit les mains et les baisa l'une après l'autre.

— Elle est exquisite, ta duègne, Zossia! Je l'adore... Mademoiselle, je sens vos artères qui battent, et elles battent pour moi!... Je suis heureux d'être l'objet de votre sympathie...

Elle recula, très troublée :

— Venez, Zofia, venez; il est très tard!

— Maman en a jusqu'à la nuit avec son linge, dit la fillette. Mais, toi, tu ne dois pas traverser le bois après le coucher du soleil, il y a trop de méchantes bêtes. Au revoir!

Elle embrassa son frère sur les deux joues. Il vint ensuite vers Monique.

— J'embrasse aussi? demanda-t-il avec un beau sourire espiègle.

Elle lui tendit la main, en reculant d'un pas :

— Soyez sérieux, monsieur Kaloubinski. Au revoir.

Il releva cette fois-ci le gant sur le poignet, à la mode polonaise, et baisa longuement la peau fine. Elle essaya de retirer sa main, mais il la retenait sous ses lèvres brûlantes, tandis que ses yeux pâles prenaient une expression désagréable de sensualité.

— Monsieur, fit-elle d'une voix enrouée de colère, je vous prie de me laisser partir.

Il recula d'un bond souple de félin, se découvrit et s'inclina, à la façon d'un danseur russe : .

— Serviteur,... serviteur... Au revoir !

Il sortit son revolver contre les loups, et s'enfuit, léger comme un chevreuil. Elles suivirent des yeux sa silhouette svelte qui glissait et sautait sur la neige entre les troncs, dans le silence absolu de la forêt.

Sans parler, les deux jeunes filles rejoignirent le chemin.

Quel être mystérieux et redoutable que ce Djislaf dont le baiser incendiait encore le poignet de M^{lle} Privat !

XIII

Le dégel était arrivé.

Un matin, en relevant le store entre ses doubles fenêtres, M^{lle} Privat ne reconnut plus la campagne. Des taches noires et glauques perçaient la blancheur de la neige dévastée ; les troncs suintaient, éclatants, sous la lumière claire du soleil tiède.

Le jardinier qui passait, une corbeille au bras, enfonçait ses lourdes bottes dans la boue. L'air humide fit plaisir à la jeune fille qui n'aimait pas le froid.

Zofia se réjouit tant de la venue du printemps qu'elle s'échappa pour voir si les crocus ne pointaient pas déjà dans la prairie basse. Elle revint trempée. Sa mère avait autorisé cette escapade et ne put que gémir, sans faire de scène, lorsque, le lendemain, Zofia se trouva fiévreuse et se plaignit de la gorge.

Yadwiga soigna sa nourrissonne avec un dévouement absolu ; mais le mal était d'une certaine violence, et la fillette dut garder le lit. Le médecin de la ville, venu à cheval à travers les fondrières, lui ordonna de demeurer encore couchée, et le colporteur juif apporta un paquet de la pharmacie.

Ce soir-là, Zofia, impatiente, avait hâte que sa mère lui dit bonne nuit et se retirât chez elle. Dès que tout danger d'écoutage fut écarté, la fillette appela :

— Mademoiselle ! venez vite !

Monique accourut :

— Vous êtes souffrante ?

— Non, pas ça... Mademoiselle, j'ai reçu une lettre de Djislaf : il viendra demain dans le bois... Vous irez à ma place.

Elle se rebiffa :

— Moi ? Certainement pas ! Envoyez Yadwiga, cela leur fera plaisir à tous les deux.

— Je ne peux pas, Yadwiga reste dans ma chambre, et chacun se douterait de quelque chose si elle demandait à sortir. Tandis que vous, vous faites tous les jours une promenade où il vous plaît.

Déjà M^{lle} Privat hésitait :

— Vous avez quelque chose d'urgent à lui dire ?

— De l'argent à lui donner : c'est urgent, ça ! Il faut qu'il mange. Vous ne pouvez pas nous refuser une chose pareille !

— Envoyez-le par le Juif.

— Impossible ! Il prend des lettres parce que je le paie et que Djislaf les lui apporte... Mais il ne remettrait pas à domicile, à l'auberge, une lettre d'ici. Tout le monde sait que ce Juif passe à Ot-warka et Ot-warkouf tous les quinze jours. La police aurait vite fait de constater qu'il a déposé un message d'ici pour un des pensionnaires ! La piste est trop directe. Il faut que vous y alliez. Vous lui donnerez ces deux cents *slotys* et lui raconterez pourquoi je ne viens pas.

Le lendemain, la toque enfoncée jusqu'au col de fourrure de son manteau, Monique prit la route de Dombrowina pour gagner la forêt.

Le temps, très clair, était glacial, avec une bise cinglante. Tout le pays semblait converti en marécage ; déjà les premiers chatons sourdaient des

branches noires des saules, annonçant le renouveau.

Les charrettes avaient remplacé les traîneaux et passaient au trot sur ce qui devait être la route, immense suite de flaques; des traces de neige subsistaient dans les creux des fossés, à l'abri du soleil, plus lumineux que chaud, pourtant.

Dans le bois, la neige tombée des branches s'entassait parmi les ronces et le bois mort, brisés sous son poids. Par endroits, une mousse brune, imbibée, saturée d'eau, gargouillait comme une éponge sous les pas de la jeune fille. Elle avait peur : peur des loups, même avec les chiens qui l'accompagnaient; peur de mal faire en allant retrouver cet homme dans le bois; peur de cette rencontre, car elle sentait que ces yeux pâles de Kaloubinski la troublaient profondément.

Les aboiements des chiens la faisaient sursauter; elle n'osait, de la main droite, lâcher la crosse du petit revolver qui garnissait sa poche. Elle glissait dans la mousse trempée, enjambait les branches mortes. Bientôt le miroitement des plaques libres du lac l'éblouit à travers les troncs. Elle s'arrêta, palpitante. Cette forêt noire et blanche comme un suaire était lugubre.

Un léger bruit, suivi des vociférations des chiens, lui fit tourner la tête. Une sorte de chien de berger était là, maigre et sale; il avançait en grimaçant. Les chiens se précipitèrent vers lui, sans toutefois oser le toucher. La bête sombre attaqua; il y eut une mêlée; elle mordait voracement.

Alors seulement Monique comprit que c'était un loup et poussa un cri de terreur.

Elle tremblait si fort, en tenant le revolver, qu'elle ne pouvait viser et risquait de tuer un chien. Le sang marquait déjà leur poil gris clair.

Une main brusque lui saisit le poignet :

— Ne tirez pas! Pas de bruit... Taisez-vous!

C'était Djislaf. Il avait un sourire étrange et montrait les dents, comme le fauve. Presque sans

geste, il entr'ouvrit son caftan vert et tira un long couteau de sa ceinture, puis il se baissa vers les bêtes nouées ensemble par la gueule.

Déjà, délaissant les chiens fatigués, le loup se jetait sur le jeune homme. Monique étouffa le hurlement qui raclait sa gorge. Elle vit le fauve bondir, gueule ouverte, rencontrer le poing fermé du chasseur, sauter en l'air et retomber agonisant. Une mare de sang rouge s'étendit et fuma sur la neige fondante; Djislaf essuya son couteau contre les lichens d'un tronc. Le combat n'avait pas duré une seconde entière.

— En plein cœur! dit-il. C'est un beau coup!

La jeune fille tremblait... Les chiens léchaient leurs morsures et flairaient le cadavre chaud de leur ennemi.

— Je vous félicite et vous remercie..., balbutia-t-elle.

Kaloubinski rit de plaisir.

— Il ne fait pas bon m'attaquer, dit-il orgueilleusement. Mais vous avez eu peur... Il n'y avait pas de quoi. C'est positivement héroïque à vous, dans ces conditions, d'être venue.

Elle expliqua les causes de sa présence seule et lui donna une lettre de Zofia. Il la mit dans sa poche et vint glisser son bras sous celui de M^{lle} Privat.

— Vous êtes adorable! dit-il. Que n'ai-je des fortunes à vous offrir! Mais il faut apprendre à tirer. Si je n'étais pas venu, cette sale bête aurait tué les chiens, et vous tiriez dans le tas, au petit bonheur...

Elle frissonna :

— Quel affreux pays!

Il la serra contre lui, brusquement :

— Affreux? Quand c'est le mien? Et pour un malheureux gibier à poil que vous n'avez pas su tirer?

Elle se détacha avec effort :

— Laissez-moi... Je vais rentrer au plus vite; je

voulais seulement vous remettre cette lettre : c'est fait.

Il la retint par la manche :

— Non,... restez encore un moment... Dites-moi que vous avez de l'amitié pour moi... Vous m'avez plu à la folie dès le premier moment que je vous ai vue. Savez-vous combien cela peut être triste d'être un paria, de ne jamais parler avec des gens de son monde? Mais cela ne va pas durer! Je veux reprendre mon nom, mon rang! J'habiterai cet hiver, à Varsovie, un appartement que j'ai, rue Masoviétska... Je ne reviendrai ici qu'en été, et vous n'aurez pas besoin de craindre les loups!

— Moi?

Elle s'étonnait. Il se pencha vers elle, étant plus grand, la tenant sous son regard magique, captivant :

— Bien sûr! Je vous associe à mon avenir. Ne m'aimez-vous pas? Avouez-moi que vous m'aimez! Je vous aime depuis le premier jour, Jeanne... Il faut que vous m'aimiez aussi. Oui, je sais votre nom : vous vous appelez Jeanne, ce qui est un joli nom de France. Jeanne, je vous aime... Je jure sur le cœur poignardé de ce loup que je vous aime!... Aidez-moi à retrouver mon honneur, et nous serons heureux ensemble!

Elle tremblait davantage, éperdue, se sentant dominée par le fluide magique de cette volonté qui l'anéantissait.

— Oui, Djislaf, balbutia-t-elle, oui,... je vous aime aussi... Je veux vous aider à sortir de cette ornière affreuse où vous êtes enlisé... Ah! si seulement je pouvais connaître le nom du voleur du collier,... je saurais bien vous le faire rendre, moi!

Il la saisit dans ses bras et l'embrassa avec violence. Elle se débattit :

— Finissez, Monsieur!

Il riait à belles dents en lui rendant sa liberté.

Elle recula; ces façons brutales étaient nouvelles pour elle et lui rappelèrent des amis de Bobette.

— Quelle horreur! fit-elle avec un frisson. Voilà que j'ai, moi aussi, du sang de cette bête sur mon manteau!

Il l'essuya avec son mouchoir :

— Cela ne se verra pas. C'était un beau coup, le sang a jailli... Je suis bon chasseur, vous voyez; je sais aussi, ce qui est bien plus difficile, servir un ours au couteau de la même façon!

Elle se sentait presque mal.

— Au revoir, dit-elle. Je retourne au château. Que Dieu vous garde!

Elle s'éloigna de quelques pas; il la rappela :

— Jeanne! Jeanne! dites-moi que vous m'aimez!

Elle se retourna. Il était si svelte, si souple et grand, les bras croisés, la tête fièrement rejetée en arrière, au-dessus du loup mort... Son visage allongé s'éclairait de ce regard ensorcelant, limpide, attirant...

Il frappa du pied, ordonna :

— Jeanne! dites-moi que vous m'aimez!

Elle faiblit, murmura :

— Oui, Djislaf, je vous aime, mais c'est très mal!

Il eut un rire de défi :

— Mal? Ha! ha! ha!...

De nouveau il avançait pour la saisir, mais elle s'enfuit, poursuivie par ce rire orgueilleux.

Et pourtant c'était vrai, elle se sentait ligotée par la volonté de Djislaf,... elle l'aimait,... ne pourrait plus se passer de lui...

XIV

La maladie de Zofia était plus grave qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Une légère pneumonie, quoique ne mettant pas sa vie en danger, l'obligea à demeurer couchée plusieurs semaines. A cause de cette fièvre, Monique n'osa pas raconter l'aventure du loup, mais les domestiques du chenil demandèrent des explications au sujet des morsures des chiens.

Un paysan, allant d'Otwarka à la gare, avait été attiré par les hurlements de ses chiens et avait découvert le cadavre du loup dans la forêt. Monique feignit de s'en étonner et assura n'avoir rien remarqué d'autre qu'une bataille de chiens, au cours de ses promenades.

Au reste, le beau temps chassait les tristesses de l'hiver; les loups ne viendraient plus aussi près des villages par la belle saison, lorsque le petit gibier abonde dans la forêt. Malgré cette assurance, M^{lle} Privat restait apeurée; ses promenades se réduisaient à la route d'Otwarka et à celle de Dombrowina, où les *britchkas* des paysans passaient sans cesse.

Elle rencontra plusieurs fois M. Yésiorowski, à pied ou à cheval; dans ce dernier cas, il sautait lestement à bas de sa monture et se promenait, rênes au bras, avec la jeune Française.

C'était un aimable homme, courtois et érudit, comme la plupart des Polonais de bonne famille. Il était abonné à des publications de France et les envoyait souvent à Otworkouf, soi-disant à M^{me} Kaloubinska, mais en réalité à Monique, à qui cela faisait un véritable plaisir. Sa conversation était

une joie pour la jeune fille, privée de toute distraction, de toute société.

Par lui, elle apprenait les menus faits du pays, les anecdotes amusantes que l'on racontait à Vilna, à Varsovie ou à Cracovie, les nouvelles des petites villes et des fermes.

— Vous n'avez jamais rencontré de loups par ici? demanda-t-il un jour.

— Non... Il y en a?

— Parfois. Ainsi, il y a trois semaines, mon garde m'a raconté qu'il avait vu un loup mort à Otwarka. C'était un paysan qui le dépouillait, car ces fourrures se vendent bien. Mon garde a suivi des yeux l'opération. Eh bien! la bête avait été tuée d'un coup de couteau au cœur. Un beau coup, porté par un grand chasseur. Pas un de nos paysans, capables de tuer comme cela, n'aurait abandonné la peau. Ce n'était donc pas un paysan.

Monique frissonna; Thaddée Yésiorowski se mit à rire :

— N'ayez pas peur : la saison est passée de ce genre de visites. Mais je me demande qui a pu tuer ce loup. Pour avoir laissé la bête, il faut que le chasseur ait été quelqu'un qui ne pouvait — ou ne voulait — pas l'emporter,... donc quelqu'un qui s'en allait d'ici et avait intérêt à passer inaperçu... Quelqu'un qui se cache...

Elle était très effrayée des déductions de Yésiorowski, qui devaient être celles de tous les châtelains du pays, mais elle n'en fit rien paraître. Il continua :

— Je ne connaissais ici, dans les environs, qu'un seul homme capable de servir ces bêtes-là au couteau. C'est un art qui se perd, car il faut une belle poigne, et nos paysans préfèrent le fusil, moins aléatoire. Cette poigne, c'était le fils Kaloubinski... Mon garde et moi avons eu la même idée. Djislaf est de retour. L'avez-vous vu ici?

Elle louvoya :

— Il n'y a rien de changé au château. Je n'y ai rencontré personne de nouveau.

Yésiorowski secoua la tête :

— Pourtant, ce coup de poignard est comme une signature... Mon garde en a parlé au fermier de Dombrowina, à celui d'Otwarkouf... Ils sont du même avis...

Ainsi tout le pays se doutait des visites de Djislaf ! Qu'allait-il arriver ? Si elle avait pu prévoir une chose pareille, elle aurait, de ses mains, enterré la maudite bête sauvage, afin que personne ne pût la découvrir !

Comme elle rentrait, elle croisa la petite charrette cahotante du colporteur qui sortait de la grille de service. Le Juif lui jeta un profond salut auquel elle répondit vite, ayant hâte de savoir s'il avait apporté des nouvelles.

Les domestiques rangeaient dans l'orangerie quelques dizaines de petits arbres fruitiers que l'on attendait après les gelées et que le colporteur venait de déposer dans la cour.

En haut, Yadwiga était assise à côté de la chaise longue sur laquelle Zofia achevait sa convalescence ; elle se leva et céda sa place à Monique.

— Il y a du nouveau, dit Zofia à l'oreille de son institutrice. Mon frère m'écrit qu'on exige son passeport pour cette place, à Vilna,... pas seulement une recommandation... Alors il ne pourra pas se présenter. Il demande de l'argent, et je n'ai rien reçu. Je ne sais plus ce que je dois faire ! Il lui faut payer l'auberge, sans quoi on le chassera, ou peut-être on le remettra aux mains de la police...

La pensée de voir l'étrange et fin visage aux yeux pâles dans une salle de tribunal fut insoutenable à Monique.

— J'ai de l'argent, moi ! dit-elle. Je lui en porterai !

Zofia l'embrassa frémétiquement :

— Ah ! Mademoiselle adorée ! Mademoiselle adorée !... Il viendra demain, à quatre heures, mais pas

à l'étang, car les paysans ont trop jasé sur ce coin-là et le loup... Il sera au bout du parc, près du tennis...

M^{lle} Privat promit de s'y trouver. N'ayant eu aucune dépense depuis qu'elle était à Otworkouf, elle avait pu faire quelques économies. Ce fut avec une enveloppe contenant deux billets de cent *zlotys* qu'elle partit en promenade, le lendemain, tout heureuse de n'avoir pas à retourner dans les lieux où elle avait eu si peur du fauve.

Le tennis était une grande flaque boueuse dans laquelle des îlots de sable s'apercevaient de place en place. Ce coin du parc, si charmant, disait-on, en été, demeurait morne en cette fin de carême, entouré d'arbres nus, de taillis plantés contre le mur de clôture du parc.

De l'autre côté du mur, sur la route, les charrois de printemps faisaient déjà grincer les essieux, et les cris des paysans encourageaient les chevaux qui luttèrent dans la boue. Au château, les domestiques s'activaient pour la préparation du « béni » de Pâques; on nettoyait les services et les casseroles, on faisait les pâtés, les gâteaux,... par habitude, sans doute, car, en dehors des domestiques et de quelques paysans, personne ne venait, depuis plusieurs années, manger à la table bénie, le dimanche de la Résurrection.

Les chiens sentirent vite la piste et s'en furent donner de la voix vers les buissons de sorbier; Kaloubinski en sortit avec cet air de victoire qui lui était particulier. Il vint baiser la main que Monique sortit, avec la lettre, de son manchon :

— Je n'ai pensé qu'à vous durant ces longues semaines! Les semaines du hareng, puisqu'il paraît que, si on ne mange pas de hareng dans les auberges, à cette époque, le Bon Dieu n'est pas content! Et vous? Avez-vous eu un seul mouvement du cœur pour le pauvre diable que je suis? M'aimez-vous encore?

Elle se troublait toujours devant lui.

— Oui, je vous aime, Djislaf... Djislaf! J'ai beaucoup pensé à vous. Tenez, voici la lettre que vous envoie Zofia... Voici l'enveloppe avec l'argent... Je voulais vous dire...

Il l'attira brusquement et l'embrassa en riant :

— Exquise! Pardieu! exquisite!

A Paris, même chez Léon et Bobette, on embrassait moins, et plus doucement. Elle se libéra, gênée :

— Je voulais vous dire, bien vite... On soupçonne que c'est vous qui avez tué le loup, à cause de la maîtrise avec laquelle...

Il se redressa, plein d'orgueil :

— Je sais,... ma signature!... Un jour, un homme sera peut-être aussi tué de la sorte, et on verra que c'est par moi!

Il lui faisait peur, avec son sourire ravi et glacial, ses yeux d'eau... « Un enchanteur », disait Yésiorowski.

— On pense que vous êtes de retour dans le pays, reprit-elle. C'est dangereux.

Djislaf baissa la tête.

— J'en ai assez de me cacher, dit-il. Je n'ai jamais cru que cette histoire durerait aussi longtemps. Je suis déçu... Je n'aime pas le poisson, ni le jeûne... Je suis à bout. Je n'ai plus d'argent : ceci résume tout. Je crois qu'un de ces jours je vais aller trouver mon ami le policier et le prier de m'arrêter, tout simplement. Un bon procès...

— Et tu feras bien de te faire arrêter, bandit! hurla une voix sauvage qui fit sursauter les causeurs.

Les chiens n'avaient rien dit; ils qu'étaient tranquillement, pour jouer, le nez au ras de terre.

M^{me} Kaloubinska était dans l'allée, un grand châle sur la tête et les épaules, à la façon paysanne. Son visage était cramoisi, elle tremblait de fureur et tré-pignait.

— Je te ferai arrêter ce soir! hurla-t-elle. Ce

soir! tu m'entends? Et toi, gueuse! fille de chiens! tu mériterais d'être knoutée à vif, pour te punir de ce que tu fais! Quel malheur que ce sale pays ne soit plus russe! Je t'aurais fait knouter par mes paysans, et ta peau crevée t'aurait longtemps encore parlé du péril qu'il y a à désobéir à Véra Miloutine!

— Je ne fais rien de mal, Madame! fit Monique, très effrayée, en reculant.

— Rien de mal? Voyez-vous ça! vociféra M^{me} Kaloubinska en se ruant vers la jeune fille, les poings levés.

M^{lle} Privat recula encore. Jamais elle n'avait rien vu d'aussi abject que la colère furieuse de cette femme.

— Maman! dit Djislaf, en la retenant par le bras, tu ne vas pas frapper M^{lle} Privat, je suppose! Rentre à la maison; tu seras malade.

Elle trépigna, montrant poings et griffes alternativement :

— Une fille qu'on a ramassée par charité, et qui cherche à mettre la main sur un garçon riche, n'est-ce pas?

Dans sa folle rage, elle entremêlait des mots russes et polonais aux phrases françaises.

— ... Et je vous tuerai! Je vous tuerai tous les deux! hurlait-elle.

Le mur de pierre se garnissait de paysans curieux; ils se tordaient de rire, se frappant les cuisses, s'appelant avec de grands gestes :

— *Hotch! Patch no! ta rousska!* (1)

Yadwiga accourait déjà, pressentant la catastrophe; elle levait les bras au ciel en pleurant.

— Oui! oui! J'ai entendu le garde parler avec le fermier, disait M^{me} Kaloubinska. Ils parlaient de ton retour dans le pays. Tu aurais tué un loup, il y a trois semaines. Alors j'ai suivi cette fille tous

(1) Viens! viens! regarde la Russe!

les jours dans ses promenades, et voilà comment je suis arrivée ici,... bien arrivée!...

Frénétique, elle cherchait à s'élançer sur M^{lle} Privat, pétrifiée et sans forces.

— Allez-vous-en, dit Djislaf à la jeune fille. Si je la lâche, elle va vous blesser, et elle est difficile à maintenir.

Monique se tourna vers le château.

— Pas chez moi! Pas chez moi! cria la forcenée. Pas chez moi, ou je te tue! Va-t'en! va-t'en!

Où aller?

De l'autre côté du mur, des *britchkas* avaient dû s'arrêter; dans ce moment de silence, on entendit s'ébrouer les chevaux. Des têtes de paysans garnissaient le mur, hilares; ils écoutaient, comme à un théâtre, les hurlements de M^{me} Kaloubinska, accompagnés des aboiements excités des chiens et des supplications larmoyantes de Yadwiga.

— Mademoiselle, dit une voix forte, je vous prie de me faire l'honneur de venir chez moi. Je ferai prendre vos bagages ce soir.

Thaddée Yésiorowski était à côté de Monique. Il se tourna vers sa voisine :

— Vous n'avez pas honte, Véra, Hélène, ou comment vous voulez vous appeler, de faire un scandale pareil? Rentrez chez vous, méchante femme, et priez Dieu qu'Il vous pardonne! Djislaf, emmène ta mère!

Il prit le bras de Monique, toute tremblante, et le passa sous le sien :

— Venez, Mademoiselle. Acceptez mon escorte... Elle le suivit, les genoux comme brisés...

XV

La route de Dombrowina était changée en cloaque; les *britchkas* et les charrettes y enfonçaient jusqu'aux essieux, les chevaux jusqu'aux genoux; la boue éclaboussait largement, véritables jets d'eau jaillissant en tous les sens.

Trop heureux d'avoir une distraction, les rouliers et les colporteurs avaient prévenu les habitants d'Otwarka, qui étaient accourus, se joignant aux fermiers et aux domestiques des châteaux. Le départ de la *panna Frantsouska* eut lieu devant un groupe compact qui commentait les événements avec de grands gestes et de gros éclats de rire. On n'aimait pas « cette femme russe » Kaloubinska, et la hideuse représentation qu'elle donnait, trépignante, hurlante, cramoisie, regrettant tout haut que la Pologne fût libérée du joug séculaire, n'était pas pour la faire aimer davantage. On la traitait de folle et l'on riait de sa rage.

Les curieux restèrent grimpés sur le muret du parc d'Otwarkouf, pour regarder encore Djislaf qui essayait d'emmener sa mère récalcitrante, tandis que Thaddée Yésiorowski et Monique s'en allaient vers l'autre château.

Crispée au bras du vieux voisin, se mordant les lèvres pour ne pas se laisser aller aux larmes, la jeune fille était comme une épave sans volonté. Elle ne voyait pas même les traquenards de la route, trébuchait dans les ornières profondes et glissantes sous l'eau trouble, entrait dans des flaques jusqu'à mi-jambe, et serait vingt fois tombée sans la vigilance de son compagnon.

Il lui parlait doucement, comme à une enfant :

— Ne vous effrayez pas, Mademoiselle : cette

mégère ne peut vous faire de mal... Je vous assure qu'elle le regrette bien... C'est le génie de la méchanceté. Je vous avais prévenue de vous méfier d'elle, ... d'eux tous... Mais vous ne courez aucun danger, non plus que ce fou de Djislaf... Il n'est pas encore né, celui qui tiendra tête à Djislaf...

Elle voulut expliquer sa présence auprès du jeune homme, d'une façon plus correcte que ne l'avait fait M^{me} Kaloubinska, plus conforme à la vérité aussi :

— C'est à cause de la maladie de Zofia, dit-elle. Elle m'a demandé de porter un peu d'argent à son frère qui en a besoin.

Yésiorowski branla la tête :

— Et d'où cette fillette peut-elle se procurer de l'argent pour ce frère? Il y a des choses bien mystérieuses que l'on perd ou que l'on trouve dans ce parc d'Otwarkouf!

Elle ne voulut pas avouer d'où venaient les deux cents *zlotys* qu'elle avait apportés à Djislaf; ce secret n'appartenait qu'à elle-même et à Zofia; s'il était ébruité, il pouvait blesser la délicatesse du jeune homme. Elle laissa donc sans réponse la demi-question du châtelain.

A Dombrowina, la femme de charge fut stupéfaite de voir son maître revenir chez lui avec la *panna Frantsouska* dans un pareil état, transie, trempée, nerveuse et claquant des dents.

Tandis que Monique était réconfortée par du thé chaud et se séchait devant le feu d'un poêle bien garni, M. Yésiorowski envoya une *britchka*, avec son intendant, pour chercher les bagages de la jeune fille et, si possible, porter ses amitiés à Zofia. La pauvrete devait être bouleversée par le renvoi de sa chère « Mademoiselle adorée », et, dans son état de convalescence, une pareille émotion pouvait lui provoquer une rechute de fièvre.

Bientôt, la *britchka* fut de retour, car la distance n'était pas grande. L'intendant rapportait un mot de Zofia et une valise :

MADemoiselle ADORÉE,

Le malheur est arrivé tout de même. J'espère que vous n'êtes pas trop effrayée, vous connaissez déjà un peu les scènes de maman.

Yadwiga vous envoie quelques objets dont vous pouvez avoir besoin. Demain, je ferai porter toutes vos affaires sur mon lit, et ma nourrice les emballera sous mes ordres dans votre malle.

On vous a vue partir avec ce bon *pan* Yésiorowski ; par conséquent, je sais que vous serez bien soignée et gâtée ; c'est une grande consolation pour moi. J'ai cependant beaucoup de chagrin et je pleure tout le temps...

Monique put se changer, remettre de l'ordre dans sa coiffure et sur son visage, puis elle descendit, afin de remercier son hôte et lui demander conseil pour la conduite à tenir.

Le château était plus grand qu'Otwarkouf, plus ancien, avec des murs énormes. Le décor était beaucoup plus polonais. Aux murs, sur l'escalier, sur les tables, s'étendaient des *kilimi* paysans, tapisseries de laine, rayées de couleurs vives et tissées à la main depuis des siècles en Pologne. Les meubles, de style empire, en bouleau moucheté, s'ornaient de motifs de bronze. Dans le vestibule, le drapeau national, amarante, avec l'aiglon d'argent, était suspendu à la muraille, entre les portraits des poètes Mitskiévitch et Slowatski, sous le râtelier des fusils de chasse.

D'immenses salons s'ouvraient sur ce vestibule. Un domestique en livrée vint s'incliner devant Monique, la priant de le suivre, et la mena dans une pièce de plus petites dimensions, où M. Yésiorowski fumait une cigarette, tout en parcourant un journal français. Il se leva et vint à la jeune fille, les mains tendues :

— Maintenant, Mademoiselle, je peux vous souhaiter la bienvenue ! Je suis heureux de penser que

vous allez passer le saint jour de Pâques avec moi. Nous aurons un « béni » succulent ! Je viens de donner des ordres pour que mon chef nous fasse des gâteaux « babas » en votre honneur !

Il l'installa.

Elle ne retournerait pas à Otwarkouf, car la vindicte de Véra-Hélène pourrait être sauvage. N'avait-elle pas, quelques années avant la résurrection de la Pologne, alors que, Russe, elle se croyait tout permis, n'avait-elle pas, la nuit, pénétré dans la chambre d'une camériste qui lui avait déplu, afin de lui cravacher le visage ?

M^{lle} Privat pensa avec un sourire aux paroles pleines de confiance de M^{lle} Bouquet : « M^{me} Kaloubinska est une femme charmante et a des manières parfaites ! »

Le vieux Polonais continuait de parler, expliquant ce qu'il avait l'intention de faire.

Tout d'abord, il irait à Otwarkouf, afin d'obtenir pour sa protégée un billet de retour à Paris ; il saurait bien forcer sa voisine à payer ce billet. La conduite de M^{lle} Privat n'étant en aucune façon scandaleuse, ce retour lui était dû, même sans qu'elle eût une promesse écrite à ce sujet.

Ensuite il priait son « invitée » de bien vouloir rester au moins une semaine chez lui.

— Je tiens absolument, dit-il, à ce que vous demeuriez un peu ici. D'abord pour votre réputation : il ne faut pas que vous ayez l'air de fuir après une faute grave ; ma situation et mon âge me permettent de vous servir de chaperon et de mentor. Et puis vous n'avez encore rien vu de la Pologne, puisque la maison où vous étiez est métis. Nous avons, en cent cinquante ans d'occupation étrangère, reçu un certain nombre de ces émigrés indésirables. La décomposition de leur pays les oblige à rester chez nous, sans parler de cette Véra-Hélène que la mésalliance d'un don Juan Polonais affolé de dettes a amenée dans une de nos familles. Je veux

vous faire faire la connaissance de notre belle patrie que la France connaît trop peu... Restez !...

Elle accepta, ayant peur de partir pour l'inconnu que son cher Paris était devenu pour elle, maintenant qu'elle n'y avait plus même un toit. Et puis, avec une ardeur qui la remplissait de honte, elle voulait revoir Djislaf !

Monique n'avait plus rien, pas même un dépôt en banque. Ses économies se réduisaient à ses appointements durant tantôt cinq mois, diminués des sommes qu'elle avait données à Djislaf ; il lui restait environ deux mille francs... C'était maigre. Heureusement qu'elle possédait des bijoux, ceux de sa mère, dont la pièce principale était le collier de perles, assez beau.

Pour trouver une situation, la saison serait mauvaise, à Paris ; il faudrait attendre le retour des vacances de Pâques et sans doute vendre quelques-uns des derniers souvenirs des temps heureux.

Mais ces soucis-là n'étaient que peu de chose ; le terrible était de partir, de quitter Djislaf, sans lequel la vie n'était plus rien. Comme il avait su s'implanter dans son cœur de façon tenace ! Là était le secret de cette appréhension du départ. Elle n'aimait pas Otwarkouf, les scènes, la maison en désordre, le froid, les appartements fermés, les salons remplis de toiles d'araignée, la contrée hostile, ... M^{me} Kaloubinska à la voix discordante et pleurarde... Mais elle aimait la charmante petite Zofia au cœur ardent et dévoué, ... et elle se sentait entraînée, attirée, aspirée, par ce gouffre qu'étaient les yeux pâles de Djislaf.

Comme il était ardent et terrible, avec ce sourire de fauve, ce geste précis, cette souplesse d'acier, en tuant le loup ! Il avait été non moins énergique, sous un masque de douceur glacée, en contenant sa mère, au tennis... Il lui tenait les deux mains dans l'une des siennes et se tournait, conquérant et superbe, vers Monique, pour la prier de fuir...

Le reverrait-elle jamais?

On annonça le diner. Le vieux Thaddée offrit le bras et mena la jeune fille dans la salle à manger. Là, sur une desserte, s'étaient les *pchékonski* (1) les plus appétissants, préparés sur la glace, avec des fleurs, comme si vingt invités dinaient au château.

Yésiorowski la servit lui-même : radis de serre, poissons fumés, salades en mayonnaise; on mangeait debout, en buvant du vin de Porto délicieux. La bonne cuisine rappela à Monique le temps où le chef des Privat d'Argentan était réputé à Paris.

Après le diner, M. Thaddée se mit au piano et joua des airs du pays.

Monique reverrait-elle Djislaf?

XVI

Tandis que la femme de chambre, en costume national, apportait à Monique un plateau de premier déjeuner, la gouvernante lui présenta des fleurs de la part de M. Yésiorowski. C'étaient des roses, provenant de la serre, parfumées et délicieuses.

Le soleil d'avril entraît gaiement par les fenêtres, avec le chant des oiseaux et l'odeur saine de la glèbe immense. Sur la table, des objets de délicate orfèvrerie contenaient le café, le pain, le miel, le lait, les petits pains au pavot, les baguettes de *maka-ghighi* (2), le sucre brillant comme candi, les nougats aux noix, les fruits secs au sucre, de la charcuterie... Un mot du maître de la maison expliquait

(1) Hors-d'œuvre variés, souvent froids, que l'on sert en guise d'apéritif, avant les repas, sur une table différente de celle où le couvert est mis.

(2) Nougat composé de graines de pavot et de caramel.

cette abondance : « Les voyageurs et les malades ne sont pas tenus de faire le jeûne ni l'abstinence... »

Tout semblait paré, heureux, dans le luxe de cette chambre ensoleillée, de ce service fleuri et orfévré... Mais la jeune fille avait le cœur serré...

La matinée se passa à visiter le château, véritable demeure seigneuriale, et le jardin proche. Yésiorowski essayait de distraire son invitée.

Après le déjeuner, comme ils passaient au salon, Thaddée demeura debout.

— Maintenant, dit-il, je vais affronter le caïman... Ma maison est à vous, mes domestiques sont les vôtres!

Elle le vit monter à cheval et s'éloigner au petit trot, suivi de son valet en costume de drap blanc brodé.

Elle écrivit à M^{lle} Bouquet, sans lui donner de détails, lui annonçant seulement son retour et sa prochaine visite.

Comme elle cachetait l'enveloppe, on frappa.

— On peut! cria-t-elle en polonais.

Le valet de chambre annonça :

— *Pan Kaloubinski!*

Il eut à peine le temps de s'effacer que Djislaf entra en courant, avec cette singulière légèreté qui lui donnait toujours l'aspect d'un danseur.

Sans le savoir, elle s'était levée, et ils se prirent les mains, au milieu du salon.

— Que je vous voie! dit-il avec son sourire le plus étincelant. Que je vous regarde enfin une fois sans chapeau! Ma jolie Jeanne! Vous avez des cheveux légers et soyeux comme le maïs!

Il l'embrassa longuement; elle rougissait, et cela le fit rire :

— Eh bien! quoi donc? Pourquoi ne vous embrasserais-je pas? Vous l'avez bien mérité, pauvre colombe! Quel guépier! Elle est éloquente, mon adorable mère! Ce ne serait rien si elle n'appuyait pas son éloquence d'arguments frappants. C'est une

habitude de son pays dont elle n'a jamais pu se défaire. J'avais du mal à la tenir, vous savez,... car je ne voulais pas serrer trop fort... C'est ma mère!

Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Elle était confuse, sotté, heureuse, admirant la souplesse de son ami, la grâce trop allongée, trop mince, de toute sa personne, son rire qui, soudain, s'éleva, sonore et gai, illuminant ses yeux pâles. Il secoua en arrière ses cheveux plats et bruns :

— Jeanne! J'ai l'honneur de vous demander votre main..., oui, de vous demander en mariage! Voulez-vous m'épouser? Vous êtes une femme adorable; moi, je suis un charmant garçon... Quel joli couple! Je ferai valoir nos terres et je m'occuperai de commerce à Varsovie. Nous monterons à cheval tous les matins, en été; en hiver, nous chasserons en traîneau pendant les fêtes... Nous danserons le soir... Quel programme!

Elle soupira :

— Un beau programme!... Mais vous n'avez pas de fortune, et, moi, je retourne à Paris dans quelques jours...

Il se leva, fit deux fois le tour de la pièce en chantonnant, les poings aux hanches :

— Oui, je sais,... nous ne sommes pas très riches, ni vous ni moi... Mais j'ai réussi une petite affaire de Bourse, et j'ai un appartement à ma disposition...

— Une jeune fille ne peut pas aller habiter chez un jeune homme!

Il éclata de rire et vint tomber à genoux devant elle :

— Comme elle est sage, cette petite fille!

Il lui baisa rapidement les deux mains, puis, d'un plongeon et d'un coup de reins, il fut debout.

— Je vous aime tout de même, dit-il avec une moue de bébé déçu. Alors, vous voulez vraiment partir pour Paris? Que ferez-vous là-bas? Si vous venez avec moi à Varsovie, je vous chercherais une

situation, et nous pourrions ensuite nous marier et être heureux !

Elle secoua la tête :

— Non, Djislaf... Puisque je quitte la maison de votre mère, je dois rentrer dans mon pays. Quand vos affaires seront débrouillées, vous me l'écrirez, et je reviendrai... avec joie !

— Restez !

— Non... Je vous promets de revenir auprès de vous, plus tard, et pour toujours.

Il fit une affreuse grimace qui lui tira tout le visage :

— *Bojè!* qu'elle est méchante ! Une vertu comme celles que l'on voit sur les tableaux du moyen âge, avec un glaive à la main ! Je vous écrirai, jolie Jeanne, et vous m'écrirez aussi. Ce sera un petit roman par correspondance... Maintenant, souriez-moi !

Il était de nouveau à croquetons devant elle, lui prenant les mains, l'inondant de son regard clair, de son sourire un peu railleur, de l'éclat de ses longues dents minces.

— Vous m'aimez ?

Elle lui sourit en retour, se sentant devenir esclave :

— Oui, Djislaf,... peut-être plus que vous ne le croyez !

Il se releva d'un bond, l'emportant dans ses bras pour un tour de valse improvisé et vertigineux, puis il l'embrassa et la jeta, comme une poupée, sur le canapé. Elle fit un effort pour s'asseoir. Il s'étira en riant, félin et ironique, et s'éloigna.

— Adieu ! fit-il du seuil. Adieu ! Il faut que je disparaisse. Écrivez-moi ici ; le vieux pandour aimait tant feu mon père qu'il me gardera les lettres. Écrivez-moi longuement, Jeanne jolie ! Je vous adore !

Des deux mains, il envoya un grand baiser et sortit.

Il sembla à Monique que le crépuscule tombait.

Elle évoqua la svelte silhouette ployante du jeune homme, son visage clair, mince et long, l'éclat singulier de son regard limpide... La certitude de le revoir bientôt, d'avoir le droit de l'aimer, lui parut délicieuse.

Comme il était ardent, audacieux, rieur... remuant comme un chat!...

Soulevant le rideau brodé, elle le suivit des yeux, courant dans l'allée, à longues foulées souples, non pas de sportif, mais de maître de ballet. Il bondissait par-dessus les flaques... et disparut au tournant, trop mince dans son caftan serré, la casquette carrée enfoncée de biais sur sa tête étroite...

Celui-là était bien un fiancé selon son cœur... non pas un être parfait, au physique comme au moral, ainsi que le comte Orlando, tranquille et froid comme ses mosaïques de marbre!

Par l'autre avenue arrivaient deux cavaliers au trot, soulevant des colonnes de boue liquide.

Yésiorowski sauta à bas de sa monture et leva les yeux vers Monique à la fenêtre. Il eut un salut de grand style et montra une enveloppe :

— J'ai gagné la bataille! dit-il.

XVI

Arrivée à Paris après un voyage de cinquante heures en troisième classe, Monique, brisée au physique autant qu'au moral, se fit conduire directement à Levallois, chez M^{lle} Bouquet.

Là, elle aurait, sinon le confort du logement, au moins le réconfort du cœur; elle pourrait conter à sa vieille amie les événements dont elle avait été le jouet en Pologne, parler de son cher Djislaf, le fiancé aux yeux pâles...

Mais la concierge de la vieille demoiselle, har-

gneusement jaillie hors de sa niche en voyant arriver un taxi avec une malle, leva les épaules :

— M^{lle} Bouquet? Vous savez donc pas que la bonne dame est malade depuis le 1^{er} janvier? Des *rhumatisses*, qu'elle a. Elle a parti pour chez sa sœur, à Lyon, au mardi-gras. Les lettres? Sûr que je les lui fais suivre. Il en est bien venu aussi pour vous, voilà bien longtemps,... mais je croyais jamais que vous reviendriez, alors je les ai rendues : « inconnue »,... rendues au facteur, voilà !

Monique sentit la solitude lui sauter à la gorge. Où aller? Sa seule proche famille était son frère;... mais elle ne voulait pas demander l'hospitalité à Bobette... Celle-ci serait capable, surtout si elle avait pris des cocktails, de la faire mettre à la porte. Où aller?

Elle donna l'adresse d'une pension de famille, aux Ternes, où habitait jadis son professeur d'anglais. Là, il n'y avait pas de place, mais le propriétaire indiqua une autre pension équivalente, à Grenelle. Le chauffeur du taxi était furieux de traverser tout Paris avec une malle. Il fallut l'apaiser d'un gros pourboire.

Enfin, après de longs pourparlers, Monique put faire monter ses bagages et s'étendre sur un piteux lit à peine propre.

Dès qu'elle fut reposée, elle se rendit au cours Mâchefer, pour demander si les directrices pouvaient lui procurer une situation; mais elle n'avait pas de diplômes, et les deux bachelières qui dirigeaient ce cours élégant exprimèrent leurs regrets de ne pouvoir ni utiliser ni recommander « une personne inculte ».

Un peu effrayée de ces obstacles, la jeune fille pensa à sa vie passée, à Léon. Il savait son adresse en Pologne; s'il avait écrit, c'eût été directement. Les lettres arrivées à Levallois devaient être d'amis de jadis... Mais quels amis de jadis avait-elle conservés? Cela avait été un sauve-qui-peut, même



avant l'enterrement. Alors les lettres étaient d'Orlando...

Elle se remémorait le fin visage ambré, aux yeux couleur de café, éclairés d'or. Il était beau, ce Florentin, amateur d'art et de luxe... Mais Djislaf, lui, c'était l'ensorcelant Slave aux hanches étroites, au corps souple comme un félin,... des yeux trop pâles,... des dents trop longues,... sachant tuer un loup d'un coup de poignard...

Elle aurait pu écrire à Orlando pour lui demander son appui, puisqu'il l'avait priée de le considérer comme un frère... Mais, à ce moment-là, il n'était point question de Djislaf; et Monique, se sentant gênée, ne voulut pas s'adresser à Orlando. Djislaf était la tempête, et Orlando le havre calme... La jeune fille préférait la tempête.

Restait Léon. Après tout, c'était son frère véritable, elle avait le droit de s'adresser à lui. Elle téléphona. Ce fut Bobette qui vint à l'appareil :

— Ah! c'est toi, Monique? Qu'est-ce que tu fiches à Paris?

Elle parla de contrat expiré.

— Ah! Et tu repars?

— Non. Je voulais te demander si tu avais une situation pour...

— Un autre jour. Je n'ai pas une minute à moi. Je dirige les ballets pour la fête de charité de la duchesse de Casa-Marina et ne peux rien faire d'autre pendant au moins trois semaines. Si tu es encore ici, retéléphone, n'est-ce pas?

L'appareil était déjà raccroché sur un rire aigu, le rire de Bobette en société. Il devait y avoir du monde chez M^{me} Privat-Monjeau. Monique se sentit lésarçonnée. Qu'avait-elle fait pour être punie de la sorte?

Désormais, tous les jours, elle lisait les annonces des journaux et se présentait. Mais c'était à croire que ces annonces étaient mises par des plaisantins. Parfois, dès huit heures, on lui répondait que la

personne était déjà engagée. Pour les secrétariats, on demandait de la sténo-dactylographie, qu'elle ignorait. Comme dame de compagnie, on exigeait, pour un salaire minime, des soins de servante. Certaines adresses étaient celles de maisons mal famées; d'autres couvraient des combinaisons auxquelles Monique ne comprenait rien et qui l'effrayaient.

Les petites économies s'épuisaient, les deux cents *zlotys* donnés à Djislaf en ayant rogné une bonne partie. Était-ce possible que Monique fût aussi soudainement abandonnée de tous?

Elle écrivit quelques lettres dont la plupart demeurèrent sans réponse. On lui offrit d'entrer comme ouvrière dans un atelier de confections, à trois cents francs par mois; d'être vendeuse à la devanture, chez un revendeur de la rue de Clichy; de devenir bonne d'enfants pour deux bébés de trois et cinq ans, au pair. Une amie lui reprocha d'avoir, trois ans auparavant, dit que les cheveux coupés étaient laids; « ce n'était pas avec des propos pareils qu'on pouvait s'arroger le droit, étant ruinée, de demander des concours ».

Le couturier chez qui elle s'était habillée depuis tant d'années consentit à peine à la recevoir.

— Si vous aviez conservé vos relations, Mademoiselle, dit-il, nous aurions pu utiliser vos services, parce que vous êtes bien faite et que vous portez bien la toilette. Mais, comme vous n'avez plus ces relations, justement, votre présence ne serait qu'une charge pour la maison. Cependant, pour vous montrer notre bonne volonté, nous vous ferons trente pour cent sur les prix de nos modèles. Par exemple, *Phryné*, qui passe là, nous vous la laisserons à trois mille francs.

Et pourtant ce n'était pas avec des larmes que la jeune fille arriverait à s'entretenir. Les pensées les plus affreuses hantaient ses nuits. Sa vie lui apparaissait comme murée, sans espoir, sans issue, ... la menant au suicide.

Elle accepta tout ce qu'elle put, fut vendeuse en extra dans un magasin de soieries du quartier des Halles; elle promena pendant dix jours une vieille dame sourde qui aimait à aller aux Champs-Élysées, pendant un voyage de sa fille; elle fit huit douzaines de mouchoirs ajourés pour une entreprise de lingerie... Ses salaires étaient moindres que le prix de sa pension. Serait-elle réduite à vendre les quelques bijoux de valeur qu'elle possédait? Et ensuite?

La question de l'avenir l'effrayait.

Zofia écrivit une longue lettre. Au milieu des effusions de tendresse était la description exacte du collier perdu : nuance, nombre de perles, calibres extrêmes, poids exact, particularités.

Si vous nous aimez un peu, Mademoiselle adorée, vous songerez à nous aider, à confondre les coupables, et les détails que je vous donne vous permettront, au cas où vous l'apercevriez à Paris, de reconnaître ce maudit collier.

Quel bonheur ce serait pour Monique de retrouver le rang de perles! Déjà elle se voyait, reconnaissant le joyau dans une vitrine de bijoutier ou au cou d'une inconnue. Elle demanderait des renseignements... Sans doute le détenteur serait insolent, menaçant même... Qu'importe! L'honneur de Djislaf était lié à la découverte des perles; sa fiancée saurait supporter les affronts pour aplanir la crise cruelle qui brisait sa vie.

J'espère, Mademoiselle adorée, que vous êtes de nouveau heureuse dans votre beau Paris, au milieu de vos souvenirs et de votre famille. Ici, vous me manquez terriblement. Je me lève et sors un peu chaque jour au soleil; il y a des violettes en bouton au tennis et des iris près de l'étang.

Djislaf habite chez M. Thaddée, à Dombrowina, mais cela ne durera pas, parce que maman l'a appris ce matin, à cause d'une lettre pour lui qui a été

sottement donnée ici par le facteur. Elle a voulu prévenir la police et ira demain à la ville pour cela. Elle est méchante comme un démon, au lieu d'aimer son fils héroïque.

Djislaf ne veut plus se cacher, et nous tremblons tous devant la catastrophe. Mon frère m'a rencontrée hier dans le parc de Dombrowina et m'a dit qu'il n'avait plus du tout d'argent. Le notaire de Vilna ne m'en envoie plus; tout cela fera un malheur. Ma vieille Yadviga ne sait que pleurer. Je n'ai ni cousins ni amis et suis très triste...

Monique pleura sur cette lettre et embrassa le mot que Djislaf avait ajouté :

Jeanne aimée, c'est moi qui vais porter ceci à la boîte d'Otwarka; j'en profite pour vous dire que l'amour est le seul soutien dans la vie.

Je vous baise les poignets.

Votre chasseur dévoué,

KALOUBINSKI.

Elle alla retirer, à la banque, le cher rang de perles qui lui venait de M^{me} Privat d'Argentan, puis le porta à son bijoutier habituel. Il toisa la cliente sans élégance et consentit à accepter le joyau en commission, parce qu'« il était rempli de bonté »... Mais il ne voulut avancer dessus que quelques billets de mille francs, « n'étant pas le Mont-de-Piété ».

La jeune fille envoya deux mille francs à Zofia, en la priant de dire à Djislaf que cet argent venait du notaire. C'était un trou sérieux dans sa maigre bourse, mais son amour pour le Polonais ne savait plus compter.

En rentrant à son affreuse petite pension, elle eut la surprise d'apprendre que les prix en étaient augmentés.

— Et puis, si ça ne vous plaît pas, dit grossièrement le propriétaire, vous aurez qu'à chercher autre chose. Elles sont toutes enragées de faire la dame

et d'avoir une chambre en ville, quand on manque de personnel dans les maisons bourgeoises !

L'exécrable cuisine qu'elle mangeait depuis deux mois la rendait malade ; la réflexion de l'homme vainquit son dégoût.

« J'étais « chez les autres » à Otwarkouf, pensait-elle. Je vais chercher une place où je serai aussi logée et nourrie ; quel que soit le salaire, ce sera plus avantageux. »

Ce bijoutier vendrait sans doute bientôt le collier, alors elle partirait pour Varsovie, pour aider Djislaf à se justifier... L'argent lui serait nécessaire.

Le sacrifice de sa vanité pour son amour, « seul soutien de la vie », lui parut sublime et délicieux.

Elle était décidée à chercher non plus une situation, mais une place...

XVII

Avant de prendre une détermination aussi contraire à ses habitudes et aux usages, aussi pénible pour ses goûts, Monique voulut en parler à son frère. Le coup de téléphone de Bobette n'était peut-être pas décisif. Les gens très fortunés ne connaissent ni la valeur de l'argent ni celle du temps. Elle avait dit : « Retéléphone dans trois semaines », comme elle aurait dit : « Dans trois jours ».

Les pauvres savent qu'on peut mourir de faim ou de désespoir en trois semaines, qu'on ne peut pas attendre, car l'argent coule, comme la vie elle-même, ... cet argent si dur à gagner.

Elle écrivit à son frère, lui demandant un rendez-vous immédiat. Il répondit par un mot bref et la reçut deux jours après, non pas au salon, mais dans son bureau.

— Je ne te savais pas à Paris. Depuis quand y es-tu ?

Elle raconta succinctement, inventa un contrat arrivant à expiration, avec les Kaloubinski, à la fin d'avril, ... un séjour agréable en Pologne.

— Et qu'est-ce que tu me veux ? conclut Privat-Monjeau. Je suppose que tu ne m'as pas écrit d'une façon aussi impérieuse sans vouloir quelque chose ?

— Bobette ne t'a pas dit que je t'avais téléphoné ?

— Non, Bobette ne m'a rien dit ; mais cela n'a pas d'importance.

Monique eut l'impression qu'il mentait, mais rien ne le prouvait absolument. Elle lui dit son désir de trouver une nouvelle situation, car elle était dans le dénuement le plus complet. Léon fronça les sourcils :

— Ma pauvre fille, je t'ai déjà dit que je n'avais plus de fortune...

— Cependant, l'héritage de maman...

— C'est inutile d'insister ! J'ai bien mené ma barque, tu as mal mené la tienne : voilà tout ! Notre fortune est à Bobette ! Je ne puis rien en prélever, tu devrais comprendre ça ! Si, au moins, tu avais su rester bien avec elle, je pourrais intercéder pour toi ! Mais tu as jugé bon de montrer un caractère odieux, de critiquer nos boissons, nos habitudes, de boudier...

Une avalanche de reproches, de petites rancœurs, des aveux de jalousie, s'abattaient sur M^{lle} Privat qui sentait s'effondrer ses derniers liens de famille. Elle aurait, deux ans auparavant, mis exprès une robe trop belle, pour éclipser la toilette de sa belle-sœur ! Elle refusait de boire les cocktails préparés par Bobette ! Elle manquait de gaieté et d'entrain, surtout depuis la mort de son père ; personne ne pouvait consentir à supporter un trouble-fête semblable ! Enfin elle avait été folle, folle à lier, de se faire renvoyer par ces Italiens, des gens si riches, dont le crédit était excellent. C'était une famille prétentieuse et pimbèche, des fourbes, avec des de-

hors austères, qui devaient, comme tout le monde, siffler des cocktails et aller au dancing, quand on ne les regardait pas; mais c'étaient des gens riches, que l'on pouvait avouer comme parents,... tandis que l'on ne pouvait avouer une sœur ou une belle-sœur qui traînait une vieille robe noire et des souliers fatigués! Il y aurait de quoi perdre toutes ses relations!

Léon était éloquent. Il frappait la table de la main, pour ponctuer des phrases, mais n'osait pas regarder Monique.

Elle profita de ce qu'il reprenait haleine pour se lever.

— Je te remercie de cette explication, dit-elle, la voix blanche. Adieu.

Il éclata de rire.

— Ne joue pas la tragédie, fit-il en se levant aussi. C'est ridicule.

Il enfonça ses doigts dans son gousset où tinta de la menue monnaie :

— Combien veux-tu?

Elle sursauta :

— Rien.

— Comment ça, rien? Puisque tu es venue pour ça!

Elle essayait de détacher ses yeux des bibelots précieux qui ornaient la pièce et venaient presque tous de sa maison maternelle.

— Je te remercie... Non... J'étais venue entre deux voyages, voilà tout.

Il ricana :

— Alors, tu refuses un cadeau?

— Je te remercie, je n'en ai pas besoin.

— A ton aise. Je pensais, au contraire, en te voyant mise comme une pauvre, que tu en avais besoin. Je t'éviterai, une autre fois, la peine de refuser... Je ne te proposerai plus de t'aider... Ce sera tant pis pour toi!...

Elle dut faire appel à toute son expérience de

femme du monde pour conserver un visage impassible et répondre froidement :

— Oui,... tu auras raison... J'ai été très contente de te revoir... Tu diras à Bobette... Elle est très occupée, toujours?

— Toujours...

— Tant mieux, cela la distrait. Au revoir.

— Au revoir.

Ils ne se serrèrent pas même la main. Léon resta debout, à côté de son bureau, regardant partir sa sœur.

Elle sortit, aimable et fière, comme par le passé, sans se retourner, devinant que Bobette était à la fenêtre du salon. La porte de l'hôtel claqua; elle s'éloigna dans l'avenue, droite et simple, allant attendre l'autobus au carrefour.

Au fond de son cœur était une déception nouvelle; un goût de fiel monta à ses lèvres.

XVII

La *Maison Philippart et Fils* avait une boutique affreuse dans une cour du faubourg Saint-Denis, mais le chiffre d'affaires était gros, et Sylvain Philippart, le fils, gagnait pas mal de millions dans des livraisons de matériel à l'État et à la Ville.

Il habitait avec sa femme, une maigre créature qui s'ennuyait de ne plus tenir la caisse, un somptueux appartement dans l'avenue Victor-Hugo. C'étaient de petites gens, noyés dans le luxe, éperdus d'orgueil, qui jonglaient avec les billets de mille francs et se montraient d'une avarice sordide pour les petites sommes.

Leur caractère odieux en avait fait les clients assidus des bureaux de placement et des petites annonces des quotidiens, afin de remplacer sans

arrêt les domestiques qui les quittaient, sans arrêt aussi.

Répondant à une annonce, ce fut chez eux que Monique se présenta pour une place de femme de chambre. C'était la cinquième fois qu'elle allait, le cœur gros, intimidée, se proposer en service, suivant les indications d'une annonce; mais son manque de références la faisait refuser partout.

Au bout de ses économies, désespérant de réaliser bientôt les bijoux de sa mère, ne sachant où s'adresser, par orgueil d'éviter ses anciennes relations, la jeune fille touchait le fond du désespoir, dans son entêtement romanesque à préférer Djislaf à Orlando. Pouvait-elle écrire à l'Italien pour lui avouer son amour pour Kaloubinski et demander des subsides?

Mais elle ne pouvait attendre davantage la vente des bijoux; il n'était que temps pour elle de gagner de l'argent; son linge, comme ses robes, était dans un état pitoyable. Elle avait pu acheter des chaussures bon marché, mais les objets plus coûteux demeuraient au-dessus de ses faibles moyens.

M^{me} Mélanie Philippart trônait dans un boudoir de style moderne, que M^{lle} Privat commençait à moins admirer depuis qu'elle s'éloignait du clan des snobs. Les tranches de verre dépoli formant le luminaire, les cubes de bois à peine dégrossi formant l'ameublement, les fauteuils de clinique jouant aux sièges de salon, ne provoquèrent plus, comme l'année précédente, son admiration.

Malgré le manque de certificats, et sur la recommandation d'une crémillère, Monique fut agréée par M^{me} Philippart, aux gages de cinq cents francs par mois, nourrie et logée, naturellement. C'était mieux que les trois cents francs, ni logée ni nourrie, qu'elle avait réussi à gagner jusqu'alors.

— Je comprends, dit M^{me} Philippart, avec un regard ironique jeté sur les vêtements de la postulante : vous êtes une de la haute tombée dans la

purée. Chacun son tour, ma chère ! Au moins, vous n'avez pas une tête d'assassin, et vous ne filerez pas demain matin avec vos draps !

Le valet de chambre était marié avec la cuisinière ; c'étaient d'anciens petits rentiers qui recevaient des gages assez élevés et s'arrangeaient pour les doubler par leur livre de dépenses, en attendant de fuir cet enfer.

Arrivant de l'infâme petite pension de la rue de Grenelle, Monique souffrit moins qu'elle ne l'appréhendait de sa situation. Servie dans la « salle des gens » pendant les repas des maîtres, elle avait peu affaire avec les autres domestiques. Sa chambre, au huitième étage, était beaucoup plus confortable que celle de M^{lle} Bouquet ou de la pension. Elle cousait, lavait le linge fin comme le sien, ondulait les cheveux de Madame, courts et rebelles, la manucurait joliment, et avait des soirées libres pour remettre sa garde-robe en état, sortir un peu ou lire, selon son caprice.

Elle ne pouvait encore s'accoutumer à sortir seule le soir et ne se promenait guère que le dimanche. Les Philippart, n'appartenant pas au monde, ne recevaient pas, se contentant de faire des ripailles de famille... Heureuses gens qui avaient des relations avec leurs frères et sœurs !

Une ou deux fois, comme elle se promenait seule au Bois, Monique aperçut Léon et Bobette, élégants et rieurs, dans leur belle automobile ; son cœur se serrait... Mais la pensée de Djislaf la soutenait. Dans quelques mois, elle aurait de nouveau un peu d'argent liquide de côté, le collier serait vendu... Elle pourrait payer une agence policière pour faire une enquête sur la disparition des perles grises... Il fallait seulement avoir du courage et de la ténacité.

Les Philippart n'étaient ni grossiers ni méchants. Ils étaient souvent ridicules et toujours communs. Mélanie sentait la supériorité de race de « Jeanne » et s'ingéniait à la copier de son mieux. Sylvain se

contraignait à prendre deux bains par jour, espérant laisser enfin une fois le boutiquier au fond de la baignoire; mais il se cachait le visage pour rire et ouvrait son gilet à la fin des repas, toujours trop plantureux.

M^{me} Philippart aimait aller aux Courses et se fit faire plusieurs robes dans de grandes maisons, pour parader aux tribunes; ses essayages lui prirent du temps, et elle s'en remit aux soins de Jeanne pour les emplettes moins importantes.

Ce fut un véritable plaisir pour la jeune fille que de se promener un peu de nouveau devant les beaux étalages qu'elle n'avait pas vus depuis longtemps.

L'été arrivait petit à petit sur Paris, amenant les rosiers au Cours-la-Reine et les jeunes feuilles au Bois. L'année précédente, Monique comptait parmi les femmes les plus élégantes de la société; ses toilettes étaient citées dans les comptes rendus des journaux mondains; elle était photographiée, décrite... Maintenant, sous des vêtements noirs usés, elle portait, humble camériste, des paquets pour sa maîtresse...

Le bijoutier prétendait ne pas pouvoir vendre les perles; Monique aurait bien voulu les lui reprendre, mais elle ne possédait pas l'argent nécessaire pour lui restituer son prêt. Elle vendit, par l'intermédiaire d'un antiquaire, malgré la peine que cela lui fit, une bague de sa mère. Comme les bijoux se vendent mal, quand on a besoin d'argent!

Le produit de la bague lui permit de reprendre le collier, et elle chercha un magasin dans lequel elle pourrait le proposer. Ses sorties étaient trop rares et trop courtes pour qu'elle pût faire plusieurs courses consécutives pour soi. Elle se fit donner, par le notaire, un mot d'attestation, comme quoi le joyau lui appartenait, et visita quelques revendeurs importants.

Parfois on la priait de repasser, d'autres fois on lui offrait une somme dérisoire. Elle avait appris,

depuis quelques mois, la valeur de l'argent et ne voulait pas laisser les perles pour un prix par trop modique. Certains commerçants prétendaient ne pas trouver à revendre des perles, la mode étant de nouveau tournée aux diamants.

Sur ces entrefaites arriva une lettre de Zofia :

Avec l'argent, les sept cents *zlotys* que vous nous avez envoyés, Djislaf est parti pour Vilna et a trouvé une place dans un bureau. Mais, tout à coup, la police est arrivée et l'a arrêté.

Il est maintenant en prison, et je suis désespérée. M. Thaddée est venu faire une scène terrible à maman, et elle a eu des crises de nerfs. Les paysans d'Otwarka sont venus aussi avec des corbeilles pleines d'œufs pourris et les ont jetés dans les fenêtres du château; comme il faisait chaud, les fenêtres étaient ouvertes, alors tout a été sali et empuanti! Je suis bien malheureuse...

Monique décida, coûte que coûte, de réaliser ses bijoux et de partir. Que ferait-elle là-bas? Elle n'en savait encore rien, mais elle voulait porter à Djislaf le réconfort de sa présence, de sa tendre fidélité dans les épreuves. Elle croyait le voir, désespéré, assis sur un grabat, dans une cellule mal éclairée,... lui, le fils de la forêt, le louvetier impavide, le souple danseur élancé,... l'enchanteur aux yeux d'aigues-marines...

Elle demanda quelques heures de liberté « pour aller chez le notaire », et les obtint facilement. Dans la rue de Rivoli étaient des bijoutiers chez qui elle n'avait pas encore proposé le collier. A une devanture orientale on voyait des perles de toutes sortes; des sautoirs pendaient d'un plateau à l'autre, des perles sur fil reposaient dans des coquilles de nacre ou de cristal.

Elle entra.

Le propriétaire, un gros Turc au visage grêlé de petite vérole, lut le papier du notaire, examina le collier, hochâ la tête :

— Si j'avais seulement cinq mille francs de bénéfice sur chaque collier qu'on me propose, dit-il, je ferais fortune. Celui-ci n'est pas mal, il est classique... On peut trouver acquéreur, si on n'est pas pressé...

— Mais si, Monsieur, j'ai besoin, au contraire, d'argent tout de suite, sans cela je ne vendrais pas !
Le Turc hocha la tête de plus belle :

— Oui, ma jolie dame, oui ;... mais moi aussi, j'ai besoin de mon argent, sans cela mon propriétaire aurait vite fait de mettre le pauvre Amar Tewfik à la porte de son magasin ! Chacun a besoin de son argent... Seulement, moi, je ne prends qu'en commission. Tout ce que vous voyez là est en commission. Tenez...

Il ouvrit un tiroir rempli de petites boîtes, en sortit le contenu :

— Regardez ! Tout ça, c'est des bijoux qu'on m'a donnés à vendre ! Il y en a des tas et des tas ! Les gens veulent réaliser pour spéculer à la Bourse, parce que les pierres et les perles ne montent plus.

Monique était lasse de ce genre de démarches, elle aurait voulu s'en aller, puisque le Turc n'était pas acheteur, mais la fatigue morale la rendait indécise.

— Regardez, continuait le revendeur, en jetant des bijoux sur le comptoir, avec des gestes de marchand forain. Voilà un lot de bagues avec des perles... Un sautoir de deux cent cinquante-neuf perles blanches... Un autre de deux cent vingt-sept perles orientées... Un autre de cent quatre-vingt-quinze perles rosées... Un rang de soixante-neuf perles grises... Un autre de...

Elle sursauta :

— Vous dites?... Soixante-neuf perles grises ?

Il s'étonna :

— Oui, celui-là... Soixante-neuf perles grises. Cela vous intéresse ?

Elle récita, comme pour elle-même, les particula-

rités du trop fameux collier de M^{me} Kaloubïnska :
— Soixante-neuf perles grises, rosées; deux d'entre elles ont une tache rose près du trou... Elles pèsent en tout sept cent vingt*et un grains...

Le revendeur examina l'étiquette :

— C'est bien ça... Sept cent vingt et un grains,... oui... D'où le savez-vous?

Elle se sentit pâlir et rougir et dut s'asseoir. Elle prit le collier gris et le regarda, stupéfaite de l'avoir entre les mains.

— C'est un collier qui a été volé à une de mes amies, dit-elle. Le signalement en est connu,... voilà pourquoi.

Le Turc sembla parcouru par une décharge électrique :

— Volé, ce collier-là? Je l'ai en dépôt depuis quatre mois. Il a beaucoup de valeur, mais personne ne veut de perles grises, ça fait trop « imitation ». Je ne veux pas être mêlé à des affaires louches, et que la police vienne mettre le nez dans mes tiroirs. Je vais lui renvoyer son collier, à cette dame, si elle est encore à Paris,... et tout de suite!

Bouleversée, Monique demeurait assise, toute tremblante.

Le bijoutier décrocha le récepteur du téléphone, fit fonctionner l'automatique :

— Allo? *L'Hôtel de Lusitanie*? Donnez-moi l'appartement de la princesse Pocaresco,... le 37, je crois,... oui...

M^{lle} Privat sauta en l'air.

— Marika Pocaresco? s'écria-t-elle.

— Vous la connaissez aussi, à ce que je vois, puisque vous savez son petit nom! gronda le Turc. Bon, elle est sortie. Je rappellerai.

Titubante, Monique remit son propre collier dans son sac et quitta le magasin.

• XVIII

L'*Hôtel de Lusitanie* est l'un des plus luxueux de la rue de Rivoli, et le bijoutier turc en était voisin. Monique se demandait quelle conduite tenir. Devait-elle avertir la police et raconter toute l'aventure? Elle se rendait compte que, sans aucun mandat, n'étant ni la victime ni le témoin du vol, on ne la croirait pas.

Le bel hôtel ouvrait son hall Louis XV, fleuri de roses, aux regards des passants. Des voyageurs en sortaient et prenaient des automobiles étincelantes que des chasseurs allaient chercher avec de grands gestes de pantins.

Marika Pocaresco!... La fiancée de Djislaf!!! C'était pour cela qu'il refusait de dévoiler le voleur... qui était une voleuse... Et cette femme avait prétendu l'aimer!

En souvenir, Monique revoyait l'atelier dévasté du jeune homme, ses esquisses sur les chevalets, le visage joli, au sourire un peu inquiétant, de la Roumaine.

Un autre souvenir assaillit la jeune fille... Cet *Hôtel de Lusitanie* était celui où les Spinarola avaient coutume de descendre lorsqu'ils venaient à Paris. En novembre, Orlando y était venu; elle s'y était rencontrée avec lui, pour prendre le thé, dans le salon chinois, là, à gauche. On y était assis sur des banquettes brodées, et les garçons qui servaient portaient le costume chinois, en soie noire...

Machinalement, elle entra; un chasseur se précipita :

— Madame?

— Est-ce que la princesse Pocaresco est chez elle?

— Nous allons voir, mais ce n'est pas son heure. Elle s'assit un moment.

Que dirait-elle à Marika? Pouvait-elle attaquer : « Madame, vous avez volé, et un autre est inculpé à votre place! » C'était impossible!

Le portier l'appela :

— Madame, la princesse Pocaresco vient de rentrer; elle s'habille pour le diner. Voulez-vous me dire votre nom?

Elle hésita :

— Mon nom lui est inconnu... Dites-lui seulement que j'arrive de Pologne et voudrais lui parler.

Au bout d'un instant, un groom approcha :

— Si Madame veut me suivre?

La princesse avait une jolie chambre; elle devait être fortunée, si l'on en jugeait par l'étage et l'orientation des fenêtres ouvertes sur les Tuileries.

Elle était assise devant sa toilette-coiffeuse, sur laquelle un jeu de flacons, de boîtes, petits pots, brosses et autres objets, réunissaient plus que le nécessaire pour refaire une beauté. Elle examina la visiteuse dans la glace, sans se retourner.

Un deuil... toilette pauvre... Elle ne se leva pas.

— Qui êtes-vous? dit-elle d'une voix chantante. Que me voulez-vous?

Elle était véritablement très jolie, teinte en blond doré, avec les yeux marron et le visage très « fait ». Elle se pencha pour s'allonger les cils au moyen d'une petite brosse qu'elle trempait dans une pâte noire et chauffait un instant à la flamme d'une minuscule lampe à alcool.

Monique hésita.

— Alors? fit Marika, en se retournant. Que me voulez-vous? Vous m'avez fait dire que vous arriviez de Pologne; la Pologne est grande!

— Je viens d'Otwarkouf, dit M^{lle} Privat avec effort.

— D'Otwarkouf!!!...

La princesse acheva la confection de ses cils, les

coupa à la bonne longueur, avec de fins ciseaux, et tourna sa chaise :

— Pourquoi êtes-vous venue me parler d'Otwarkouf? Et qui vous envoie?

— Personne. Je voulais seulement vous parler d'un agneau noir...

Marika fronça les sourcils :

— Qui vous a donné mon adresse, mon nom?

— Cela importe peu. Je connais votre visage, d'après le portrait que Djislaf Kaloubinski a fait de vous.

— Ah! vous l'avez vu?... Il est bon.

— Je voulais vous dire que Djislaf est en prison, inculpé du vol du collier de perles grises, et que j'ai eu, hier, en mains ce collier,... là, en bas!

La princesse haussa les épaules.

— Cette Kaloubinska est méchante, dit-elle. Pauvre garçon!

Monique sentait le mépris et la colère entrer en fusion dans son âme.

— Vous ne croyez pas que vous pourriez rendre ce collier, au moins pour faire remettre Djislaf en liberté?

— Evidemment, c'est possible, dit Marika, en se faisant les lèvres avec soin. Mais, vous savez, un peu de prison ne fait pas de mal à un jeune homme.

Elle riait; Monique était au supplice.

— Mais, continua la Roumaine, je me demande en quoi cela peut vous intéresser? Que faisiez-vous à Otworkouf? Comment connaissez-vous toute cette histoire?

Monique s'assit, quoique n'en étant pas priée :

— J'étais institutrice là-bas, pour Zofia. C'est elle qui m'a raconté leur malheur; c'est elle qui vient de m'annoncer l'arrestation de son frère.

Marika s'admira dans la glace, rectifia les nuances du tableau.

— C'est ennuyeux que cette femme l'ait fait arrêter, dit-elle. Juste maintenant que les affaires s'ar-

rangent. Il ne vous a pas parlé des Pétroles de Roumanie?

— Non.

— Ce sont des actions qui nous appartiennent, à lui et à moi, et à d'autres. Mais enfin, lui et moi en avons beaucoup... Il en avait acheté mille, et, moi, j'en voulais, parce que j'avais perdu à la Bourse et je désirais me refaire... Il y a un peu plus d'un an.

— Vous étiez à Otwarkouf!

— Oui, bien sûr!... Je cherchais de l'argent, et j'avais pensé que Djislaf, qui me voulait du bien, m'aiderait. Mais il avait déjà des dettes, et sa mère se faisait tirer l'oreille pour les payer. Moi, je savais, par ma famille en Roumanie, qu'on avait trouvé une énorme nappe de naphte dans les terrains et que les actions allaient monter beaucoup.

Elle se poudra avec un soin méticuleux, arrangea ses courts cheveux bouclés et reprit :

— J'étais désespérée et me disputais avec Djislaf au tennis à ce sujet, quand l'agneau noir est arrivé, si drôle, en sautant de côté, des quatre pattes à la fois! Un amour, ce petit agneau! Je l'ai pris dans mes bras pour l'embrasser...

Monique interrompit :

— Il avait les perles au cou!

— Oui, fit Marika; je vois que vous connaissez une partie de l'histoire...

— Je ne sais pas la suite.

La princesse rit, se leva :

— Je me demande pourquoi je vous raconte ces vieux souvenirs... Je ne vous connais pas;... mais vous êtes venue me parler de Djislaf au bon moment... Je mets ma robe, et je continue.

Elle saisit un gracieux chiffon rose qui s'étalait sur son lit et sauta dedans à la façon d'une chatte. Elle devenait ravissante, ainsi parée. Tout en mettant les plis en ordre, en attachant un nœud, une

flour, elle reprit le récit qui faisait trembler Monique d'angoisse :

— J'ai ri en trouvant ce collier affreux pour un agneau noir; je l'ai détaché et remplacé par un ruban bleu pâle qui retenait mes cheveux pour le sport. Djislaf m'a assuré que cette horreur de collier valait un demi-million. J'ai ri aux larmes : « Prête-le-moi, alors ! Je le donnerai en gage pour acheter mes actions, et, quand elles auront monté, je te le renverrai ! » Il a accepté; j'ai acheté les actions dès mon retour à Berlin.

— Tout le monde a cherché ce collier, remarqua M^{lle} Privat.

— Bien sûr ! Djislaf m'a écrit que chaque brin d'herbe avait été retourné, parce qu'on pensait que ce pauvre agneau avait perdu les perles en jouant dans l'herbe ! Mais il ne m'a pas dit que sa mère l'accusait, lui !

Monique était outrée :

— Vous auriez pu le renvoyer, au moins !

Marika se souriait dans la glace :

— Oh ! vous savez, les actions n'ont pas monté aussi vite que je le croyais, et je n'ai pas pu délivrer le collier; et puis ces choses-là voyagent difficilement. J'ai pensé à autre chose; j'ai passé l'hiver en Egypte avec des amis, ... un hiver charmant; ... l'été en France... J'ai eu des ennuis d'argent... J'ai été sotte en vendant mes Pétroles; j'aurais dû en conserver davantage. Si Kaloubinski a conservé les siens, il a une fortune...

— Il est en prison, gronda Monique.

Marika se mit à rire :

— Comme il vous intéresse !

Décontenancée, M^{lle} Privat baissa les yeux.

— Vous n'avez jamais pensé à lui rendre ce joyau, Madame ?

— Moi ? Si, quelquefois. Mais personne ne le mettait jamais, alors il ne manque à personne !

— Il a de la valeur.

— On dit ça ! Mais voilà six mois que je l'ai mis à vendre chez cet imbécile de Turc, et il n'a pas encore trouvé à le placer !

L'inconséquence, l'amoralité de Marika, stupéfaient Monique. Elle se leva.

— Est-ce que vous retournez à Otwarkouf ? demanda la princesse.

— Oui, dans quelques jours. Je dirai que je vous ai vus, et les perles aussi.

La Roumaine eut un regard mauvais et éclata de rire :

— Ha ! ha ! vous êtes de la police !

— Non, Madame.

— Alors vous êtes éprise de Djislaf !

— C'est possible !

Marika se tordait de rire :

— Adorable ! adorable ! Une fille pauvre et le fils de la maison ! Comme c'est nouveau !!! Et moi qui vais lui dire que le garçon a une fortune en Pétroles roumains !

M^{lle} Privat tremblait toute.

— Madame, dit-elle, la fortune va et vient selon les caprices du sort. Je suis peut-être plus riche que vous, car mes perles sont bien à moi... Je n'ai pas eu besoin d'en voler pour en avoir !

— Chut ! fit Marika. Ne parlez pas aussi haut dans un hôtel, et ne vous fâchez pas. Je ne demande pas mieux que de les renvoyer, ces sales perles, et, puisque vous y allez, emportez-les donc ! J'en ai assez et ne peux rien en faire.

— Que je rapporte le collier ? répéta Monique, ahurie.

— Oui, ... puisque vous y allez ! Sans quoi il y a des droits de douane à payer, des sorties à demander, je ne sais quoi ; des difficultés, enfin.

La joie faisait suite à l'horreur dans l'âme de Monique.

— Le bijoutier ne voudra pas me les donner, fit-elle.

De nouveau la Roumaine éclata de rire et s'assit en levant les bras :

— Godiche! Bien sûr que non! En voilà une femme d'affaires! Ce soir, il est trop tard; mais, demain, j'irai avec vous et vous le ferai donner!

La jeune fille secoua la tête :

— Non... Je ne sais pas si je serai libre demain, ni à quelle heure... J'aime mieux que vous me l'écriviez.

— Bon. Comment vous appelez-vous?

— Jeanne-Monique Privat d'Argentan.

Marika la regarda des pieds à la tête :

— Ah! vous êtes la fille de ce banquier qui...? Je connais aussi Bobette...

— C'est ma belle-sœur.

— Elle pourrait vous payer des robes, dit la princesse en faisant la moue.

Monique pensa que M^{lle} Pócaresco n'avait guère le droit de critiquer Bobette, mais elle sut garder pour soi cette opinion.

Marika avait écrit; elle tendit le papier :

La princesse Marie Pócaresco prie M. Amar Tewfik de remettre le collier des soixante-neuf perles grises à M^{lle} Jeanne-Monique Privat d'Argentan.

C'était signé.

— Alors, ce pauvre Djislaf est en prison? fit la Roumaine en mettant ses bracelets. Savez-vous ce qu'il pense de moi? M'aime-t-il encore?

Monique frémit au souvenir de la brûlante déclaration d'amour que lui avait faite Kaloubinski, dans la neige fondante, et à Dombrowina ensuite.

— Il ne m'a pas parlé de vous, fit-elle.

Marika fredonna une chansonnette. M^{lle} Privat alla vers la porte :

— Adieu, princesse... Je vous remercie de m'avoir reçue, de me faire confiance, et me réjouis de pou-

voir rapporter ce précieux collier, chose qui rendra la paix à toute une famille.

— Ainsi soit-il ! conclut la Roumaine, avec un nouvel éclat de rire. Au revoir !

Elles se quittèrent avec un salut très froid.

XIX

Monique était folle de joie à la pensée d'aller en Pologne et de rapporter le joyau volé. Quel retour triomphal ! Mais avait-il bien été volé ? Djislaf l'avait donné à Marika, et celle-ci avait omis de le rendre, voilà tout. Lequel des deux était le plus fautif ? Dans ces circonstances, il était évident que le jeune homme ne pouvait dénoncer sa complice sans se dénoncer lui-même.

M^{lle} Privat ne rentra chez les Philippart qu'à huit heures du soir au lieu de cinq. Mélanie était sortie.

— Qu'est-ce que vous allez prendre pour votre rhume, ma pauvre Jeanne ! dit la cuisinière. Il a fallu que ce soit moi qui aide Madame à mettre sa robe ! Elle rageait !

C'était une malchance que M^{me} Philippart ait eu, ce soir-là, un dîner inattendu ; cela ne s'était jamais produit. Qu'importait ! Ne fallait-il pas que Monique reprît sa liberté, en tout cas, pour ce voyage ? Il devenait indifférent qu'elle fût congédiée.

La quincailière rentra à minuit, un peu excitée sans doute par le repas et les alcools. Elle invectiva grossièrement contre sa femme de chambre, lui jeta ses souliers à la tête et poussa des cris comme une hystérique. Le calme correct et les excuses froides de Monique l'excitèrent encore davantage.

Philippart avait sommeil ; il se mit à crier aussi. Mais rien ne pouvait diminuer la joie de Monique.

Qu'importaient les hurlements de ces boutiquiers? Le collier de perles grises était retrouvé, un papier signé lui donnait le droit de le reprendre pour le rapporter à M^{me} Kaloubinska et faire remettre Djislaf en liberté!

« Je vous associe à ma vie future », disait-il à Otwarkouf, de sa voix chantante et profonde de gong chinois...

— Je vous f... à la porte! conclut Mélanie, épuisée de crier.

— J'allais vous le demander, Madame, et vous en remercie, répondit M^{lle} Privat.

Cette politesse eut le don magique de satisfaire les mécontents, et la jeune fille monta dans sa chambre d'un pied léger.

Le lendemain matin, elle ne put sortir, étant retenue par M^{me} Philippart qui exigea d'être ondulée, manucurée, et fit ranger ses robes dans des enveloppes neuves. Dès deux heures, aussitôt après le déjeuner, Monique s'enfuit, et un omnibus la déposa rue de Rivoli. Le bijoutier turc la reconnut et lui tendit la main :

— Alors j'ai su que vous aviez vu la princesse!

Aucune familiarité ne l'étonnait plus; elle serra la main tendue, puis ouvrit avec émotion son sac :

— Oui, je l'ai vue... Elle m'a écrit ce petit papier que je dois vous remettre aujourd'hui.

Le Turc lut le billet et haussa les épaules.

— Elle est un peu folle, je crois, dit-il. Je reconnais bien son écriture.

— Pouvez-vous, alors, me donner le collier?

— Non.

— Ah! mon Dieu! Pourquoi?

— Parce que la princesse est venue ce matin, à huit heures, le reprendre... Elle l'a emporté.

Monique rentra le papier dans son sac, très léçue :

— Je vous remercie, Monsieur; je vais chez elle.

L'Hôtel de Lusitanie étant tout proche, Monique

s'y engouffra en coup de vent, monta l'escalier, tourna dans le corridor et frappa à la porte de la princesse. Un frotteur de l'hôtel ouvrit.

— La princesse Pocaresco?

— Elle est partie subitement, ce matin, dit le domestique. Une idée qui avait dû lui venir hier au soir.

— Partie? répéta Monique, atterrée.

— Oui. Je lui ai descendu ses malles il n'était pas neuf heures. Tout était emballé de la nuit.

— Et pour où?

— Elle a pas même voulu le dire à la caisse, en bas! S'il vient des lettres ou des paquets, on doit les lui garder... Preuve qu'elle pense à revenir... ou bien qu'elle veut le faire croire... On est déjà venu pour des factures... Si Madame veut bien laisser son nom au bureau des renseignements?...

— Merci, balbutia Monique, en s'asseyant sur une chaise du corridor. Ce n'est pas la peine... non...

Avoir été si près du but... Elle avait été jouée... La voleuse était allée plus loin, voilà tout... voilà tout... Et Djislaf resterait en prison...

Quel écroulement!... Et sa place perdue...

Tant pis: elle partirait, elle dirait à cette M^{me} Kaloubinska qu'elle avait vu Marika et le collier; comme preuve, elle avait ces quelques lignes et la signature... C'était peu de chose, mais pourtant assez pour confondre la coupable.

— Si Madame se sent malade, je vais appeler la femme de chambre, dit le frotteur.

— Non, non, merci..., fit M^{lle} Privat en se levant.

Un voyageur venait de sortir de l'ascenseur et approchait.

— Prenez donc l'ascenseur pour vous en retourner, dit le domestique. C'est la chaleur qui vous fatigue un peu. Je vais le guetter quand il redescendra.

Elle acquiesça du geste.

L'étranger était devant elle, grand, bien galbé,

d'une haute élégance. Il s'arrêta, fit un pas en arrière :

— Monica! Oh! Monica...

Elle reconnut la voix musicale, le timbre imperceptiblement nasillard, et leva la tête :

— Orlando... C'est vous!...

— Vous semblez souffrante... J'ai entendu parler de malaise... Je vous en prie, entrez chez moi... Faites-moi la joie et l'honneur de vous reposer un instant chez le plus fidèle de vos serviteurs! Venez!

Orlando! Orlando était là, auprès d'elle, celui qu'elle avait abandonné sans raison autre que son bon plaisir, pour prouver son indépendance et sa volonté. Il devait lui en vouloir affreusement! Un autre, la voyant en peine, aurait joui de son triomphe, aurait passé auprès d'elle avec un sourire ironique et satisfait... C'eût été son droit!

Le comte Spinarola, un peu penché en une tenue déférente, la regardait avec tristesse :

— *Sorella mia*, le sort fait bien les choses en me jetant sur votre route aujourd'hui...

Le domestique, rassuré sur le sort de la visiteuse, avait refermé la porte de l'ex-appartement de la princesse et faisait marcher un aspirateur à poussière en chantant. Monique essayait de réfléchir... Le collier de nouveau envolé... Djislaf en prison... Il fallait à toute force le secourir, lui porter ce papier, cette signature;... sans délai, partir,... se procurer de l'argent pour le voyage, un séjour en Pologne... Comment faire?

Elle se sentit si lasse, si esseulée, qu'elle accepta de suivre Orlando et entra avec lui dans son appartement. Le soleil pénétrait par les fenêtres grandes ouvertes et inonda la jeune fille, mettant des accents cruels aux détails malheureux de sa toilette : robe brillante d'usure, chapeau déformé, chaussures ressemblées et décousues, gants ravaudés, bas de coton.

Les fins sourcils d'Orlando se froncèrent en constatant ces choses.

— Monica *mia*, dit-il, la dernière fois que je vous ai vue, je vous ai demandé d'être votre frère,... puisque vous ne pouviez m'aimer...

Il la fit asseoir dans un fauteuil.

— Je constate avec désespoir que vous ne l'avez pas fait... Pourquoi?

Elle n'osait rien dire, ne sachant comment obtenir son appui, répugnant à lui parler de Djislaf...

Il sonna, commanda par téléphone des rafraîchissements, puis vint s'asseoir en face d'elle :

— Pourquoi avoir été si cruelle envers moi? J'ai longtemps attendu une lettre de vous, venant de Pologne, puisque M^{me} Léon Privat m'avait dit que vous étiez dans ce pays. Mais je n'ai rien reçu, sinon mes propres lettres, adressées à ce petit appartement de Levallois-Perret dans lequel je vous avais vue pour la dernière fois, et que la poste me retournait avec un cachet « partie sans laisser d'adresse ».

Il prépara une citronnade et la lui offrit; quelques gorgées rafraîchirent la jeune fille. Les lentes théories de fourmis qu'il lui semblait sentir tourner en rond dans sa tête cessèrent leur mouvement odieux qui donnait le vertige. Elle eut une vision plus claire pour regarder autour d'elle.

Elle admira le comte, comme une statue dans un musée. Quelle sérénité, quelle bonté planaient sur ce visage parfait! Quelle douceur...

Le cœur de la jeune fille déborda :

— Oui, naturellement! Mon frère a prétendu ne pas avoir de mes nouvelles : c'était plus commode... Quel dommage que vous, Orlando, ne soyez pas, pour de bon, mon parent, à la place de Léon!

Elle parla, ne pouvant plus se contenir; elle dit la conduite de Léon et de Bobette, leur abandon avant son départ, leur répudiation après son retour.

Spinarola écoutait sans qu'un muscle de son

visage bougeât, mais parfois il battait des paupières et ses narines frémissaient d'émotion.

Elle dit l'absence de Bouquet, ... et puis force lui fut de parler d'Otwarkouf, d'expliquer son départ du château, sa recherche du collier... Elle essayait de suivre sur le visage de son hôte les impressions que causait son récit; mais, depuis qu'elle parlait de ses rencontres avec Djislaf, Orlando avait croisé les bras, baissé les yeux; il était impénétrable, pétrifié.

— Et pourtant, mon ami, vous êtes le seul être au monde qui consentiez à me venir en aide... Il faut que, franchement, je vous conte toute ma vie; c'est ma seule façon de vous prouver ma reconnaissance.

Il se leva, jeta un coup d'œil par la fenêtre et revint s'asseoir :

— Je vous écoute, Monica. Oui, je veux vous aider... Je dois tout savoir...

Elle continua de parler, raconta la découverte du collier chez le revendeur turc, la rencontre de Marika Pocaresco, sa visite de la veille au soir, la fuite de ce matin.

Il posa quelques questions et apprit la place qu'occupait la jeune fille chez les Philippart; à cela, il sursauta, mais ne dit rien. Emportée par son désir de confidences, Monique parla de son amour pour Kaloubinski, des entrevues dans la forêt, de sa visite à Dombrowina, des promesses échangées.

Lorsqu'elle se tut, le silence lui parut pesant. Des poussières d'or vibraient dans le pinceau de soleil arrivant par la croisée; les vertes frondaisons des arbres des Tuileries moutonnaient au-dessous du balcon; les trompes des automobiles faisaient du vacarme dans la rue invisible. Orlando se leva de nouveau, déambula un instant, la bouche serrée.

— Maintenant que je sais tout, dit-il d'une voix extraordinairement douce, je crois que vous avez raison de vous rendre en Pologne. Le papier que

vous avez équivaut à une reconnaissance, et il faut, en tout cas, l'envoyer.

— Je veux le porter moi-même. Djislaf doit m'attendre, et il faut que je parte.

— Partez donc, Monica... Vous pourrez dire à cette dame comment les perles sont arrivées ici... C'est une laide aventure. Mais la vôtre me remplit de tristesse... Vous avez été forcée de devenir servante, vous qui êtes née pour être reine... C'est du passé, cela, heureusement. Me voici doublement votre frère, puisque c'est ma volonté et puisque ce Léon vous abandonne. Je ne vous abandonnerai pas... Je vous accompagnerai à sa place.

Elle sursauta :

— Vous? vous voulez venir avec moi? là-bas? Mais c'est impossible! Djislaf...

— C'est possible, et cela sera, dit-il fermement, avec un sourire. Je serai votre cavalier... Lorsque je vous aurai vue bien accueillie dans cette famille, mon rôle sera terminé : je repartirai.

— Mais, Orlando, je ne sais pas du tout si Djislaf...

— Je sais, *moi*, Monica. Cela suffit. C'est décidé. Maintenant, parlons plus avant. Vous ne pouvez partir ainsi : vous avez besoin de toilettes; nous entrons en été.

Elle avoua son manque d'argent, ses démarches pour vendre son collier, qui justement avaient motivé la découverte des perles grises.

— Ma sœur Balbiani cherche actuellement quelques perles, dit Spinarola. Elle a fort admiré les vôtres, à Florence. Je puis les lui acheter...

Elle accepta avec joie, sortit de son sac le précieux petit paquet. Il l'arrêta du geste.

— Il faut les faire expertiser d'abord, dit-il; vous êtes capable de me les vendre à trop bas prix. Conservez-les pour l'instant; je vais vous offrir un acompte pour vos emplettes. Combien voulez-vous?

Il tirait son portefeuille. Elle répondit au hasard :

— Dix mille francs.

Il lui remit quelques billets :

— Voilà. Je dois terminer en hâte mes affaires et prévenir mon père de ce départ. Je vais vous faire donner une chambre ici, et chercher vos bagages... Demain soir, nous prendrons le train pour Varsovie... Vous dînez avec moi, n'est-ce pas ?

Elle se sentait ressuscitée, forte, capable.

— Merci, Orlando, merci... Je cours acheter ce dont j'ai besoin...

Il lui ouvrit la porte en s'inclinant :

— A ce soir...

Elle s'arrêta une seconde :

— Comme vous êtes bon, Orlando ! Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

Il fit un signe négatif, de la main, et s'inclina encore une fois. Elle passa, le cœur de nouveau rempli d'espérance, heureuse d'avoir quelque argent, heureuse de posséder ce papier signé, heureuse de partir le lendemain, heureuse de n'être plus isolée...

XX

Le torride été avait changé l'aspect de la Pologne, que Monique n'avait encore vue que blanche ou marécageuse. Les champs couverts de chaume desséchés, les fossés vides, les forêts sentant les épines chaudes et le musc, avaient un attrait indubitable.

Des fenêtres du wagon, on voyait les paysannes aux larges jupes de couleurs vives, conduisant des bêtes ou portant, à l'italienne, des fardeaux sur la tête.

La jeune fille avait tout dit au comte Spinarola, tous les détails, durant le long voyage. Il accueillait ces confidences avec un visage placide, inexorable-

ment parfait, sans un mot, ses longs cils tremblant sur ses joues un peu jaunies, les mains à peine serrées l'une dans l'autre.

Il demanda pourtant une fois :

— Etes-vous certaine de l'amour de ce Kalou-binski?

Elle bondit sur la banquette :

— Certaine? Voyons, Orlando, évidemment! Il me l'a dit, comme je viens de vous le raconter! Et, même s'il ne me l'avait pas dit, ce sont des choses qui se voient,... que l'on ressent! Quand quelqu'un vous aime, on s'en aperçoit toujours... Mais si, je vous assure!

— J'espère que cet heureux homme vous aime autant que vous l'aimez. Alors j'espère aussi que vous l'épouserez... et que vous serez très heureuse, avec ou sans ce collier de perles grises, qu'il a donné à sa première fiancée.

C'était pourtant vrai : la princesse était sa fiancée quand Djislaf lui avait donné les perles appartenant à sa mère... C'était un commencement de corbeille de noces, tout simplement, que ce collier que nul ne portait jamais. Le jeune homme était-il si fautif que cela? Guère plus que l'agneau noir que l'on accusait d'avoir égaré dans l'herbe le joyau. La coupable était cette Roumaine...

— Connaissez-vous votre voisine, Orlando? demanda Monique.

— Je la voyais parfois.

— Qu'en pensez-vous?

Il hésita :

— C'est difficile de donner une appréciation sur une jeune femme...

— Vous ne lui avez jamais parlé?

— Elle m'a parlé plusieurs fois.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie?

— Monica, je n'aime pas causer avec vous de ce genre de dames... Elles ont le cœur aussi fardé que le visage, et dans les familles n'apportent que tur-

pitudes et douleurs. Regardez ce qu'elle a fait de ces Kaloubinski...

Comme, sous son langage démodé, il voyait simple et juste !

Le crépuscule tombait doucement sur la plaine sans bornes, engourdie dans une brume chaude de nuance d'améthyste, lorsque le train s'arrêta à la gare desservant Otwarka. Le minable bâtiment semblait plus pauvre encore, les gens qui circulaient plus humbles et plus sales, laids, souvent grêlés de petite vérole. Ils s'arrêtaient pour dévisager l'Italien qui paraissait d'une autre race humaine. Evidemment, c'était là une curiosité comme nul n'en avait encore vu dans ce coin perdu de la steppe orientale. Certains, reconnaissant Monique, la saluèrent avec cette courtoisie empressée, si aimable en Pologne.

Elle rassemblait tout ce qu'elle savait de polonais pour s'exprimer, réclamer les bagages, une *britchka* à deux chevaux, pour se rendre à Otwarkouf.

La campagne n'était plus qu'une terre argileuse, fendillée par la chaleur de l'été, exhalant une odeur forte et entêtante. Les arbres, couverts de feuilles maintenant, rendaient mystérieuses les routes que Monique ne reconnaissait plus. L'angoisse la serrait au cœur; elle savait, elle ne savait que trop bien, que Djislaf ne pouvait être là, mais la pensée de retrouver les lieux où elle l'avait connu la remplissait d'émotion.

Il faisait nuit noire lorsque la *britchka* s'arrêta à la grille d'Otwarkouf; le cocher fit claquer son fouet avec un art consommé.

Au bout d'un moment, une ombre parut, portant une lanterne; elle se mit à parlementer avec le cocher qui claquait toujours son fouet pour annoncer la présence de visiteurs.

— M^{me} Kaloubinska ?

M^{lle} Privat eut un léger cri de déception en comprenant, approximativement, les explications du jardinier.

— Orlando! M^{me} Kaloubĩnska et sa fille sont à Varsovie,... avec Yadviga! Nous sommes venus ici pour rien! Et il n'y a pas d'auberge... Qu'allons-nous faire?

— Je me félicite, Monica, de ne vous avoir pas laissée partir seule... Nous irons à Varsovie... Demandez quand passe le train venant de Moscou.

Elle demanda.

— Il y a un train vers midi... Mais nous pourrions aller à Dombrowina...

Le jardinier expliqua que M. Yésiorowski était absent aussi; tout le monde était à Varsovie, pour le procès. Otworkouf était fermé depuis des mois, à cause de la vindicte des paysans contre Véra Kaloubĩnska!

M^{lle} Privat était sans voix et sans volonté.

— Retournons à la gare, ordonna le comte Spina-rola; il doit y avoir une petite ville là-bas, à une distance possible de la voie ferrée. Nous trouverons une auberge, sans aucun doute.

Le cocher cria un encouragement; les petits chevaux infatigables reprirent leur trot menu, la tête basse, traînant la légère *britchka* qui bondissait parmi les ornières, invisibles dans la nuit.

Sur le siège étroit, manquant d'accoutumance, les voyageurs risquaient de tomber. Monique se cramponna au comte qui lui demanda l'autorisation de la tenir par la taille. Elle eut envie de hausser les épaules à cette question. Djislaf n'était pas si respectueux; il n'avait pas demandé, lui, la permission de la prendre à bras-le-corps, ni même de l'embrasser... La déférente attitude d'Orlando cadrait avec toutes ses actions, avec son caractère démodé, ridicule... Cependant elle se sentait mieux en sécurité auprès de cet homme-là qu'auprès de Djislaf, si agité, si violent. Sans doute Orlando était démodé... Mais Léon, lui, était trop à la mode...

Elle ne se rendit compte qu'elle avait sommeillé qu'en se réveillant, le visage enfoui dans le creux

de l'épaule d'Orlando. La voiture était arrêtée à un carrefour, non loin de la gare dont les lampes à pétrole scintillaient, se reflétant sur les rails. Vers la droite, des lumières montraient la direction de la ville.

— Monica, fit l'Italien, je suis désolé de vous déranger, mais il faut dire à ce cocher qu'il nous mène à l'auberge.

Elle s'étira :

— Oui, oui... Attendez que je cherche comment cela se dit... *Miasto* (1), hôtel...

L'homme claqua son fouet, se dirigea vers les lumières.

L'hôtel était une auberge de rouliers où quelques inscriptions en allemand prouvaient que les commis voyageurs y venaient parfois. Des lits malpropres, non préparés, ornaient des chambrettes toutes nues, dont la moitié était occupée par les gros poêles de faïence, indispensables en hiver. L'odeur était nauséabonde.

Dans le *kawiarnia* (2), on leur servit un potage aigre avec du riz, des sortes de crêpes à la crème épaisse, du pain noir, des cerises et du thé dans des verres. M^{lle} Privat s'était habituée à ces potages faits de panade surie dont le jus s'assaisonnait de toutes les variétés de semoules, mais Orlando ne put le manger; il s'en excusa. Mon Dieu! que cet homme était poli!

Il conseilla à Monique de ne pas demander que l'on fasse les lits et de s'allonger seulement sur le sommier, enveloppée dans sa couverture de voyage.

Elle retrouvait sa gaieté. Après tout, ceci n'était qu'un petit incident de route. Si Zofia avait daté sa dernière lettre, ce ne serait pas arrivé. Mais un retard d'une trentaine d'heures n'était pas une catastrophe, loin de là!

(1) Ville.

(2) Café.

Les visages patibulaires des familiers du lieu lui eussent fait peur si elle avait été seule, mais la présence à ses côtés d'un homme solide, courtois, brave et décidé, lui retirait tout souci. La femme qui traverserait l'existence avec un pareil compagnon de route serait libérée de toute inquiétude. Les regards franchement admiratifs de tous les consommateurs l'amusaient; bientôt le café s'emplit de curieux, venus simplement pour voir ce couple étrange, inattendu : la femme toute fine, en noir, arborant une mode que nul n'avait encore vue; l'homme si beau, si bien mis, ne ressemblant pourtant pas aux seigneurs que l'on voyait arriver à la saison des chasses, emmitoufflés de fourrures, parlant et riant haut, buvant sec, jetant les pourboires comme de la pluie et donnant leurs mains à baiser à la canaille, quitte à botter le... dos de ceux qui ne servaient pas assez vite.

Le cocher était venu s'attabler et prenait du sirop de fruits, assaisonné d'un petit verre de *kwass*, tout en racontant ce qu'il savait. Monique saisissait au passage quelques mots :

— *Otwarkouf... Frantsouska... Koléi... Z'Parija... pan Kaloubinski... bardzo pienkno (1)...*

La foule s'ouvrit, souriante et affable, pour les laisser monter.

Lorsque Monique sortit de sa chambre, Orlando l'attendait dans le corridor, tiré à quatre épingles, comme la veille, en chemin de fer.

— Avez-vous pu dormir un peu? Nous serons à Varsovie dans quelques heures; que cette pensée vous rende du courage.

Puis, de nouveau, ce fut le cahotement rythmé du wagon torride, l'étouffement, le manque d'air de la plaine à perte de vue, coupée de forêts ardentes, de boqueteaux incandescents, de frêles bouleaux blancs pétrifiés dans la lumière.

(1) Chemin de fer... venant de Paris. Très beau...

Des paysannes venaient aux gares vendre de l'eau fraîche le long du train, dans des verres embués, tenus dans des corbeilles de fil de fer; d'autres vendaient du lait froid, dans des verres aussi, des fruits...

Malgré la nuit tombante, la chaleur demeurait comme un suaire de plomb tendu dans l'atmosphère; il semblait impossible de respirer. Orlando avait sorti deux éventails de ses poches et s'éventait lentement, les yeux rêveurs, évitant de regarder trop Monique dont l'éventail palpitait vite, nerveusement.

Enfin les faubourgs de Varsovie apparurent dans le rouge du couchant.

Les voyageurs du train, pâlis de fatigue, brillants de sueur, essayaient de trouver un peu d'air en se penchant aux fenêtres ouvertes, heureux d'arriver à destination.

XXI

L'Hôtel de l'Europe, toujours élégant, parut à M^{lle} Privat le comble de la perfection, et elle dormit d'un trait tout le tour du cadran. Comme il y avait longtemps — depuis son départ d'Otwarkouf — qu'elle n'avait eu un aussi bon lit! Le réveil lui vint doucement, avec le souvenir du but de sa mission. Elle se réjouit à la pensée de revoir Zofia, de lui porter la bonne nouvelle; ensuite, ... peut-être que les autorités accepteraient de mettre Djislaf en liberté provisoire... Plus tard, on verrait à parfaire l'instruction du procès...

Elle avait été bien imprudente, la belle Marika, d'écrire et de signer ce compromettant petit papier que M^{lle} Privat avait dans son sac! C'était sans doute à cause de cela qu'elle s'était empressée de disparaître dès la première heure.

M^{me} Kaloubinska ne se levait jamais avant midi et dînait à deux heures, selon l'usage du pays. Il était donc inutile d'aller lui faire visite trop tôt. Monique musa, s'attardant à sa toilette, ayant fait dire à Orlando qu'elle serait prête à onze heures et demie. Elle lui avait donné l'adresse dite par le jardinier d'Otwarkouf. Quand elle le rejoignit dans le hall frais de l'hôtel, il s'était fait expliquer où se trouvait la rue Masovietska, où habitait M^{me} Kaloubinska.

Le comte avait déjà fait un tour dans la ville et l'admirait fort.

— Je me réjouis, dit-il en s'inclinant devant Monique, de vous voir une mine reposée. Vous touchez au but de votre long voyage... Je fais des vœux pour sa réussite et votre bonheur...

Le ton un peu rauque de sa voix frappa la jeune fille :

— Vous êtes enrôlé, Orlando? Je vais vous demander votre recette pour prendre froid par une semblable canicule!

Elle souriait, pleine de bonheur; il lui sourit en réponse, un étrange sourire, les lèvres entr'ouvertes et les yeux froids, éteints.

— Nous irons à pied, dit-il, car c'est à quelques centaines de mètres; mais je vous attendrai dans la rue.

Zofia avait si souvent parlé de Varsovie que Monique en connaissait certaines adresses.

— Il y a là la pâtisserie Jémiaïnski, dit-elle. Si c'est tout près, vous pourrez vous y asseoir, car je ne sais combien de temps je resterai...

— Nous verrons!

Longeant les maisons pour en rechercher l'ombre, ils passèrent devant les merveilleux vieux hôtels de la Varsovie royale de jadis; ils furent aussitôt dans la rue Masovietska. Le café-pâtisserie regorgeait de monde, la grande librairie avait un étalage français...

La maison cherchée comportait une belle boutique de fleurs sur la rue.

— Allez, fit Orlando à mi-voix; que Dieu vous protège, Monica!

Il ajouta une phrase rapide en italien et regarda sa compagne disparaître dans l'escalier.

Elle monta. L'usage, fort commode, à Varsovie, est d'inscrire les noms des locataires sur leur porte. Cela évite les questions et les erreurs.

Au troisième, sur l'une des portes donnant sur le palier, était la carte de visite :

Hélène KALOUBINSKA

Le cœur de Monique battait à se rompre quand elle appuya sur le bouton de sonnette, son autre main serrant le sac où reposait le précieux papier.

La porte s'ouvrit avec précaution; une servante inconnue expliqua avec volubilité des choses incompréhensibles.

Monique demanda en sibir :

— *Mogué mouvits panna Zofia?* (1)

A ce moment, un hurlement de fauve éclata, un ouragan ouvrit une porte, se précipita, et Monique reçut Zofia contre son cœur :

— Mademoiselle adorée! Mademoiselle adorée! Comment êtes-vous ici? Depuis quand? Je vous ai écrit hier au soir! Oui, hier! Comment avez-vous su notre adresse? Maman n'est pas encore prête... C'est parce que nous nous sommes couchés à trois heures, ce matin! Je vous dirai tout; venez au salon!

La fillette embrassait M^{lle} Privat, lui coupant le peu qui lui restait de respiration. Elle l'entraîna, la fit asseoir dans une vaste pièce meublée avec un goût exécrable et tarabiscoté.

— Ah! si vous saviez tout ce qui s'est passé

(1) Possible parler M^{lle} Sophie?

Depuis votre départ! s'écria-t-elle en bondissant sur le canapé.

— Où est Djislaf? demanda Monique.

Zofia éclata de rire :

— Djislaf? Le pauvre! En ce moment, il doit être aux Allées à se promener; il ne craint pas la chaleur.

— Aux Allées?

— Oui : la promenade, notre avenue du Bois, à nous, ici.

— Alors il est en liberté? Quel bonheur! Je vous apportais...

Zofia interrompit :

— Bien sûr qu'il est libre! Quelle aventure! Laissez-moi vous raconter tout!

Il était libéré! C'était une nouvelle merveilleuse... Une détente des nerfs crispés, un espoir réalisé...

Monique fut heureuse, heureuse à pleurer de l'effondrement subit de son angoisse passée... Il était libre!...

Zofia racontait avec volubilité, en battant des mains et en riant :

— Alors nous sommes venues ici parce que, pour le procès, on devait avoir besoin de nous; et, moi, je pleurais tout le temps. Avec ça, Djislaf écrivait à des gens, à Paris, et il m'a dit, un jour que je suis allée le voir, que ses affaires allaient bien, qu'il avait gagné, d'après les lettres qu'il avait reçues, plus de deux cent mille *zlotys* (1). Il y avait tous les jours des scènes avec maman, parce que je ne me gênais pas pour lui dire ce que je pensais de sa méchanceté. Nous n'étions plus à Otworkouf, à côté de la frontière, n'est-ce pas? Et les Miloutine, mes oncles, ne pouvaient pas venir me brutaliser!

— Pauvre petite!

— Et puis, avant-hier, à l'heure du dîner, on sonne... Vous ne devinerez jamais qui c'était, ja-

(1) Près de six cent mille francs.

mais ! C'était Marika, l'ancienne fiancée de mon frère !!! Ils avaient toujours continué de s'écrire, et elle savait notre adresse et tout !

Il parut à Monique qu'elle entendait mal, que le salon se soulevait pour valser autour d'elle... Marika était en relations suivies avec Djislaf, ... elle savait tout, ... elle était venue...

Zofia continuait :

— ... Et elle avait retrouvé le collier dans un sac à ouvrage auquel elle n'avait pas travaillé depuis deux ans ! Naturellement, elle avait pris le rapide le jour même, ... et elle arrivait, tout en larmes, pour rapporter ce collier et demander pardon... Elle ne peut se souvenir comment ces perles sont venues dans ce sac à ouvrage ! Quelle aventure, n'est-ce pas ?

Evidemment, c'était une aventure, mais un peu différente de ce que croyait Zofia. Monique était médusée de l'astuce de la Roumaine. Ses doigts roidis nerveusement touchaient le papier que cette femme lui avait signé à Paris.

— ... Et puis elle est allée à la police ou je ne sais où avec maman et *pan* Yésiorowski, et ils sont revenus le jour même, donc hier, avec Djislaf qui était enchanté ! Si vous l'aviez vu ! Ah ! *zlota* Mademoiselle ! Il ne se tenait pas de joie ! Maman pleurait tout le temps et lui demandait pardon... On a téléphoné à des gens que mon frère connaît, un avocat, ... des messieurs charmants... Nous avons soupé gaiement, et Marika est plus jolie que jamais ! Je lui ai parlé de vous, et elle sera si contente de faire votre connaissance, quand ils iront à Paris ! ... Parce qu'ils veulent faire le voyage de noces à Paris... Djislaf n'y a pas encore été...

Elle parlait, ... parlait...

M^{lle} Privat n'entendait plus qu'un bourdonnement, comme un chant de grillon... La lumière de la fenêtre lui parut s'éteindre, comme une ampoule électrique baisse faute de courant.

Djislaf épousait Marika Poczesco...

Alors, que signifiaient ses paroles enflammées auxquelles elle avait cru? Quel était cet amour qu'il éprouvait pour elle? Quels étaient ses espoirs, ses promesses? Que voulait dire cette comédie?

M. Yésiorowski avait cependant prévenu la jeune fille que Djislaf était un séducteur dangereux. Vers quels buts la poussait-il lorsque l'arrivée soudaine de M^{me} Kaloubinska, au tennis, avait fait bifurquer subitement la mise en scène?... Que voulait cet homme, en jouant à l'amoureux, à Dombrowina? Uniquement se distraire? Sans doute faisait-il les mêmes simagrées avec toutes les femmes : projets, baisers, sourires...

Monique se leva.

— Il est tard, dit-elle. J'ai été heureuse de vous embrasser, ma chérie...

— Vous ne voulez pas les attendre? dit Zofia. Djislaf ne peut tarder, et maman va être prête.

Monique eut un grand frisson :

— Non, non... Je ne suis venue qu'en passant... Je suis avec des amies...

Elle embrassa son ancienne élève :

— Adieu, ma petite Zofia...

La fillette lui rendit son étreinte. Dans la pièce attenante, la voix discordante de M^{me} Kaloubinska s'élevait, gourmandant une servante, sans doute, jurant et sacrant dans toutes les langues, y compris le français.

Un galop résonna dans l'escalier, une clef tourna dans la serrure... La haute et mince silhouette de Djislaf s'encadra dans la porte.

— Avec qui es-tu? demanda-t-il en polonais à sa sœur. Quand on arrive du dehors, on ne voit rien dans ces pièces obscures!

Cette voix basse, chaude, chantante comme l'airain, bouleversa Monique. Elle ne répondit pas. Zofia éclata de rire :

— Devine! C'est une amie!

Djislaf alluma l'électricité.

— Jeanne! s'écria-t-il, stupéfait. Ah çà! Ma parole d'honneur, je ne m'attendais pas à vous voir!

Il avançait en souriant, enchanteur et pervers; elle recula. Il lui saisit la main de force, retourna le gant, planta un gros baiser sur le poignet de la jeune fille tremblante :

— Zofia vous a dit la nouvelle? Oui? C'est drôle, n'est-ce pas?

— Je..., oui... Je ne trouve pas cela drôle, balbutia-t-elle. Je croyais que, ... après ce que vous m'aviez promis, ... à Dombrowina...

Il éclata de rire :

— Jeanne! je vous adore! Je le répète et le dirai toujours! Ne vous mariez pas, surtout! Quand j'aurai assez de Marika, je vous demanderai en mariage!

Elle se sentait mourir. La main dans son sac ouvert, elle tenait le petit papier signé par la Roumaine. Devait-elle le montrer? A quoi bon? Son idole, à elle, était tombée... Un écho de la voix de M. Yésiorowski vibra au fond de sa mémoire :

« Mon ami Kaloubinski était un don Juan; il a fait beaucoup de mal dans sa vie... »

Oh! oui, Djislaf aussi savait faire du mal, d'un air heureux, un sourire captivant éclairant son visage, ses yeux d'aigues-marines au regard doux et pur...

Il questionnait :

— Comment êtes-vous ici?

Combien elle avait aimé cette voix de gong chinois, aux lentes harmoniques, cette voix qui lui parlait d'amour et d'avenir!

Elle voulut se réveiller du sortilège, s'enfuir, et se tourna vers la fillette :

— Adieu, Zofia, ma chérie, dit-elle.

Un dernier baiser à la petite, ... et puis M^{lle} Privat s'enfuit comme si elle avait commis un crime. Les marches de pierre de l'escalier fuyaient sous ses pas. La voix délicieuse appela du haut du palier :

— Jeanne! Jeanne! Ne partez pas!...

Mais elle courait...

Quelle turpitude!...

La lumière crue du dehors la frappa au visage, comme une gifle; elle tituba et se retint à la devanture du fleuriste.

En face, placide, admirable dans sa pâleur mate, le comte Spinarola faisait les cent pas, se tournant sans cesse vers la maison des Kaloubinski.

Comme il était calme et beau...

Il aperçut Monique, toute chavirée, et traversa vite pour la soutenir.

— Oh! Monica *mia!* fit-il à mi-voix. Votre serviteur est là,... auprès de vous! Ah! si seulement il y avait une voiture!

Elle défaillait presque. Il la fit entrer dans le magasin de fleurs, demanda un siège, et, tandis qu'elle se remettait, il acheta une brassée de roses rouges.

Djislaf parut aussi sur le trottoir, radieux, satisfait. Quoique Orlando ne le connût pas, il sut, d'après le visage de Monique, que c'était lui.

Qui guettait le métis polono-russe?

Jeanne qui venait de fuir? Ou bien Marika qui devait arriver?

— Puis-je vous laisser seule une minute pour vous chercher une voiture? demanda Spinarola en posant les roses sur les genoux de M^{lle} Privat.

Elle fit signe que non. Il resta.

Toutes les petites victorias de place qui passaient, légères, au trot relevé des chevaux ferrés à crochets, étaient occupées. Enfin l'une d'elles ralentit, le cheval s'assit presque, s'arrêtant. Une élégante jeune femme très blonde et fardée, qui occupait les coussins, se leva pour descendre.

Déjà Kaloubinski avait bondi vers elle à travers le trottoir, en bon danseur de *hopak* (1); il l'enleva

(1) Danse russe pour laquelle il faut beaucoup de souplesse.

dans ses bras, avec un rire joyeux, et courut, de sa démarche ailée, la poser dans la porte cochère; revenant vers le fiacre, il donna quelques petits billets au cocher et disparut une seconde fois sous la voûte. Déjà Orlando arrêta, d'un grand geste, la voiture demeurée libre.

Monique lui prit le bras, sentant ses jambes vaciller, s'agrippant à ce bras, y enfonçant ses ongles.

Ils montèrent dans le fiacre que Marika venait de quitter.

XXII

Fatiguée par les émotions, le voyage et la chaleur, Monique, brisée d'être déçue, se reposa dans la jolie chambre de l'*Hôtel de l'Europe*. La place de Saxe, avec ses colonnades Louis XV, la perspective du jardin au delà de la tombe du Soldat Inconnu et du cavalier de bronze, donnait une impression de calme et de beauté.

Elle toucha à peine aux mets que le comte Spina-rola lui fit monter pour le dîner de deux heures; pourtant ils étaient délicats à souhait et servis avec grâce. Linge fin, cristaux limpides, argenterie ciselée, fleurs...

Elle demeurait assise dans un fauteuil, face au jour, laissant entrer le soleil torride, ... si lasse, ... si lasse...

Ce qu'il y avait de plus cruel pour elle était la découverte de son propre cœur. Qu'avait-elle aimé? Un fantôme, une victime héroïque, ... mais cette victime héroïque n'existait pas, puisque c'était Djislaf lui-même qui avait donné les perles à Marika.

Mais cette femme avait peut-être menti, ... comme lorsqu'elle racontait avoir retrouvé le collier dans un vieux sac à ouvrage?... Qui croire?

M^{lle} Privat pleurait sans pouvoir s'arrêter, sans avoir la force de refréner ces larmes qu'elle détestait. Comme elle avait aimé ce long et svelte garçon, rieur et courageux, hardi, trop hardi, même ! Elle aimait sa brutalité, son visage trop étroit, son sourire de loup, ses yeux pâles...

Elle le revoyait en souvenir à Otwarkouf, dans le bois ; à Dombrowina, courant dans l'allée ;... rue Masovietska, bondissant par-dessus le trottoir, avec cette femme dans les bras, ... cette femme qui était soi-disant la cause de son déshonneur...

Comme c'était compliqué, tous ces mensonges !... Ce devait être fatigant de vivre avec des gens aussi astucieux et fourbes.

Malgré son amour pour Djislaf, les baisers qu'elle avait reçus de lui brûlaient Monique. Quelle insolence d'embrasser ainsi une femme !

Cette insolence lui avait plu, l'avait subjuguée, même ; c'était une force. Elle n'avait pas écouté les sages conseils de Thaddée Yésiorowski ; elle était tombée dans le piège et s'y fût engluée davantage, sans doute, si M^{me} Kaloubinska n'avait mis le feu à la pièce d'artifice.

La jeune fille se sentait éloignée de toutes ces choses comme si elle avait franchi un large fossé, et les contemplait de l'autre bord. Qu'avait-elle aimé en Djislaf, outre son courage et son insolence ? La souplesse de son corps de Russe, ... sa ressemblance avec tous ces danseurs professionnels qui se disent princes ou chambellans du tzar, et qui font des attractions, le soir, dans les restaurants où l'on soupe, où l'on danse, ... où les belles actrices et les riches étrangères se font parfois voler des bijoux dans la foule...

Elle commençait à mépriser Djislaf, et ce mépris, qui n'arrivait pas à tuer son amour, lui faisait mal comme un poignard planté dans le cœur. Elle avait aimé un être d'élite, un homme chevaleresque et

tendre, ardent et épris, malheureux... Que restait-il de cet homme-là?...

Elle se répétait avec douleur :

— Un fantoche,... un fantoche que mon imagination avait créé de toutes pièces : voilà ce que j'ai aimé... L'homme véritable est tout autre...

Elle entendait l'écho de son rire clair, sonore, un peu sarcastique :

« Jeanne! Jeanne! je vous adore! Quand j'aurai assez de Marika, je vous demanderai en mariage! »

Quel cynisme!...

Elle frémissait maintenant, de la tête aux pieds, dans une révolte de tout son être, et se réjouit d'avoir eu les yeux ouverts avant qu'il fût trop tard. Si elle l'avait épousé et que ces révélations fussent arrivées ensuite? Que serait-elle devenue? Et si elle l'avait suivi, comme il le demandait, à Varsovie?

La brutalité du premier déchirement faisait place à la réflexion, au raisonnement, à la tristesse, à l'impression d'avoir échappé à un grand danger. Comme un couvreur tombé d'un toit se réjouit de n'avoir qu'une jambe de cassée, ainsi Monique tâtait son âme et son cœur et se réjouissait qu'ils ne fussent pas brisés à jamais.

Ne songeait-elle pas, peu de temps auparavant, qu'elle aimait Djislaf comme on aime la tempête? Cet ouragan avait passé, causant assez de dévastations sur sa route...

Quel soulagement de n'être pas seule dans ce lointain pays, de n'avoir aucun souci matériel, de se sentir protégée!... Comme l'expression du visage d'Orlando avait été douce, compatissante, quand Monique avait jailli, ce matin, de la maison des Kaloubinski, comme un chevreuil traqué! Il était là, patient, calme, fort...

Elle se leva et vint respirer les roses que Spinala lui avait achetées dans la rue Masovietska...

Djislaf ne lui avait jamais offert même un bou-

quet d'iris cueillis le long du chemin... Et Zofia disait qu'il avait gagné six cent mille francs ! Il se disait pourtant très pauvre... Ne lui avait-elle pas donné une fois deux cents *zlotys*, et une fois deux mille francs ?

Pourquoi acceptait-il ?

Fantoche !... Fantoche...

Une sensation d'écœurement la serra à la gorge ; elle eut honte de ses larmes et se baigna le visage de façon à en effacer la trace.

Le téléphone sonna ; elle décrocha le récepteur.

— Comment vous sentez-vous, Monica ? demandait le comte. Ne voulez-vous pas prendre l'air un peu ? Pouvez-vous me recevoir ?

Elle était prête et jolie quand il entra :

— J'ai une voiture en bas ; il fait un peu moins chaud, nous ferons une promenade. Quand désirez-vous partir de Varsovie ?

Elle voulait partir le soir même, si c'était possible. Orlando donna des ordres en conséquence.

Une automobile de louage les attendait et les mena visiter la ville et les environs ; l'air, la fraîcheur relative du soir, au bord de la Vistule, firent du bien à la jeune fille. La vue de ces paysages nouveaux fut une diversion à ses soucis.

Orlando causait ; ce parfait homme du monde savait toujours trouver quelque chose à dire pour couper les silences trop lourds. Monique, encore sous le coup de sa peine, ne savait tenir une conversation quelconque.

— Si vous êtes trop fatiguée et si mes paroles vous ennuiant, Monica, je respecterai votre désir de paix, dit le comte.

Elle se récria :

— Non, Orlando !... Pardonnez-moi d'être aussi morose : cela passera... Mais continuez de me parler... J'aime entendre votre voix, elle me fait du bien.

Le jeune homme rougit avec violence :

— Je vous remercie, *sorella mia*, et suis heureux de vous être agréable en quelque chose. Dites-moi, vous plairait-il de nous arrêter pour quelques jours à Berlin? Mon beau-frère Balbiani y a un poste depuis peu; ma sœur vient de le rejoindre.

— Certainement! certainement! fit-elle. Je n'ai aucune hâte de rentrer à Paris. Personne ne m'attend, personne... Je n'ai plus personne... Je vous envie, Orlando, d'avoir une famille...

Elle avait tellement compté sur la famille des Kaloubinski qu'elle n'avait pas eu le temps de songer à la solitude. Maintenant elle s'effrayait de se voir aussi esseulée... Rentrer à Paris,... courir après un gagne-pain,... subir des affronts et des railleries,... était-ce vivre?

Il sourit; non de ce sourire de fauve prêt à mordre par plaisir, comme celui de Djislaf, mais d'un sourire doux, à peine visible sur les lèvres, tout entier dans l'éclat avivé de ses yeux couleur de châtaigne. Monique fut sensible à cette dissemblance qui caractérisait la différence profonde existant entre les deux hommes.

— Je suis heureux, oh! oui, *sorella mia*, je suis heureux d'avoir une famille: mes père et mère, si fiers et si bons; ma sœur Egidia, la plus féminine et cordiale des femmes... Eléna n'est encore qu'une étudiante... Il faut cela,... car personne n'est satisfait de son sort; chacun de nous a besoin de consolation, et mes proches me consolent par leur tendresse. C'est aussi un bonheur.

Elle eut envie de crier:

— Et moi? Si vous avez besoin de consolation, vous qui avez la beauté, la fortune, la paix, la famille, la sécurité, que devrais-je dire!!! Moi, l'enfant tombée du train, l'enfant encombrante, jetée par la portière trois fois de suite: par mon père, par mon frère, par Djislaf pour qui j'avais fait tant de sacrifices...

Elle remua ces pensées en son cœur, comme l'as-

phaltier tourne, à la fourche, un goudron épais... Cela lui causa un effort qui lui fut douloureux.

— Orlando, dit-elle, pourquoi êtes-vous venu ici avec moi? Pourquoi avoir tenu à m'accompagner dans ce voyage que je faisais vers cet homme que j'aimais? Je devais rester ici... et je pensais y trouver le bonheur. Pourquoi avoir voulu venir? Vous seriez reparti seul aujourd'hui, me laissant chez eux,... selon les probabilités et ma certitude...

Elle soupira et reprit :

— Mais ma certitude s'est trouvée en défaut; je suis bafouée et abandonnée. Avec une délicatesse exquise, vous ne m'avez posé aucune question, mais je me dois de vous dire...

Il l'interrompit d'un geste léger de la main :

— Je sais... J'ai compris.

Elle s'étonna :

— Comment?

— J'avais des doutes, Monica, et c'est pourquoi j'ai voulu être auprès de vous si ces doutes étaient fondés. Je voulais vous éviter, dans la vie, toutes les peines, toutes les déceptions. Je n'ai pu vous éviter celle-ci, mais, au moins, vous ai-je évité l'horreur, après l'abandon injuste, de vous trouver isolée et solitaire dans un pays étranger. Si triste que je sois de votre tristesse, je suis heureux d'être auprès de vous, humble cavalier servant, *sorellina*, qui respecte vos larmes,... ces belles larmes qui coulent pour un arlequin menteur!

Elles étaient prêtes à couler de nouveau, ces larmes, sur un amour assassiné. Monique ne put répondre, tant elle craignait de pleurer.

La voiture roulait sur une route poussiéreuse, vers un but inconnu, dans la banlieue mi-campagne, mi-ville, coupée de champs, de boqueteaux et de bâtisses neuves. L'air était agréable, à cette vitesse.

Lorsque M^{lle} Privat eut recouvré assez de calme pour parler, elle questionna :

— Pourquoi aviez-vous des doutes, Orlando?

Vous ne connaissiez l'aventure que par moi; je vous ai tout dit avec franchise... D'où venaient vos doutes?

— Vous m'avez dit tout ce que vous saviez, Monica... Mais je savais, moi, encore autre chose...

— Autre chose? Quoi? Par qui?

— A un cœur simple et franc, tout paraît simple et franc, fit Spinarola. Mais un homme connaît davantage la vie qu'une jeune fille; le hasard aussi, ou la Providence, fait des rencontres singulières.

— Que voulez-vous dire? Vous connaissiez les Kaloubinski?

— Non,... pas eux : elle, la Pocaresco. Vous m'avez demandé si je lui avais parlé, je vous ai répondu affirmativement. Je l'avais rencontrée, il y a deux semaines, à une soirée diplomatique. Elle a voulu faire ma connaissance, et ensuite est venue loger à mon hôtel. C'est une femme dangereuse, qui cherche à toutes forces à se faire épouser par un homme riche,... par tous les moyens.

— Mais Djislaf n'est pas riche...

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il avait spéculé sur les pétroles et gagné une fortune?

— C'est vrai... C'est Marika qui me l'a dit... D'où le savait-elle?

— Vous avez la preuve qu'elle était restée en contact avec lui. Ils s'écrivaient.

Monique entrevoyait tant de fourberie qu'elle ferma les yeux :

— Mon Dieu! C'est vrai... D'où savez-vous cela?

— Je ne voulais pas vous en parler, reprit le comte, pour ne pas envenimer la blessure de votre cœur, mais je dois tout vous dire, afin que vous compreniez ma conduite, et aussi que vous ne regrettiez rien... Cette Pocaresco avait appris, sans doute, que j'étais célibataire et riche... Elle m'a rencontré volontairement dans le corridor, prié de l'emmener dîner au restaurant... Je suis resté très

froid devant ses avances. Je n'aime pas ces aventurières internationales qui essaient d'entrer dans les familles.

Comme il méprisait Marika !

— Elle m'a dit qu'elle se trouvait par hasard seule à Paris, manquant d'expérience et de conseils. Elle avait fait des dettes chez des couturiers... Enfin elle m'a écrit une lettre.

Il chercha dans son portefeuille et sortit un grand papier rose, couvert d'une écriture compliquée.

— Lisez, Monica, je vous en prie.

Elle lut :

MONSIEUR MON BEAU VOISIN,

Excusez-moi si j'ose vous faire porter ce billet, mais je suis dans une situation si embarrassante que je ne sais plus en sortir sans aide.

Loin de ma famille, sans crédit dans les banques à la suite d'une sottise spéculation (un mauvais conseil que j'ai suivi, hélas !), je me vois obligée de mettre en vente mon collier de perles. C'est une pièce unique, soixante-neuf perles grises rosées, des Indes, pesant sept cent vingt et un grains, une merveille, qui me vient de ma mère, dans la famille de qui le joyau était depuis deux cents ans.

Je ne connais personne à Paris pouvant acheter ces perles et les confierai à un bijoutier qui est à côté d'ici... à moins que vous ne consentiez à les acheter vous-même... ce qui serait le mieux. Ce serait une bonne affaire, car je vous les laisserais à un prix très bas, seulement un demi-million de francs français. Elles en valent le double, mais je suis gênée.

J'espère que vous voudrez bien les acheter. Si je n'arrive pas à les vendre, je serai obligée de quitter Paris, où je laisserais mon cœur, et d'aller retrouver un ancien fiancé à moi qui m'attend depuis deux ans en Pologne et qui m'écrit sans cesse. Il spéculé, mais n'a pas de fortune. Vous ne voudriez pas me forcer à retourner auprès de lui, moi qui ne l'aime pas, ou plutôt qui ne l'aime plus.

J'ai rencontré un autre homme qui me plaît bien davantage, mais ce n'est pas par écrit que je désire le lui faire savoir.

Si vous consentez à voir le collier, frappez chez moi demain à midi, j'y serai. Si vous ne venez pas, je donnerai les perles au Turc du coin... A moins que vous ne soyez assez bon pour me prêter une petite somme, une cinquantaine de mille francs, ce qui me permettrait de payer mes robes et de retourner chez mes parents.

Toute mon espérance est de vous voir demain, mon cher voisin, et je vous envoie les mille compliments de mon affection.

Princesse MARIKA POCARESCO.

M^{lle} Privat lut, relut avec stupeur, avec gêne. Elle rendit la lettre.

— Comme cette femme est menteuse, dit-elle, et impudente ! Alors ils n'ont jamais cessé de s'écrire... et elle prétendait que les perles venaient de sa mère ! Qu'avez-vous répondu ?

Orlando se pencha vers elle pour la regarder en face.

— Petite fille, dit-il, on ne répond pas à une lettre semblable. J'aurais dû la jeter à la corbeille, mais je l'ai conservée comme arme... et j'ai eu raison, puisqu'elle a servi à vous éclairer.

— Mais quand l'avez-vous reçue ?

— Environ une semaine avant de vous rencontrer.

— Alors, quand je vous ai raconté mon histoire...

— J'ai eu des doutes, Monica, sur la fidélité de votre ami Kaloubinski, sur la provenance des perles, sur l'honorabilité de tous ces gens-là.

Elle réfléchit un instant :

— Orlando, vous auriez dû me montrer cette lettre tout de suite, au lieu de me laisser partir, même en m'accompagnant. Je vous en veux.

— Je savais que, de toute façon, vous m'en voudriez. Si je vous avais donné cette lettre, ou parlé en mauvais termes de l'homme que vous aimiez, j'aurais eu l'air d'exercer une vengeance d'amou-

reux évincé. Après tout, il était possible que ce Djislaf vous aimât... Il était possible que vous trouvassez le bonheur avec lui, et je ne voulais pas risquer de compromettre ce bonheur par des révélations dont l'authenticité n'était pas prouvée. Je vous ai donc laissée partir, mais j'ai voulu vous protéger, peut-être même contre une vengeance de cette femme...

Ainsi Djislaf n'avait pas cessé d'écrire à Marika; quand il protestait auprès de « Jeanne » de son désir de retrouver son honneur, quand il osait parler de fiançailles et de mariage, il continuait de savoir où se trouvaient les perles, et il faisait des projets avec M^{lle} Pocaresco.

Pourquoi avait-il joué cette comédie?

Uniquement pour se distraire, « séducteur en titre », disait M. Yésiorowski. Un homme qui faisait des gammes d'amour à ses moments perdus, pour conserver la souplesse de ses phrases, de ses regards enflammés...

Et elle s'était prise dans ses grâces ensorcelantes... Comme elle souffrait! Comme elle se sentait remplie de dégoût, de tristesse!... Il lui parut que son cœur se dégonflait comme un ballon rouge... Elle regardait son amour se rider, perdre forme et couleur,... se faner,... rapetisser,... n'être plus qu'un petit chiffon hideux,... tout recroquevillé.

— Monica, ma sœur chérie, dit le comte, d'une voix où l'émotion mettait une note pathétique, Monica! il ne faut pas m'en vouloir. Moi aussi, je souffre, je vous le jure; je souffre plus que vous... J'ai fait pour le mieux, pour tâcher de vous éviter d'avoir trop mal,... et ensuite de regretter. Il faut me pardonner de n'avoir pas su faire mieux. J'aurais tant désiré, oh! tant désiré semer de fleurs le sentier de votre vie entière...

Le chauffeur arrêtait. Il montra un splendide château de pur style polonais, dans un parc magnifique.

— Vilanouf! dit-il.

M^{lle} Privat n'était pas disposée à visiter un château royal; elle cria :

— Non, non ! Retournez à l'hôtel !

Orlando ne bougeait pas plus qu'une statue, mais un pli amer tirait les coins de sa bouche.

Monique se sentit fatiguée, lasse de la tempête qu'elle avait préférée au calme.

Elle songea que la vie ne pouvait pas exister sans le bonheur, et le bonheur sans la paix. Elle comprit qu'elle avait lâché la proie pour l'ombre; que, dans peu de jours, elle serait seule de nouveau, et de nouveau ballottée par le vent.

Elle eut peur, si peur, que son courage se rompit : elle éclata en sanglots.

La main douce d'Orlando se posa sur son épaule :

— Ne pleurez pas, ô Monica ! Cet homme est indigne de vos larmes.

Il croyait qu'elle pleurait Djislaf.

XXIII

Le train était formé et stationnait, à ciel ouvert, dans la demi-obscurité de la gare de Varsovie. Quelques voyageurs arrivaient sans hâte, entourés de familles aimables et parlant français. Deux officiers en tunique bleu horizon donnaient un aspect de France à ce quai sombre, dans la nuit chaude.

En face, un train de troisième classe partait, emmenant vers les Amériques une cargaison d'émigrants, nerveux et inquiets, ayant revêtu leurs costumes nationaux. Ils criaient des *dovidzenia!* en se penchant aux portières, tandis que des vieux, accablés de douleur, titubaient lourdement, en leur envoyant des baisers,... les derniers de leur vie.

Emigrer,... partir,... ne plus voir ce Paris tant

aimé dont chaque rue est un souvenir qui brise le cœur, ne plus rencontrer de visages, jadis amis, qui se détournent de vous,... oublier,... refaire une vie neuve...

— Je suis contente d'aller à Berlin, dit M^{lle} Privat en redescendant sur le quai, après avoir repéré son wagon-lit. Je ne le connais pas encore,... et puis j'y voudrais chercher une situation!

Spinarola marqua un léger étonnement en relevant les sourcils :

— Les Balbiani vous aideront dans tout ce qu'il vous plaira.

Un homme grand, au type très polonais, cheveux demi-longs et moustache blanche, cherchait quelqu'un le long du train. Il portait une gerbe de roses et un paquet de chez un confiseur.

Il dévisagea Monique, puis se découvrit :

— Mademoiselle Jeanne Privat!

Elle le reconnut, malgré l'obscurité :

— Monsieur Yésiorowski!

Il lui baisa la main. Elle présenta :

— Un ami dévoué qui m'a accompagnée ici, le comte Spinarola. Orlando, voici le châtelain de Dombrowina, qui a bien voulu me donner l'hospitalité et me venir en aide. Vous partez?

— Non. J'ai su par Zofia que vous étiez à Varsovie; j'ai couru à l'*Europaïski* : vous étiez sortie. On m'a dit que vous repartiez ce soir,... voilà tout. Je vous apporte quelques fleurs de chez moi, de ma serre, et quelques douceurs pour adoucir l'existence : ces bonbons.

Elle remercia. Orlando porta les paquets dans le compartiment.

— Mademoiselle, fit Thaddée avec un grand salut, mademoiselle Jeanne, pardon de m'exprimer dans un endroit aussi mal adapté,... mais je n'ai pas le choix... J'ai l'honneur de demander votre main.

Elle s'étonna :

— Cher monsieur Yésiorowski! Quelle idée vous

est venue! Je suis très touchée,... mais c'est impossible... Je...

— Oui, je sais, je suis vieux et veuf. Mais cela ne fait rien. J'ai tout appris par mes gens... Chez moi, dans mon château, sous ma responsabilité, un homme vous a demandé de l'épouser. Vous avez accepté; et maintenant que vous êtes venue, bravement, de si loin, il vous a ri au nez. C'est un affront indigne d'un gentilhomme, indigne d'un Polonais. De ce qui se passe sous mon toit, je suis responsable; c'est une atteinte à votre honneur : je vous offre le mien pour réparer... C'est ainsi que nous sommes, nous, les vrais. C'est pourquoi je répète : j'ai l'honneur de vous demander votre main.

Il était très racé, le vieux hobereau, s'inclinant avec respect devant elle.

— Vous êtes trop bon, cher monsieur Yésiorowski, beaucoup trop bon...

Il reprit :

— Je sais,... oui : vous êtes jeune et pleine d'espérance, comme de charmes, et, moi, je redescends la pente de la vie. Mais mon nom est sans tache, mes biens sont vastes et ma fortune à vos pieds.

— Permettez-moi de réfléchir, dit-elle. Je suis très flattée, très surprise... Je vous remercie...

— Réfléchissez, mon enfant. Vous m'écrirez le résultat de vos réflexions. Il faut que je regarde un peu votre compagnon de route, échappé à l'atelier de Praxitèle ou de Donatello...

Orlando revenait, ayant, par délicatesse, prolongé son absence de quelques minutes. Ils causèrent à trois un moment, puis le chef de train fit signe de monter, et le convoi s'ébranla, au milieu des adieux. Monique fit un dernier geste de la main vers le vieux gentilhomme, dont la chevaleresque démarche venait de raviver sa sympathie pour ce pays ardent. Elle aperçut une seconde encore la tête blanche, la haute et forte silhouette, et puis le train entra dans la nuit étouffante, au parfum de vanille.

À Berlin, à la gare de Silésie, une voiture de l'ambassade d'Italie attendait Orlando et mena les voyageurs à l'autre bout de la ville, dans un hôtel près du Tiergarten, où la marquise Balbiani les attendait pour déjeuner.

La chaleur était aussi accablante à Berlin qu'à Varsovie. Malgré l'enjouement cordial d'Egidia, Monique demanda la permission de se retirer pour prendre un peu de repos et laisser le frère et la sœur en tête à tête.

Ce retour à Paris l'épouvantait; la question du pain quotidien est une angoisse perpétuelle, et ceux qui l'ont connue en savent l'horreur.

Monique avait compris que la marquise Balbiani n'avait jamais chargé son frère de lui acheter de bijoux; c'était un prétexte, inventé par Orlando pour avancer de l'argent à son ex-fiancée. Comment arriverait-elle à lui rembourser ce prêt? Elle avait honte d'avoir, si involontairement, fait le même geste que Marika avec le collier de perles. Elle était si certaine d'épouser Djislaf qu'elle avait dépensé presque tous les dix mille francs en toilettes!... Et voilà qu'il lui fallait revenir... Orlando assumait les frais de voyage... Mais il fallait aussi rembourser cela... La situation était inextricable.

Fallait-il qu'elle se résolût à épouser Thaddée Yésiorowski? C'était le seul homme qui voulût d'elle, à présent.

Elle frissonna. Le vieux gentilhomme polonais était courtois et chevaleresque, riche aussi... Mais...

Non. Elle demanderait à Egidia de lui trouver une place de gouvernante à Berlin, et puis elle ferait argent de ses bijoux et pourrait rembourser Orlando...

Elle en était là de ses réflexions lorsqu'on frappa à sa porte.

C'était la marquise Balbiani qui venait lui faire visite.

Avec l'affabilité italienne, Egidia présenta des condoléances pour la mort de M. Privat d'Argentan et proposa à Monique de lui faire visiter la ville à loisir. Monique lui expliqua en quelques mots son désir de chercher une situation à Berlin. C'était facile; dans le Corps diplomatique, plusieurs familles seraient heureuses d'avoir, pour les enfants, une personne française de bonne naissance.

— J'ai des dettes, conclut M^{lle} Privat, en essayant de sourire. Il me faut les payer. Votre frère repartira sans moi.

La marquise soupira.

— Mon frère est très fatigué, dit-elle. Il devra rester ici pour prendre du repos. J'ai fait appeler le médecin de l'ambassade...

Monique poussa un cri :

— Orlando est malade !

— Oui... un peu...

La jeune fille se griffait les mains l'une dans l'autre :

— Egoïste ! égoïste que je suis ! Je n'ai rien vu... Est-il en danger ? C'est moi qui l'ai trainé à travers l'Europe, par cette chaleur !

— Ne vous alarmez pas tant, dit la marquise. Le médecin a dit que ce ne serait pas grave. Seulement une fatigue nerveuse du cœur...

— Du cœur?...

— Oui ; une suite d'émotions fortes. Ce ne sera rien. Je prends mon frère chez moi, voilà tout.

La chambre se mit à tourner autour de Monique...

— Egidia ! fit-elle, sans pouvoir contrôler ses paroles. Egidia,.... je n'ai plus au monde qu'un seul être,.... un seul... S'il doit lui arriver malheur par ma faute, je me jetterai sous un train !

La marquise se leva :

— Que voulez-vous dire, Monica ? C'est vous qui avez repoussé Orlando, qui avez renvoyé les bijoux... Je ne voulais pas vous revoir, mais il m'a priée de le faire aujourd'hui, et je l'aime trop pour

lui désobéir. Je sais que vous avez été en Pologne pour rejoindre un autre homme qui vous a finalement trahie...

La jeune fille se sentait folle.

— Hé! que sais-je, moi? fit-elle en se promenant nerveusement dans la chambre. J'ai été ma propre ennemie! J'ai sapé mon propre bonheur! Mais que ses décombres ne blessent que moi seule,... voilà tout ce que je demande. Qu'il n'en soit pas atteint,... qu'il n'en soit pas atteint!

Elle sanglotait, pathétique, sans larmes, le visage décomposé.

— Vous ne comprenez pas! dit-elle en se tournant vers Egidia, debout contre la table. Vous ne pouvez pas me comprendre! Votre vie a toujours été heureuse et simple. Vous êtes sortie des bras de vos parents aimés pour aller dans les bras d'un mari aimé! Mais, moi, ce n'est pas la même chose! Je suis seule, Egidia! Ah! si vous saviez ce que c'est de se sentir seule! Seule, sans mère pour expliquer le bonheur d'une alliance avec un être tout de délicatesse! Seule pour tenter la vie d'aventures, où l'on se brise le cœur et où l'on risque de se briser l'honneur! Seule pour vivre et manger du pain! Seule pour nourrir une âme agonisante, qui comprend tout à coup sa folie et se consume de regrets... Oh! Egidia! je suis seule au monde, j'ai peur de la vie! J'ai compris que ce que j'appelais l'amour n'était qu'un spectacle d'équilibristes, et que cet amour que je cherchais si loin, je l'avais laissé sans le cueillir derrière moi,... dans la course qui ne permet pas de retourner en arrière!

Elle pouvait à peine parler, tant son émotion était violente.

La marquise, impassible, le masque dur, la regardait en silence. Elle reprit :

— Egidia! j'ai mal agi, j'ai piétiné ma vie et mon bonheur comme une démente, sans savoir ce que je faisais! Je ne devrais pas vous dire cela,... à vous

moins encore qu'à une autre;... mais je ne peux plus me taire,... j'étouffe,... j'étouffe! Il faut que je vous avoue... Pardonnez-moi! Je n'ai plus qu'un ami au monde, un seul être dévoué, aimant... Je l'ai trahi et repoussé, mais c'est parce que je ne savais pas... Je suis bête et méchante, Egidia, il ne faut pas m'en vouloir... J'ai détruit ma vie : tant pis pour moi... Mais ne me dites pas que je lui ai fait du mal, à lui!!!...

La marquise Balbiani demanda, glaciale :

— Voulez-vous dire que vous aimez Orlando?

Monique alla relever le rideau de la fenêtre, jeta les yeux sur les deux éléphants de pierre qui montaient la garde de l'autre côté de la rue, et revint en haussant les épaules :

— Je ne sais pas,... je ne sais pas! Je ne sais plus rien! Je suis désespérée : j'ai méconnu un être merveilleux. Ce n'est que maintenant que je l'ai compris, étudié, admiré... Il est tout pour moi, le monde entier... Je vais le quitter; je ne le reverrai plus, plus jamais : je n'ai plus le droit de le regarder. Mais je voudrais qu'il soit heureux... Je donnerais ma vie pour qu'il connaisse de nouveau cette paix adorable de votre pays, qui rayonnait sur son front... Ah! surtout, qu'il ne sache jamais que je vous ai parlé ainsi! Je divague,... excusez-moi; je suis une pauvre épave battue par les flots... Puisqu'il reste ici, chez vous, que vous le soignerez bien, moi, je vais m'en aller. J'ai mon billet pour Paris : je vais repartir ce soir! Je vous enverrai l'argent que je lui dois... Pourvu qu'il aille bien!

Fébrilement, elle refaisait déjà sa valise, bouchait les flacons du nécessaire.

La marquise se dirigea vers la porte. Monique courut vers elle :

— Madame,... pardon,... pardon de cette scène ridicule!... Mon cœur a crevé de chagrin, de douleur... Excusez-moi... Soyez bonne... Je ne vous reverrai plus, aucun de vous. Je ne veux pas le fatiguer.

Vous lui direz adieu pour moi. Faites-moi le plaisir d'accepter ces roses; un vieil ami me les a apportées hier au train... C'est tout ce que j'ai... Acceptez-les,... je vous en prie,... comme remerciement...

Egidia prit le bouquet de Thaddée Yésiorowski, salua froidement et sortit.

M^{lle} Privat demeura seule, ravagée d'angoisse. Orlando avait une fatigue du cœur... Elle se souvint de sa pâleur des derniers jours...

Quel remords!

Elle pliait ses robes, chiffons légers dans lesquels elle avait mis toute sa petite fortune empruntée. Comme elle se haïssait d'avoir agi avec un tel égoïsme, une telle sottise, un tel aveuglement!

Toute une vie de douleur, de privations, de désespoir, ne serait pas assez pour la punir d'avoir fait ce qu'elle avait fait.

Elle murmurait, se meurtrissant les mains l'une contre l'autre :

— Méchante! méchante! Tu es aussi méchante que cette vieille Kaloubinska! Aussi méchante que Léon et Bobette! Et tu te plainais d'eux... Va-t'en! Erre, pleure, souffre : c'est bien fait! Il est malade par ta faute,... et s'il en meurt, ce sera toi qui l'auras tué! On ne repousse pas deux fois le bonheur! Tant pis pour toi! C'est bien fait!

Le téléphone s'alluma :

— Monica? Ici Egidia. Mon frère désire vous parler.

Elle raccrocha.

Il allait partir avec les Balbiani et voulait lui dire adieu,... le dernier adieu.

Elle remit son visage et sa coiffure en ordre. Son cœur lui semblait un plomb glacé et lourd dans sa poitrine.

La marquise était sur le seuil de la chambre de son frère; elle fit entrer la jeune fille.

Le lit n'était pas ouvert, la chaise longue était vide... Il n'était donc pas couché!

Non : il était debout et venait vers elle, son admirable visage baigné de joie.

— *Monica mia*, dit-il comme jadis, ma sœur m'a rapporté votre conversation. Je ne savais pas qu'elle aurait l'astuce de vous jouer une pareille comédie... Je l'ai grondée... Mais...

Monique ne put supporter cette nouvelle surprise ; elle s'assit brusquement dans un fauteuil et se mit à pleurer à chaudes larmes, tous les nerfs détendus d'un coup.

La marquise se pencha vers elle.

— Je ne voulais pas vous faire de chagrin, dit-elle. Je voulais seulement dénouer une situation inextricable...

Orlando vint se mettre à genoux auprès de sa compagne de voyage :

— *Monica mia! carissima*,... vous me fendez le cœur !... Calmez-vous ! Oh ! Egidia, regarde comme tu lui as fait de la peine !

Monique découvrit son visage ravagé par les larmes et sourit.

— Ne la grondez pas ! dit-elle entre deux sanglots. J'ai mérité cent fois pis que cela !

Elle se leva avec effort et alla se jeter dans les bras de la marquise qui l'embrassa affectueusement.

— *Poverina!* dit-elle. Cela vous fera du bien de vous retremper en Toscane, dans la paix des collines...

Le comte prit la main tremblante de Monique :

— Me permettez-vous... ?

Ce fut elle qui appuya sa main contre les lèvres du jeune homme. Ce baiser-là effaçait les traces des autres.

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Grand format.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan.* (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) ;
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) ;
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

